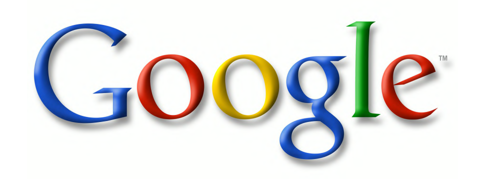
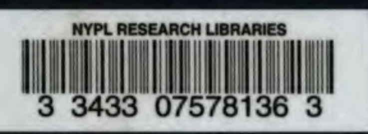
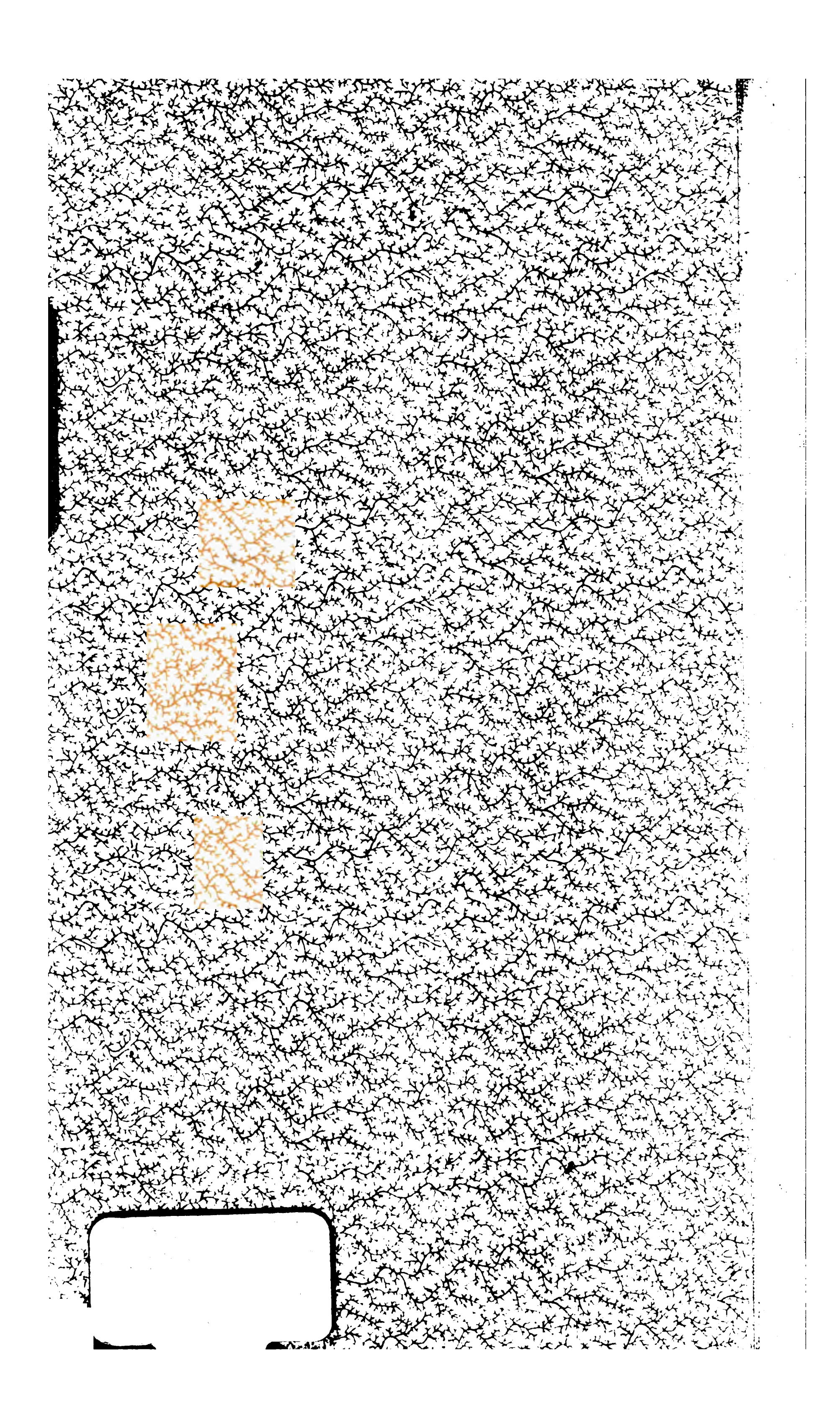
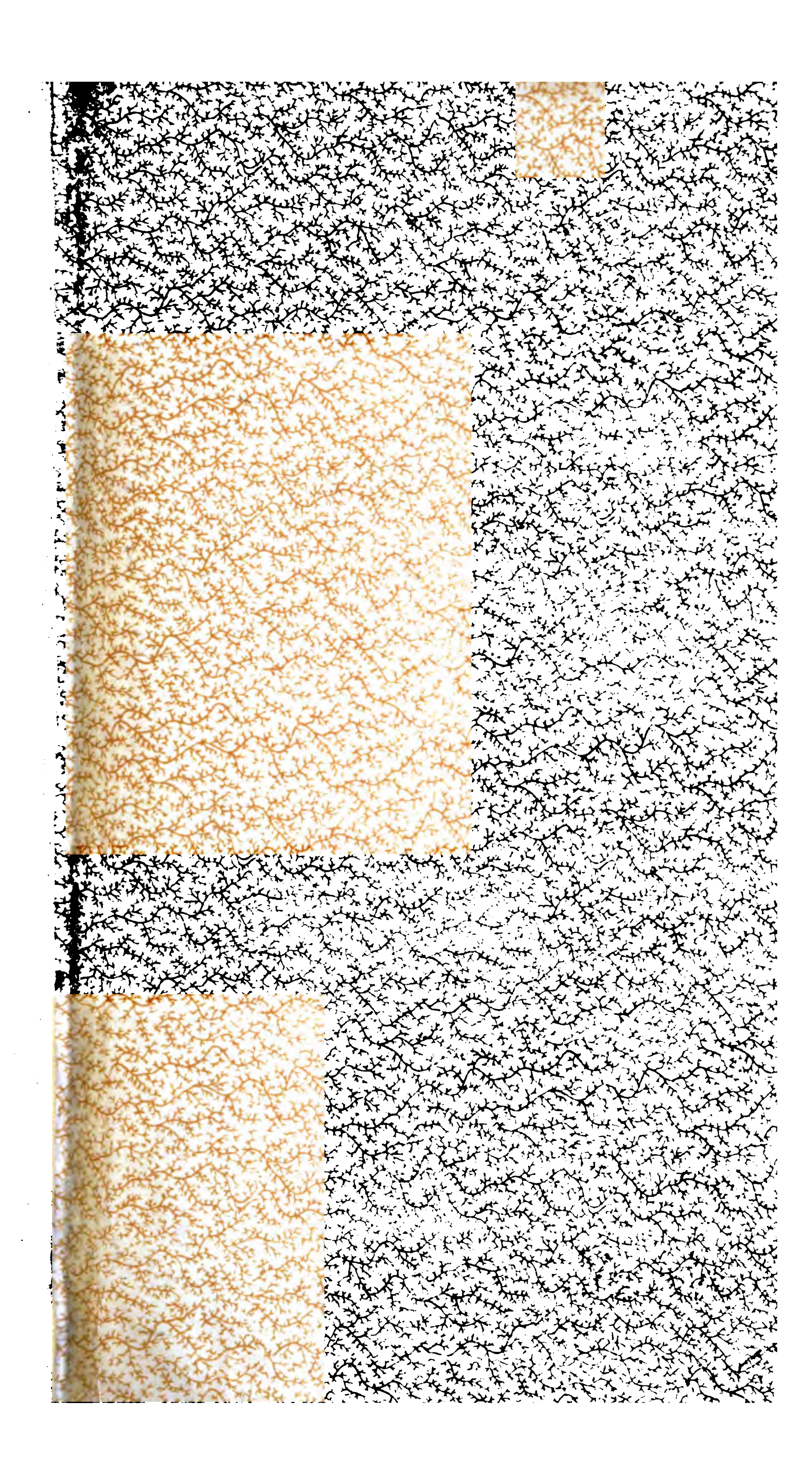








LA

GAULE POÉTIQUE.

Première Époque.

De l'Imprimerie de C.-F. Patris, rue de la Colombe, n° 4, quai de la Cité.

LA GAULE POÉTIQUE,

OU

L'HISTOIRE DE FRANCE

CONSIDÉRÉE

Dans ses rapports avec la Poésie, l'Éloquence et les Beaux-Arts.

PAR M. DE MARCHANGY.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Ière ÉPOQUE.

TOME I.



PARIS,

Chez { C.-F. PATRIS, Imprimeur-Libraire, rue de la Colombe, n° 4, quai de la Cité;
LE COINTE et DUREY, quai des Augustins, n° 49;
CHAUMEROT jeune, Libraire, au Palais-Royal, galeries de bois, n° 188. }

JUILLET 1819.

A MONSIEUR

LE BARON DE BALAINVILLIERS,

Conseiller d'État, Chancelier de Son Altesse Royale MONSIEUR, *Frère du* ROI, *Chevalier de la Légion d'Honneur et de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Commandeur de l'Ordre de l'Aigle Rouge de Prusse, etc.*

MONSIEUR,

PLUS d'une considération m'inspira l'idée de vous dédier cet ouvrage.

Ayant su concilier, dans votre longue carrière, les austères travaux du magistrat avec les studieux loisirs de la

littérature, vous ne serez point surpris que moi-même, chargé de fonctions publiques, j'aie pu, en m'y livrant avec zèle et dévouement, publier cette production historique et littéraire.

Ce serait un injuste préjugé que de croire l'étude des lettres peu compatible avec l'exercice des emplois administratifs et judiciaires. Où serait, en effet, le motif raisonnable de refuser à l'homme public les délassements ingénieux qui charmaient Cicéron à Tusculum, et qui reposaient noblement de leurs travaux politiques, Varron, Jules-César, Mécène, Pollion, Lélius, et le vainqueur de Carthage? Craint-on que cet homme public ne sacrifie au commerce des Muses les instants dont il est comptable à ses justiciables? Mais le fonctionnaire le plus étroitement lié

à ses devoirs, a cependant des heures de trêve et d'indépendance dont il peut disposer à son gré. On trouve convenable qu'il en profite pour fréquenter la société, faire sa cour, et cultiver ses amis. Faudra-t-il donc se montrer plus sévère, si au lieu de profaner ses loisirs dans les cercles bruyants d'un monde frivole, ou dans les misérables inquiétudes des sollicitations et des intrigues, il préfère chercher ses amusements dans la variété de ses travaux, converser avec les savants et les sages de tous les siècles, et composer, du fruit de ses recherches, un livre utile et agréable à ses contemporains?

Telle était la vie privée des vénérables organes de la loi, dans les temps où la magistrature de France était, selon l'expression de Seissel et de Mézeray, *la*

Fontaine de sapience et le miroir des vertus. C'était peu de servir leur souverain, en rendant la justice sur les fleurs de lys; ils offraient encore à la patrie les précieux tributs de leur érudition et de leur génie. Les présidents Chassanée, de Thou, Lamoignon, Bouhier, Hainault, Valbonnais, Salvaing de Boissieu, Fauchet; les avocats généraux Etienne Pasquier, Jérôme Bignon, Omer Talon et Denis Talon son fils, le chancelier d'Aguesseau, les Voyer d'Argenson, ont tous écrit avec succès sur des sujets historiques et littéraires.

On a prétendu qu'un homme doué de quelqu'imagination, était sans aptitude pour les détails exacts et positifs que telle ou telle charge impose; cela peut être vrai quelquefois, mais

le plus souvent l'imagination n'est que l'heureux développement des facultés intellectuelles, et sous ce rapport elle seconde merveilleusement tous les genres de travail. Elle fournit au capitaine les combinaisons hardies et les aperçus rapides qui vont décider la victoire ; dans l'orateur, elle est cette ressource admirable de varier sans cesse les mouvements, les tableaux et le langage ; dans le magistrat, elle aide puissamment l'instinct de la conscience, en l'armant d'une sagacité qui se fraye des routes lumineuses à travers le dédale épineux des sophismes et des paradoxes; dans l'administrateur enfin, cette faculté magique devient l'art des théories analytiques, des classifications et des méthodes simplifiées.

L'imagination, quoiqu'élevée au-des-

sus de la plupart des emplois ordinaires, les rend donc plus faciles, plus agréables; elle les vivifie et les fertilise; elle donne de l'essor à la pensée et du goût à l'application ; elle rend le génie inventeur et l'esprit pénétrant. N'avait-il donc pas d'imagination, cet Isaac Newton qui pesait les astres et analysait la lumière? L'imagination alluma le flambeau que Descartes porta dans les sciences et la philosophie; par elle Christophe Colomb trouva un nouveau monde, et Herschel de nouveaux cieux.

Blaise Pascal publia un *Traité des sections coniques*, ce qui ne l'empêcha pas de composer ses *Lettres provinciales;* on doit à la plume de Montesquieu le *Temple de Gnide* et l'*Esprit des lois;* et vous, Monsieur le Baron, vous qui, dès l'âge de seize ans, disputiez

un prix académique à Laharpe, et vous distinguiez dans les fonctions d'avocat du Roi, de manière à mériter que le parlement vous appelât dans son sein, par une exception flatteuse à la règle des dix années; vous qui depuis fîtes admirer dans l'intendance du Languedoc votre administration paternelle, et qui consacrez encore aux conseils de nos princes, votre expérience et vos talents, vous avez traduit Horace et enrichi votre portefeuille d'agréables opuscules. Mieux que personne, vous apprécierez donc ces réflexions générales : si je m'y suis laissé entraîner, c'est afin que des hommes publics, affranchis d'une prévention mal fondée, osent communiquer sans honte les trésors littéraires dont ils ont embelli leurs loisirs. Chacun applaudirait à mes ef-

forts, si l'on connaissait ainsi que moi vos productions inédites.

Croyez à l'attachement respectueux, et à la très-haute considération avec lesquels je suis,

MONSIEUR LE BARON,

Votre très-dévoué et
très-obéissant serviteur,

DE MARCHANGY.

LA

GAULE POÉTIQUE.

Première Époque.

PREMIER RÉCIT.

Le principal objet de la Gaule Poétique, est de répandre un jour moins douteux sur les éléments de notre histoire, de faire connaître et aimer ses antiquités et ses origines; d'explorer dans ses nombreux détails, la vie privée de nos devanciers, d'interroger leurs ruines, leurs tombeaux, les débris de leurs législations primitives et barbares, les oracles de leurs cultes sau-

vages et toutes leurs institutions féodales, guerrières, superstitieuses, chevaleresques ou galantes; d'extraire enfin de la littérature du moyen âge, comme d'une mine féconde et trop peu connue, des trésors qu'apprécieront également le poète, l'annaliste, le législateur et l'archéologue.

Cet ouvrage n'est point une Histoire de France, mais on y trouvera des recherches sur les parties intéressantes de cette histoire. Si parfois le style y paraît animé de couleurs plus brillantes que ne l'exigent de simples dissertations, pourrait-on blâmer l'innocent artifice de l'écrivain, qui souhaite rendre l'érudition moins rebutante pour la plupart des lecteurs, et par là, faciliter aux Français la culture de leurs propres richesses? C'est ainsi que Winckelmann (1), M. de Buffon, l'infortuné

(1) Voy. son *Histoire de l'art chez les anciens*, trad. de l'allem. par Huber, Dresde 1782, 3 vol. in 8°, d'après l'édition publiée à Vienne en 1776.

Bailly (1), l'abbé Barthélemy et un grand nombre de savants dont s'honore l'académie des inscriptions et belles lettres, ont su enrichir d'ornements littéraires et de descriptions élégantes, des écrits éminemment scientifiques. Chez eux l'histoire est vraiment une des muses, et les arts ne marchent qu'escortés des grâces.

Leur exemple nous a trop séduits sans doute, puisqu'il nous entraîne dans une carrière où pour atteindre un but satisfaisant, il faudrait posséder le savoir et les talents de ces hommes célèbres.

Toutefois le sujet soutiendra notre faiblesse, et le désir d'ériger pour l'utilité de notre histoire, un monument national, nous servira d'excuse, si le mérite de l'entreprise ne répond point à son importance.

Jusqu'à présent on n'a cru voir dans les chroniques françaises que des événements

---

(1) Voy. son *Histoire de l'astronomie.*

obscurs et des fables grossières peu propres aux conceptions poétiques ; mais une étude plus profonde saurait y trouver en grand nombre des germes précieux qui n'attendent pour éclore que la volonté du génie.

Notre histoire, que les muses ont négligée, aurait pu facilement leur plaire si elles eussent découvert, sous le voile épais que n'ont osé lever de timides écrivains, une beauté vierge encore et des grâces ignorées. Sous quels traits intéressants, sous quels divers attributs la poésie et la peinture, dont le privilège est de tout animer, ne pourraient-elles point représenter la France ?

Tantôt on la verrait intrépide amazone, portant la hache du Sicambre, les bracelets du Celte, la lance des paladins, l'éperon d'or, le faucon (1), et le cor retentissant des nobles et des châtelains.

---

(1) Le faucon était un des apanages de la noblesse

Tantôt, errante pélerine, revenant des lieux sacrés avec le rosaire des ermites, le bourdon, l'écharpe brodée par les jouvencelles, la harpe du troubadour et la cithare des romanciers.

Tantôt, puissante fée, couronnée de la verveine dont les prophétesses des Germains et des Gaulois ceignaient leur front ou de la fleur du genet, que les nécromans allaient cueillir dans l'antique Neustrie (1); armée de la baguette des enchanteurs, de l'anneau merveilleux, de la coupe aux philtres magiques; transportée sur un char

---

et de la féodalité; les seigneurs portaient souvent en public cet oiseau comme une marque d'honneur. *Voyez* d'Esparron, Traité de la fauconnerie. — Legrand d'Aussy, vie privée des Français, t. 2, p. 3. — Saint-Foix, Essais historiques sur Paris, t. 5, p. 154.

(1) Pomponius Mela, l. 4. — Pline, l. 24, c. 11, p. 65. — Montfaucon, Antiquité expliquée, t. 4, — D. Martin, Religion des Gaulois, t. 1.

aérien, et telle qu'apparurent à nos crédules aïeux les Oberon, les Vivian, les Morgane et les Mélusine.

Mais plus souvent encore on la verrait, auguste divinité, élevée sur un trône dont les étrangers mêmes ont reconnu la prééminence(1) sur tous les autres, et recevant les productions du génie, les vœux, les serments, les sacrifices d'une foule de héros fiers de répandre leur sang et de mourir pour elle. A son autel sont suspendus les oriflammes de Clovis, les faisceaux que Charlemagne rapporta du Capitole, les ban-

(1) *Voyez*, sur cette prééminence, Thomas Campeggio, *de Authoritate sacrorum conciliorum*, c. 16.—André d'Isernia, c. 1, tit. *de Vassalo decrepitæ ætatis*.—Boniface de Vitalis, Pref. sur les Clémentines.—Froissart, v. 4, c. 52, 67 et 78.—Monstrelet, Chron. l. 1, c. 42.—Grégoire VII, lettre à Roderic, évêq. de Châlons.—Bignon, Traité de l'Excellence des Rois et du Royaume.—Preuves de l'Histoire de Savoie, p. 244. et 245.

nières des Louis et des Philippe, le panache blanc de Henri IV, et les épées des Duguesclin, des Nemours, des Bayard, des Condé, des Turenne, des Catinat, des Villars. Parmi ces trophées éclate son vaste bouclier, que parent les armoiries de cent familles illustres, les couleurs, les chiffres et les devises des chevaliers et des bannerets. Autour de ces nobles écussons s'entrelacent les rameaux du chêne, qu'adoraient nos druides; l'olivier, que les Phocéens transplantèrent sur nos rivages (1); le peuplier d'Italie, emblème des colonies romaines dans les Gaules; les palmes de l'Idumée et les lis purs et glorieux : sur ces images symboliques la galanterie et les amours effeuillent les roses cueillies dans les voluptueux bosquets d'Anet, de Blois et de Versailles.

---

(1) Justin, l. 43. — Papon, Hist de Provence. — de Rufi, Hist. de Marseille.

Il n'est pas une époque dans notre histoire qui ne puisse offrir aux beaux-arts des sujets dignes de les inspirer.

Si l'on parcourt rapidement nos fastes, on verra d'abord les Gaulois fonder de grands royaumes dans l'Italie et dans l'Asie, qui à leur tour élèvent parmi nous des cités célèbres (1); on verra un nouveau peuple, échappé des forêts du nord, signaler par mille exploits une audace intrépide (2). Toute la nuit de ces premiers siècles étincèle de faits éclatants (3).

(1) Tite-Live, l. 5, c. 33 et seq. — Pausanias in Phoc. — Justin, loc. cit. — Strab., l. 4. — Plutar. *in Vitâ Cam.* — Lacarry: *Hist. Coloniarum.* — Val., Not. Gal. — D'Anville, Notice sur les Gaules.

(2) Sidonius Appoll. *in Panegyr. Major. carm.*, 6. — Eumen. *in Panegyr. contant.* — Oros., l. 7. —

(3) Euseb., l. 3, *Hist. temp.* — Prosp., l. 7. — Eutrop., l. 9. — Vospisc. *in Probo.* — Zozim, l. 1. — Amm. Marcell., l. 15. — Sext. Aurel. Victor., *de Cæsarib.* — Eum. et Sidon Appoll., *loc. cit.*

Bientôt les murs de Cambrai et de Tours ont vu briller l'aurore de notre monarchie : le ciel confie la garde de Lutèce à une simple bergère, qui détourne avec sa houlette la grande armée d'Attila (1); Clovis s'élève, et vingt rois disparaissent (2); la Gaule entière est saluée du beau nom de France; un miracle convertit le monarque idolâtre (3), et l'Éternel, s'intéressant à nos drapeaux, se montre le dieu des victoires comme au temps des Moïse et des Josué (4).

Mais sous le règne des Clotaire et des Chilpéric la France n'est qu'une plaie, et

---

(1) Vita sanct. Genovef. — Mézeray, Hist. de France, t. 1, edit. in-12.

(2) Grég. Turon. Hist., l. 2. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 2. — Mably, observ. sur l'Histoire de France, et Moreau, disc. sur cette hist.

(3) Greg. ib — *Vita S. Remigii.* — *Vita sanctæ Genovef.* — Mézeray, lieu cité.

(4) Greg. ib. — Aim., *de Gest. Franc.* l. 2.

la muse de Sophocle et d'Euripide oublie les murs de Thèbes et d'Argos pour rêver sur les bords de la Seine à de tragiques souvenirs : un père a besoin de bouclier devant l'épée de son fils (1), et le soleil refuse sa lumière à de nouveaux Pélopides (2); des femmes ardentes à régner se font un sceptre du poignard (3); le jeune héritier du trône est retrouvé dans les filets du pêcheur, et de nombreux phénomènes ont consterné la terre (4).

Après cette époque horrible, mais poétique, s'avancent indolemment, du trône au cloître et du cloître au tombeau, ces rois qui n'ont pas régné, ces vains simulacres

(1) Greg. Turon. Hist., l. 4, c. 16.

(2) Greg. ib., l. 3, et seq. — Aim., *loc. cit.*, l. 3.—Daniel et Velly en leur Hist. de Fr.

(3) *Gest. Franc.*, c. 32 et seq. — Fredegaire, Epit., c. 17 et seq. — Greg. Tur., Hist., l. 5 et seq.

(4) Greg. Tur. Hist., l. 4, c. 31; l. 5, c. 24; l. 10,

qu'un maire proclame avec ironie, et que leurs sujets ignorent (1).

Lasse d'un tel repos, la France se réveille, et bientôt se couronne des lauriers que lui apportent Charles Martel, Pépin et Charlemagne (2); elle entonne l'hymne de Roland et les chants que recueille Éginhard (3); ivre de sa gloire, elle reçoit les armes brisées des Sarrasins et des Saxons, la couronne de fer que la belle Teudelinde ceignit au roi des Lombards son époux (4), l'étendard de Rome, le bandeau impérial

---

c. 23. — Marii Episc. chronic. — Aimon., *de Gest. Fr.*, l. 3.

(1) Mably, Obs. sur l'Hist. de France, t. 1, 2 et 3. — Montesq. Esprit des lois, l. 31, c. 3.

(2) *Annal. Metens.*--Eginh. *in Vit. Carol. magn.*

(3) Eginh. ib.—Rapport sur les travaux de l'Acad. de Caen, p. 180 à 208. — Laborde, essai sur la musique, t. 1 et 2.

(4) Paul Diac., *Hist. Longob.*—Joseph Ripamont, *Histor. eccles. Mediolan.* decad. 1, l. 8.

des Césars, les sceptres de la Germanie, les clefs du sépulcre de Jérusalem et les hommages d'Alphonse, d'Irène, d'Aaroun et de Nicéphore (1).

Mais un grand deuil succède à une grande splendeur, et du fond du nord les enfants d'Odin, guidés par leurs valkiries et leurs scaldes, apportent sur nos rivages la guerre et l'idolâtrie (2).

A la lueur du météore, les pieux cénobites et les vierges chrétiennes s'enfoncent dans les arrières solitudes, pour dérober aux sacrilèges invasions de ces barbares, la cendre prophétique des saints et des fondateurs. Des miracles, des phénomènes, solennisent dans l'esprit des peuples ces

---

(1) Eginh., *Vit. Carol. magn.* — Le même en ses Annales. — Guillelm. Malmesburi, l. 1, *de Gest. Angl.* — Anast. *in Adrian.* — *Annal. metens.*

(2) Mézeray, Hist. de France, t. 3. — Du Moulin, Hist. gén. de Normandie, l. 1.

translations mémorables qui inspirent aux harpes latines leurs derniers concerts, et à la lyre naïve des dialectes romanciers, ses premiers et timides accents (1).

Au milieu des discordes et des troubles civils, deux aimables princes régnent ensemble comme deux lis sur une seule tige; tendres frères qu'un trône même ne put désunir et que la mort n'a pas séparés (2).

Cependant la chevalerie a reçu des mains de la Beauté le hautbert, les panaches flot-

---

(1) Les fameuses translations des saints ont donné lieu à beaucoup de poèmes en langue latine et romaine. Mabillon assure avoir vu à l'abbaye de Lagny un manuscrit français contenant l'histoire de deux translations de saint Thibaud de Provins; c'est probablement l'un des premiers ouvrages français. Voy. sur l'ancienneté de ces compositions, *Bolland.*, *acta sanct.*, t. 9, p. 157, n° 3.—*Acta sanct. Bened.*, t. 3, p. 373. — Lebeuf, dissert., t. 2, p. 67. — M. de Roquefort, état de la poésie franç. dans les 12e et 13e siècles; Paris, 1815.

(2) Nithard dit qu'ils furent inhumés ensemble.

tants; les armes invincibles, et la Beauté lui doit à son tour un culte professé par la bravoure et la courtoisie (1). Que la Grèce ne vante plus ses fabuleux Argonautes, et ses Alcide, et ses Thésée; une race de héros efface tous leurs exploits et se consacre à la défense de la faiblesse et du malheur (2). Des aventures inouies, des faits d'armes prodigieux, des tournois aussi beaux que les jeux d'Olympie (3);

---

(1) L. P. Menestrier, Origine des Armoiries. — Hist. du maréch. Boucicaut, édit. de Godef. c. 39, *p*. 146 — Vie du chevalier Bayard. — Jehan de Saintré, c. 48, p. 309. — La Curne de Sainte-Palaye, Mém. sur l'anc. Chevalerie. — Hist. de Bertrand du Guesclin, par Ménard. p. 55, 410. — Brantôme Hom. illust.

(2) Sainte-Palaye, lieu cité. — Menestrier, Traité de la chev. anc. et mod.

(3) Favyn, Théâtre d'Honneur et de Chevalerie. — La Colombière, Théâtre d'Hon. et de Chev. — Le P. Menest. lieu cité. — La Curne Sainte-Palaye. lieu cité. — D'Urfé et Eustache Desch., poés. man.

tout ce que la valeur et l'amour peuvent enfanter de plus merveilleux se trouve dans cette partie de notre histoire.

Mais à la voix de l'Ermite, qui s'échappe tout inspiré du désert, nos guerriers marchent à la délivrance du tombeau sacré, les tentes de France s'élèvent près du sycomore et du palmier de la Syrie, et l'histoire s'assied sur les rives saintes du Cédron et du Jourdain. L'Orient, brillant et policé, enchante nos héros, qui reviènent dans l'Europe ténébreuse avec les flambeaux des sciences et des arts (1).

Les royaumes de Jérusalem et de Chypre, l'empire de Constantinople tombent sous la domination de nos paladins. Des milices religieuses et hospitalières frappent et guérissent, triomphent et s'humilient, renversent et fondent des villes. La croix de leurs

(1) Andrès, del' Origine progressi d'ogni Letterat., tom. 1.—Robertson, Introd. à l'Hist. de Charles V.

étendards fait pâlir le croissant, purifie les mers des pirates qui les infestaient, et luit comme l'étoile de salut pour les navigations commerciales de la chrétienté (1).

De charmants concerts ont ravi l'Occitanie et la Provence. Des générations d'Amphions et d'Orphées se rendent sous les rameaux du melèze et du térébinthe, où siège la cour souveraine que préside la Beauté (2), et lui font entendre la ballade et les plaidoyers d'amour. Non, jamais la flûte des bergers du Ménale et du

(1) Helyot, hist. des ordres relig. — Et mon *Mémoire hist. pour l'ordre souverain de saint Jean de Jérusalem*, Paris, 1816, chez Égron, imprim.

(2) *Voyez*, sur les cours d'amour, leurs plaidoyers et leurs sentences, l'Hist. du Théâtre franc., par les frères Parfait, in-12, t. 1, p. 5 et 6. — Le Conservateur, septembre 1758. — Le marquis de Paulmy, Mélanges, t. 4, p. 344—389. — Bibl. des Romans, nov. 1785, p. 189—191. — Recherches sur les Cours d'amour, par le présid. Rolland. — Ducange gloss. lat. vº *podium*.

Sténiclare ne soupira de plus doux airs que la lyre de ces poètes amants et guerriers, qui, des bords parfumés de la Durance, se répandent de toutes parts et charment le palais des rois et les salles des barons et des châtelains (1).

La langue française voit les romanciers couvrir de fleurs son berceau (2); elle en sort avec les grâces de l'enfance; ses paroles simples et naïves donnent un air de candeur à tous les sentiments qu'elle exprime. Bientôt, par la seule puissance de ses charmes, elle règne dans vingt pays divers (3). Pour elle, l'Angleterre, l'Ecosse,

---

(1) OEuvres de Fauchet. — Millot, Hist. des Troubadours, t. 1, p. 12.—Hist. du Théâtre franç. t. 1.

(2) Hist. littér. de la France, t. 9, p. 173.— Acad. des inscript. et belles lettres, t. 7, p. 297, t. 17, p. 718. — Ging. Hist. litt. d'Ital., t. 3, p. 45. — Massieu, Hist. de la poés. franç.

(3) Du Cange, Gloss. lat. præf. n^os xviij — xx. — Hist. littér. de la France, t. 4, p. 111, 279, 284,

la Sicile, la Calabre, l'Espagne, négligent leur propre idiôme. La Grèce et le duché d'Athènes se consolent en l'écoutant, de ne plus ouïr l'harmonieux langage des Hellènes (1).

Cependant la France accomplit ses destins et multiplie les exploits et les actions illustres; mais c'est dans les revers que paraît surtout sa grandeur. Qui oserait reprocher à nos pères les journées de la Massoure, de Crecy, de Pavie? Fatales journées, où, moins braves, ils eussent été vainqueurs, et où leur courage mérita le triomphe dont les priva leur impétuosité! C'est ici qu'on admire saint Louis, captif des Sarrasins qui respectent ses

t. 6, p. 112, 113.—Muratori, rerum italic. Script., t. 5, p. 255, et t. 7, p. 322. — Bonamy, acad. des inscript., t. 23, p. 150.

(1) Hist. littér. de la Fr., t. 4, p. 279. — M. de Roquefort, de l'état de la poésie franç. dans les 12ᵉ et 13ᵉ siècles, ch. 3, p. 56 et suiv.

vertus, brisent ses fers, lui demandent la paix, et veulent le proclamer leur souverain (1). Le roi Jean court prendre la place d'un ôtage infidèle, en s'écriant que si la bonne foi était perdue il faudrait la chercher dans le cœur des rois (2). François I.er rassure son pays en lui apprenant que tout est perdu hormis l'honneur (3).

Il est bien doux, bien consolant, de voir la patrie, toujours habile à relever ses ruines, faire éclore de son malheur même un germe de prospérité !

Après les règnes désastreux des successeurs de Philippe le Bel, apparaît, comme l'arc-en-ciel après l'orage, le règne pacifique de Charles V, qui ne trouvait les

---

(1) Mézeray, Hist. de Fr.—Joinv. Vie de Louis IX, — Tablettes hist. de France, t. 1, p. 106.

(2) Mézeray, lieu cité. — Tablettes hist. des Rois de France, t. 1, part. 1, p. 146.

(3) Daniel et Velly en leur hist. — Tablettes hist., seconde partie, p. 84.

rois heureux que parce qu'ils peuvent faire le bien (1).

Après l'envahissement du royaume par les Anglais, alors que toutes nos cités subissaient leur joug odieux, une jeune vierge leva contre eux sa lance, et les fit disparaître (2).

A l'ombrageux, au despote Louis XI, qui vivait inaccesible dans le fond de son château de Plessis-les-Tours, on voit succéder le courtois et l'affable Charles VIII, mêlant des fêtes aux victoires, rapportant des rives de Parthénope soumise des plantes et des fruits inconnus à la France, qui bénit ses fertiles trophées (3).

---

(1) Tablettes hist. — Daniel, Hist. de France, t. 2. Mably, Obs. sur l'Hist. de France, t. 3.

(2) Monstrelet, Chron. vol. 2. — Anal. des Mss. de l'Averdy, mem. de l'Acad. des insc. suppl., t. 4, in-4°. — Villaret, t. 14, p. 283.

(3) Legrand d'Aussy, Vie privée des Français, t. 1. — Mézeray, Hist. de France.

Consolant ses sujets des parricides horreurs de la Saint-Barthélemi et des égarements d'une ligue insensée, arrive cet Henry IV, qui laissa tant de souvenirs attendrissants à la table du pauvre et à la cabane du charbonnier.

Après les troubles de la Fronde, le deuil et les misères de la cour, on contemple Louis XIV ajoutant à la majesté des rois, et réalisant dans Versailles les fables de l'Olympe, les féeries d'Armide et d'Alcine; magnifique souverain dont Homère et Phidias eussent fait leur grand Jupiter, en le voyant entouré de cent génies immortels qu'inspiraient son sourire fécond et ses regards puissants.

Après les années honteuses de la révolution, où la terreur, le carnage, la famine et tous les fléaux creusaient l'effrayant tombeau de la France, on voit luire l'aurore, qui, dissipant tant de nuages, enfante un astre de victoire: la patrie refleurit à son éclat, et, sous les arcs de triomphe qui consacrent les exploits de nos guerriers,

entre dans nos remparts étonnés l'héritage de Rome et d'Athènes.

Ah! gloire et honneur au pays que n'a point abaissé l'infortune, et qui n'a jamais désespéré de son salut! Gloire et honneur au pays de la vaillance, de l'esprit, de la politesse et des vertus hospitalières! au pays qu'ont défendu tant de héros, qu'ont embelli de si grands talents!

Vous donc, poètes et artistes citoyens, que l'amour de votre pays échauffe de son feu sacré, saisissez la lyre, le ciseau, la palette, et daignez me suivre dans les nouveaux sentiers que je vais vous frayer: nous nous arrêterons ensemble sous les chênes divinisés où les antiques Semnothées (1) accomplissaient leurs mystères, dans ces camps nombreux que les Gaulois et les Francs ont dressés en face de tant de nations différentes d'origine, de mœurs, de coutumes, dans les fêtes et

---

(1) Nom des druides. *Voyez* Laert. in proœm.

les cours plénières de nos monarques (1), dans les joûtes et les carrousels de nos paladins ; nous parcourrons les cloîtres du cénobite, la grotte du solitaire, les sombres églises, et les manoirs féodaux, et les castels hospitaliers où les pélerins, les preux, les écuyers, les pages et les damoiseaux contaient leurs aventures de guerre et d'amour à la lueur des brasiers (2). Vous apprendrez les faits célèbres, les grandes vertus, les grands crimes, les usages curieux, les fables nationales, les mœurs simples et la vie privée de nos aïeux (3) ; alors,

(1) Legendre, Mœurs et Coutumes des Français. —Joinville, Vie de saint Louis. — Froissard, l. 2.

(2) Manusc. d'Urfé, poés. prov., pièce 980, rapportée par Sainte-Palaye, t. 2. — Fabliaux publiés par Barbazan, et les mêmes traduits en prose par Legrand d'Aussy. — Le chevalier de la Tour, Instruct. à ses filles. — Legendre, Mœurs des Français.

(3) Sauval, Antiquités de Paris. — Legendre, lieu cité. — Saint-Foix, Essais hist. sur Paris. — *Voyez* aussi les historiens Philippe de Commines,

étonnés de tant de poétiques richesses, vous consacrerez désormais vos veilles à célébrer une histoire trop long-temps méconnue et dédaignée.

Si j'ose marcher avec vous dans cette lice glorieuse où le mérite seul a droit de porter ses pas, ce n'est point que je prétende vous donner des leçons et des exemples ; ce n'est point que j'aspire aux palmes dues à ceux qui sauront dignement raconter tant de merveilles ; mais le berger qui vit obscur dans les vallons solitaires, conduit quelquefois le conquérant à travers les routes inconnues, et le mène jusqu'au champ d'honneur où l'attend la victoire.

LES GAULOIS.

Rarement une pure lumière éclaire les origines (1) ; il en est des époques éloignées

---

Naudé en ses Additions sur cet auteur, le sire de Joinville, Froissard, Guillaume de Nangis, Étienne Pasquier, etc.

(1) Cicero, *de legibus*, l. 1, *init.*

comme de ces horizons vaporeux qui se confondent dans les nuages et qu'on ne peut dessiner qu'avec incertitude.

De là toutes les illusions qui entourent l'enfance de notre histoire ; de là cette origine merveilleuse qui fait venir les Gaulois des rives du Scamandre et du Simoïs (1), et dont le prestige, nous alliant aux Hector et aux Énée, trouve des titres de famille dans les chants d'Homère et de Virgile.

De là ces origines plus chimériques encore, qui signalent dans nos aïeux ou les enfants du dieu de la nuit (2), ou les neveux d'un fils de Noé (3). Callimaque,

---

(1) Amm. Marcellin., l. 13, c. 9. — Dom Bouquet, Réc. des Hist. de France, t. 1, préface.

(2) Cæsar, *de Bello Gallico*, l. 6, c. 18. — Le P. Pezron, Antiq. des Gaulois.

(3) Isidor, Orig., l. 9, c. 2. — Eustache d'Antioche, comment. in Herac. 10. 51. — Josephe, Ant. jud.,

dans son hymne à Delos, prédit aux Grecs l'arivée des Gaulois, qu'il fait descendre des Titans (1).

Il fut jadis un peuple connu sous le nom de Celtes : sa source est cachée dans la nuit des siècles; les histoires les plus anciennes le trouvent déjà avancé dans sa renommée et remplissant de ses tribus guerrières l'Europe et une partie de l'Asie (2).

---

l. 1, c. 1. — S. Jerôm. Quæst. hebr. in Genes. — Wolfang Lazius, *de Gentium aliquot migrat.*, etc.

(1) L'expression de Callimaque, dont quelques auteurs se font une autorité, n'est sans doute qu'une figure poétique. *Voyez*, sur les autres orig. des Gaulois, Delacourt, Orig. des Gaul. — Lenglet du Fresnoy, Méthode pour étudier l'Hist., t. 2, c. 29. — Scrieckius, Orig. Rerumque celt. et belgic. — Du Buat, Hist. anc. des peuples de l'Europe, l. 1, c. 1. — Durandi, *Saggio sulla storia degli antichi popoli d'Italia*.

(2) Schœpflin., Vindic. celt. — Pelloutier : Hist. des Celtes. — Cluvier, Germ. Antiq., p. 16. —

Le savant qui voit des mots celtiques dans toutes les langues mortes et vivantes (1) ressemble au voyageur qui, remarquant des coquillages sur les montagnes de tous les pays, croit que là mer roula ses ondes sur leurs sommets.

Les Gaulois étaient Celtes, et l'on a même soutenu que tous les Celtes n'étaient que des Gaulois (2).

Notre contrée fut le berceau de vingt

Spener, Notit. Germ Antiq., l. 3. — Aventin, Annal. Boïor. — Picot de Gen., hist. des Gaul., t. 1, 2 et 3.

(1) Hotman.. Franco-Gallia, c. 2. — Pezron, lieu cité. — Duclos, Mém. de l'Acad. des Insc. et Belles-Lettres, t. 15, p. 563. — Wachter, Gloss. Germ. — Boxhorn, de Orig. Gall., l. 1. — Le P. Lempereur, Dissert. sur la langue celt. — Latour d'Auvergne, Orig. Gauloises. — *Voyez* aussi les Ouvrages de Bullet, de Le Brigant, de Leibnitz, de Shaw, etc.

(2) Cæsar, de bello Gallico, l. 1, c. 1. — Strabo, 4. — Dion. Hal., Rom. Ant., l. 1, p. 60. — Polyb., l. 11, p. 141. — Diod. Sicul., l. 5, c. 22. — Pelloutier, Hist. des Celtes. — D. Pezron, lieu cité.

nations. Deux de ses princes, les jeunes Bellovèse et Sigovèse, neveux d'Ambigat, roi du centre de la Gaule, fatigués d'un long repos, entraînent sous leurs enseignes trois cent mille braves, l'élite d'une jeunesse courageuse et impatiente de périls et d'aventures. Ce fut vers le temps où les Mèdes règnaient en Orient, où les Hébreux captifs gémissaient sous les saules de l'Euphrate, et peu avant que Solon donnât des lois à Athènes, qu'après avoir invoqué les dieux, consulté les oracles et écouté les leçons des druides et les chants des bardes, les deux princes s'éloignèrent de la Gaule celtique (1). Rien dans l'histoire n'est plus curieux que leurs migrations (2).

Bellovèse conduit ses guerriers à tra-

(1) La province celtique, située au milieu des Gaules en faisait à peu près un tiers.

(2) Tit Liv., l. 5, c. 34.—Justin, l. 24.—Polybe, l. 3.—Pausan. in Phoc.—Pelloutier, hist. des Celt.

vers les Alpes sauvages, que nulle armée n'avait encore franchies (1); et comme les anciens conquérants de la Grèce, qui prodiguaient leurs exploits et parcouraient l'univers pour enlever seulement la toison d'or ou les pommes des Hespérides (2), les Gaulois ne vont braver tant de périls que pour chercher dans la belle Ausonie les fruits du pampre et les oranges parfumées dont un étranger leur avait fait connaître la douceur (3).

Dans la vaste contrée que les Gaulois soumirent au-delà des Alpes (4), et dont

---

(1) Tit. Liv., loc. cit. — Laureau, Hist. de Fr. avant Clovis. — Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 1.

(2) Appoll. Rhod., Arg. — Valérius Flacc., Arg. —Ovid., Metam.

(3) Plutarch. *in Vitâ* Camilli. — Pline, l. 12, c. 1. — Polybe, l. 2. — Tite Live, l. 5, c. 33.

(4) Cette contrée, qui s'étendait depuis les Alpes jusqu'au Rubicon, fut appelée *Gaule cisalpine*.

ils expulsèrent les habitants (1), s'élevèrent Milan, Côme, Brescia, Verone, Bergame, Vicence, Mantoue (2); et c'est ici qu'un noble et juste orgueil sied bien à notre histoire. Non seulement elle peut réclamer l'honneur de ces fondations célèbres, mais Virgile, Catulle, Tite Live, Suétone, les deux Pline, Vitruve et beaucoup d'autres grands hommes (3), nés dans ces cités d'origine celtique, dûrent peut-être ainsi le jour à nos ancêtres (4).

C'est encore de ces colonies de Bellovèse que descendent les fiers guerriers de

---

(1) Justin, l. 20, c. 3. — Plin., l. 3, c. 20. — Tite live, l. 5, c. 35. — Pelloutier, Hist. des Celtes.

(2) Lucan., de Bel. civil., l. 1, v. 432. — Justin, Hist., l. 20, p. 397. — Petri Pithæi Præfat. in Declamationes Fabii Quint. — D. Martin, Hist. des Gaul.

(3) Tels que Valère Maxime, Cœcilius, Statius, et d'autres que cite D. Rivet en son Hist. littér.

(4) Vossius, *de Historicis Latinis*. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1, p. 56.

Brennus (1). En vain Rome, agricole et conquérante, qui déjà s'essayait à sa grandeur future, leur oppose ses oracles, ses héros et ses dieux : ses oracles l'abusent, ses héros sont vaincus sur les rives de l'Allia (2), et ses dieux ne peuvent qu'annoncer (3) à Ceditius, près du temple de Vesta, l'approche de ces redoutables Gaulois. Maîtres de la ville, ils menaçent (4) le capitole, où s'était réfugié le peuple romain ; ils resserrent et font trembler dans cette étroite enceinte ce peuple-roi,

---

(1) Il y eut plusieurs Brennus ; Il paraît que ce nom signifiait *un chef. Voyez* Leibnitz, Collect. étymolog.

(2) Tite Live, l. 5, c. 32.

(3) Cicer., *de Divinat.*, l. 1, c. 101. — Juven., sat. 11, v. 113. — Tite Live, loc. cit. — Valère-Maxime, l. 1, c. 7.

(4) Tite Live, loc. cit.—Plut. *in vitâ Camilli.*— Calvisius, Annal. Chronol.—Poliæn., *Stratag.*, l. 8.

qui devait couvrir un jour toute la terre (1). malgré le courage de Manlius et de ses guerriers que les oiseaux sacrés avertissent du danger, les Romains assiégés dans le capitole, ne pouvant plus long-temps résister aux Gaulois, leur demandèrent enfin la paix, et Brennus pesa arbitrairement l'or que Rome lui livra pour sa rançon.

Tite Live suppose que Camille arrivant sur ces entrefaites, ne voulut acquitter qu'avec le fer la dette des Romains, et qu'il lava leur honte passagère dans le sang des Gaulois. Ce récit d'un historien, auquel l'amour de son pays fit trop souvent dissimuler la vérité, peut être aisément démenti(2).

---

(1) Virgil., Æneid., l. 8, ỷ.652.—La terreur que les Gaulois inspiraient aux Romains était si grande que quand il s'agissait de les combattre, les prêtres mêmes n'étaient point exempts du service militaire.

(2) La Fable de Tite Live, a été victorieusement

Polybe plus ancien que Tite Live, ne parle que d'une paix et non point d'une défaite (1), Suétone en faisant l'éloge de Drusus, dit qu'il rapporta des Gaules où il commandait en qualité de propréteur, l'or compté aux Gaulois qui assiégèrent le capitole et qui ne leur fut point enlevé par Camille comme on l'avait répandu (2).

---

réfutée par une dissertation curieuse du savant Bullet.

(1) Voici comment s'exprime Polybe en son 1er livre : *Les Gaulois s'emparèrent de Rome à l'exception du Capitole. les Romains ayant fait une trève avec les Gaulois aux conditions qu'il plut à ceux-ci de leur prescrire, et après avoir contre toute espérance recouvré leur patrie, déclarèrent la guerre à leurs voisins*, etc.

Voyez aussi ce que dit cet historien en son livre 2.

(2) *Traditur etiam proprætorem ex provinciâ Galliâ retulisse aurum Senonibus olim in obsidione Capitolii datum : nec, ut fama, extortum a Camillo*. Suet. in Tiberio.

Justin (1), Silius Italicus (2), Paul Orose, parlent des trésors que les Gaulois emportèrent pour prix de la paix qu'ils voulurent bien accorder aux Romains. Tite-Live lui-même semble en un autre passage de son histoire, contredire sa propre assertion (3).

Non seulement les Gaulois ne furent point vaincus par Camille, mais si l'on en croit Polyen, ces peuples audacieux auraient pris deux fois la cité de Romulus (4).

---

(1) Justin, l. 28, c. 2. et l. 38, c, 4.

(2) Silius Italic., l. 4. (en parlant du bouclier de Chryxus chef des Boïens).

(3) Tite Live raconte qu'Annibal ayant permis aux Romains captifs de se racheter, l'un d'eux vint au nom des autres prier le Sénat de payer leur rançon à l'exemple de leurs ancêtres qui s'étaient rachetés avec de l'or des mains desGaulois. *Majores quoque acceperamus se à Gallis auro rede-misse.*

(4) Poly., Stratag.—Ballet, dissertat. sur la prise de Rome, p. 115.

Tandis que les soldats de Bellovèse se fixaient en Italie, ceux de son frère Sigovèse, se laissant guider par le vol des oiseaux (1), arrivèrent dans la Pannonie et sur les rives de l'Ister, où ils s'établirent(2). De leur race belliqueuse on vit sortir les Gaulois, qui affrontèrent la Macédoine, encore fière des triomphes de son Alexandre (3). Vainqueurs de toutes parts, ils se répandirent dans la Thessalie (4), traversèrent le Sperchius (5) à la nage, et trouvèrent les Grecs assemblés aux Thermopiles pour

(1) Justin, l. 4, c. 4.

(2) Schœpflin, Vindic. celt., § 55. — Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1, p. 158.

(3) Vérifiez les dates dans Calvisius, Ann. Chron. — Le comte du Buat, Hist. anc. des peuples de l'Europe, t. 2, l. 2, c. 8.

(4) Justin, l. 24, c. 4. — Polyb., l. 9. — Appian, Illyr. — Athen., l. 6. — Suidas, t. 1.

(5) Pausan. in Phoc. l. 19. — Callim., Hymn. in Del. — Just., l. 24, c. 4. — Athen., lieu cité.

défendre (1) ce passage, où errait encore l'ombre de Léonidas.

Alors s'engagea un combat terrible : les Gaulois, rejetant tout autre avantage que ceux de la force et de l'adresse, se dépouillèrent de leurs vêtements et ne voulurent garder que leurs épées (2).

C'est ainsi qu'on les vit combattre depuis aux plaines de Cannes, sur le mont Olympe et près des remparts d'Ancyre (3). S'autorisant de ces exemples, l'artiste qui représentera les batailles de l'antiquité, où figurèrent presque toujours des Gaulois, pourrait les distinguer des autres peuples par cette nudité, qu'ornaient sans la ca-

---

(1) Pausan. in Phoc. l. 19. — Diod. Sicul, l. 22.

(2) Polyb., l. 2 et l. 3.—Tit. Liv., l. 38, c. 21. — Plut. in Vitâ Camilli. — Diod. Sicul., l. 5.

(3) Aurel. Vict., de Viris illust., c. 55. — Appian, de Bell. Syriac. — Justin, l. 26. — Tite Live, l. 38, c. 17. — M. Sylv. de Sacy dans les Mém. de l'Instit.

cher les colliers et les bracelets d'or (1); le pinceau, que refroidissent des draperies sans beauté, s'animerait alors en employant des couleurs plus vivantes sur ces robustes formes de la nature, et l'art s'applaudirait des sujets heureux dont il serait redevable à notre histoire.

Après avoir forcé les Thermopiles et traversé le mont Œta, les Gaulois marchent vers le Parnasse, qui domine la ville de Delphes (2).

Soudain le ciel s'obscurcit, la foudre éclate sur les assaillants (3), et la Grèce

---

(1) Strabo, l. 4. — Eutrop., l. 3 et 4. — Aulu-Gell., l. 9, c. 13. — Virgil., Æneid., l. 8, v. 660. — Plin., l. 33, c. 1.

(2) Strabo, l. 9, p. 418. — Whel. a Journ., book 4. — Spon, t. 2, p. 40.

(3) Justin, l. 24. — Athen., l. 6, c. 5. — Pausan. *in Phoc.* c. 23, p. 853. — Properce, l. 2, élég. 31, v. 13, et l. 3, élég. 13, v. 53. — Burmanni, *Jov. fulgator*, c. 15.

ne peut expliquer leur défaite qu'en l'attribuant au courroux des dieux, qui, protégeant le dépôt des offrandes sacrées, descendirent sur la nue enflammée et dispersèrent nos ancêtres (1).

Mais la victoire indique d'autres climats aux Gaulois; ils pénètrent dans la Thrace (2) et ravagent la cité de Bysance (3); l'Asie est ouverte à leur courage; alliés à Nicomède (4), ils rangent la Bythinie sous ses

(1) Cicer., *de Divin.*, l. 1. — Justin, l. 24, c. 8. — Polyb. l. 4, p. 313. — Pausan., *Phoc.*, c. 23, p. 856. — Appian., *Illyr.*, p. 1. — Valer. Max., l. 1, c. 1, p. 8. — Petav. *doctrine temp.* p. 614.

(2) Tite Live, l. 38, c. 19. — Flor., l. 2, c. 11. — Stéphan. Bysant., *de Urbib.* — Laureau, Hist. de France avant Clovis. — D. Martin, Hist. des Gaul.

(3) Un petit nombre d'entr'eux s'établirent à Tyte, près de Bysance, et rendirent cette ville tributaire ainsi que tous les peuples de la Thrace. Polyb., l. 4. — Picot de Gen., hist. des Gaulois, t. 1, c. 8, p. 212 et 213.

(4) Memnon *apud Photium*, c. 20. — Tite-Live, l. 38, c. 16.

lois et reçoivent en partage les états voisins, auxquels ils donnent, par un touchant souvenir, le doux nom de la Galatie (1). Prospérant de plus en plus par leur célébrité et leur valeur, ils se font les arbitres des empires, et leur glaive pèse dans toutes les balances de la politique (2).

Les souverains apprirent que sans les Gaulois il n'y avait pas d'armée complète, point de trône solide, point de victoire certaine (3): l'antiquité les regarda long-

---

(1) Memnon, loc. cit. — Strab., l. 4 et l. 12. — Cellar. Géogr., *Antiq. de Galatiâ.*

(2) Justin, l. 25, c. 2. — Poliæn. Stratag., l. 4. — Appian, de Bell. Syriac. — L'abbé Belley, Mém. de l'Académie des Inscrip. et Belles-Lettres, t. 37. ils demeuraient entre la Bithynie et la Cappadoce: Suid., t. 1, p. 469. — Plin., l. 5, 32 et l. 6. — Solin., c. 52, 56.

(3) Cicero in Orat. de prov. consul. — Justin, l. 25, c. 2. — Poliæn. Stratag., l. 4. — Picot, Hist. des Gaulois, t 1, l. 1, c. 7, p. 198.

temps comme invincibles (1), et Salluste les crut supérieurs aux Romains pour la gloire des armes (2).

On vit des Gaulois à la cour de Denys l'ancien, de Juba, de Pyrrhus, de Cléopâtre, de Bérénice, d'Antigone, d'Hérode et de tous les Césars (3).

Quatre mille Gaulois appelés au secours de Ptolomée, roi d'Égypte, osèrent tenter en leur nom la conquête de ce pays, et peut-être leur courage eût-il opéré ce prodige si l'on ne se fût point hâté de les attirer par trahison dans une île déserte où

(1) Tite Live, loc. cit. — Justin, ib. — *Voyez* aussi Polyb., l. 2 et 4. — Veget., l. 1, c. 2. — Julian. apud Cyrill., l. 4.

(2) Sallust., de Bell. Catil.

(3) Josephe, Bell. Jud., l. 1, c. 15 et 21. — Polybe, ib. Justin, l. 25, 38. — Poliæn. Stratag., l. 4, c. 16. — Pausan. in Attic. — Pelloutier, Hist. des Celtes. — D. Martin, Hist. des Gaulois, t. 1.

ces héros lâchement abandonnés, se percèrent le cœur avec leurs épées (1).

Agésilas salua les drapeaux de nos pères lorsque, unis aux Spartiates, ils triomphèrent sur les bords de l'Eurotas des guerriers d'Argos et d'Arcadie (2).

Annibal recueillit les lauriers qu'ils moissonnèrent aux journées de Trasimène et de Litana (3).

Alexandre, qui dans son orgueil en attendait une réponse flatteuse, leur ayant demandé au milieu des pompes de Babylone ce qu'ils redoutaient le plus sur la terre, apprit d'eux qu'ils ne craignaient que la chute du ciel (4).

---

(1) Pausan. in Attic. — César, de Bell. civ., l. 2, c. 40.

(2) Xenoph., l. 7. —Pelloutier, lieu cité.

(3) Sext. Julius Front., Stratag., l. 1 c. 6. — Tite Live, l. 23 et 24.—Polyb., l. 3.—Silius Italic., de Bell. pun. sec.

(4) Arian, *Exp. Alex.* – Strab., l. 3.

Mithridate, haranguant ses soldats, leur montrait comme le gage de la victoire les Gaulois qu'ils avaient dans leurs rangs (1).

Tandis que les descendants des guerriers de Sigovèse, sous la conduite de leurs rois et de leurs généraux, détruisaient et fondaient ainsi des royaumes dans les contrées asiatiques, d'autres colonies de ces mêmes Gaulois, formaient des établissements redoutables sur les rives du Danube. Les plus puissants d'entr'eux étaient les Gaulois Scordisques, dont les mœurs, loin de s'adoucir par le commerce des autres peuples, devinrent encore plus âpres et plus féroces. Leurs longues barbes, leur aspect farouche, le sang qu'ils buvaient à longs traits en des crânes humains (2), les femmes

---

(1) Justin, l. 38, c. 4. — Polyb., l. 2, — Strabo, l. 12. — *Voyez* à la fin du vol. la note 1re du 1er récit.

(2) Justin, l. 26. — Flor., l. 3, c. 4. — Strab., l. 7.

enceintes égorgées aux autels de leurs dieux barbares (1), leur courage inflexible, et l'impitoyable orgueil de leurs victoires inspiraient une si grande frayeur à leurs voisins, que n'osant pas les approcher et communiquer avec eux, ils laissaient croître le désert à leurs frontières et mettaient sous la protection des dieux les bois épais, les torrents et les rochers inaccessibles qui les séparaient de ces effrayantes peuplades (2).

Les états des Gaulois Scordisques s'étendaient jusqu'à l'Illyrie, la Pannonie et la Thrace. Leurs principales villes étaient *Heorta* et *Capedunum*. Les immenses solitudes, les vastes espaces de terre inculte, les impénétrables forêts que les peuples limitrophes laissaient régner comme des remparts, ne purent cependant les préser-

---

(1) Justin, ib. — Picot de Genève, t. 1, ch. 8, p. 214.

(2) Florus, l. 3, c. 4.

ver de la fureur de ces conquérants, ils brûlaient les forêts, détournaient le cours des fleuves, et venaient jusqu'à la porte des cités ennemies doubler le montant des tributs qu'on avait tardé à leur apporter (1).

Lorsque les Romains eurent soumis la Macédoine et l'Illyrie, le consul Caton s'enfonça avec témérité dans les grands bois des Scordisques. Ceux-ci surprirent les vainqueurs de l'univers dans les ombres de ces défilés, et détruisirent toute leur armée (1). Quelques fugitifs échappèrent, les Gaulois voulurent les atteindre, et les poursuivirent jusqu'aux bords de la mer adriatique. Là, furieux de voir les vaincus leur échapper en s'embarquant, ils lancèrent leurs traits avec rage et menace contre les flots, comme pour les punir de leur soustraire ce qui leur revenait de la victoire (2).

(1) Flor., l. 3, c. 4. — Epitom., Tit. Liv., l. 63. — Eutrop., l. 4.

(2) Epitom., Tit. Liv., l. 63. — Eutrop., l. 4. — Dio Cass., l. 54.

Mais si l'on en croit de doctes auteurs, long-temps avant les migrations de Sigovèse et de Bellovèse, des colonies de Gaulois s'étaient déjà établies dans l'Asie. Solin prétend qu'ils y vinrent dès les premiers siècles du monde (1); Cadmus en emprunta les seize lettres qui depuis devinrent pour la Grèce des éléments d'harmonie, de gloire et d'immortalité. On a même essayé de démontrer que les premiers Gaulois, s'arrêtant aux bords du Scamandre, y bâtirent la ville de Troie (2). Cette tradition expliquerait assez l'intérêt que l'on prit dans la Gaule au fameux siège de Troie. Une armée de Gaulois partit de nos provinces pour défendre la ville de Priam; elle n'arriva que pour voir Ulysse et Pyrrhus victorieux et sanglants; mais du moins si les Gaulois ne purent sauver Ilion, ils

---

(1) Solin Polish., c, 53, p. 275.

(2) Ex Agenianace Æneas Silv. Hist. Osoh. — Sidon. Appoll., l. 7. ep. 7 et paneg. Avit.

ouvrirent leurs rangs à un grand nombre de Troyens fugitifs qu'ils ramenèrent dans les Gaules où ils trouvèrent une seconde patrie; c'est ce qui a persuadé aux peuples de la Touraine, du Berry, de la Bretagne, de la Saintonge et de l'Auvergne, qu'ils étaient issus des Troyens, origine fabuleuse qu'accréditent nos vieux historiens (1).

Ainsi donc nos ancêtres auraient uni leurs noms aux plus beaux noms, et leurs souvenirs aux plus beaux souvenirs! Ainsi donc, mêlés aux peuples renommés, ils auraient passé avec eux sous les arcs de gloire érigés dans l'antiquité!

On reconnaît à ses exploits le peuple belliqueux dont les historiens ont raconté tant de choses extraordinaires. Écoutez ceux qui ont parlé du courage des Gaulois

---

(1) *Acta sancti Cassii apud Surium.*—D. Pezron, Hist. des Gaulois, le Maire de Belges, etc.

après l'avoir éprouvé (1), et de leur hospitalité (2) après avoir reposé sous leurs cabanes d'argile colorée (3): ils vous les peindront vaillants, fiers, impétueux, avides de périls et d'adversaires (4). Des serments, des vœux solennels les liaient au culte de la victoire, et leur devise était *vaincre*

---

(1) Cæs., de Bell. Gall. — Diod. Sicul., l. 5. Julian. *in Misopogone.* — Strabo, l 4, 7 et al. — Amm. Marcell., l. 15.—Hirt. Pans., de Bell. Gallic.

Je savais dit Salluste (in Bello Catil. c. 53), *que les Romains avaient été surpassés par les Grecs dans l'art oratoire, et par les Gaulois dans la gloire des armes.*

(2) Pompon. Mela, l, 3, c, 3, p. 75. —Cæs., *de Bell. Gallic.*, l. 6. — Strabo, l. 4.

(3) Vitruve, l. 11. — Polybe, l. 11, p. 106. — Tacit., *de Morib. German.*—Laureau, Hist. avant Clovis, t. 1.

(4) Polyb., l. 2 et 4.—Veget., l. 1, c. 2.—Diod. Sicul., l. 5.—Auln-Gell., l. 9, c. 11.—Horat., l. 4, od. 14. — Ælian. Hist., l. 12, c. 23.

ou mourir, ils trouvaient leurs plaisirs et leurs jeux dans le choc des batailles, et quittant leurs casques au moment du combat ils se couronnaient de fleurs (1).

Résister et braver était pour eux une si forte loi, qu'ils ne cédaient pas même à la fureur des éléments. Ils luttaient avec les courants rapides et les tourbillons de la tempête (2); s'ils étaient couchés sur le rivage de la mer lorsque le grand flot approchait, ils dédaignaient de se lever pour l'éviter (3) et ils sortaient plutôt qu'ils ne fuyaient d'un édifice embrasé (4). Cette témérité

---

(1) Florus, l. 12, c. 4.—Athen., l. 4, c. 13.—Silius Ital., *de Bell. Pun.*, l. 4, v. 201.

(2) Ælian., l. 12, c. 23.—Legrand d'Aussy, vie priv. des Franc., t. 2, p. 222.

(3) Arist. *in polit.*, l. 7, c. 17.—Amm. Marcell., l. 25.—Diod. Sicul., l. 5.—Nicol. Damasc. apud Stob., serm. 48.

(4) Ælian., l. 12, c. 23.—Marcel, orig. de la mon. Franc. t. 1, in-12, c. 9, p. 60.

que les étrangers ont appelée démence et forfanterie, avait pourtant une cause noble et sublime, car ce n'était pas seulement pour paraître exempts d'effroi qu'ils agissaient ainsi, mais surtout afin de prouver qu'ils croyaient à l'immortalité de l'âme (1).

Les Gaulois avaient une haute stature, que plus d'une fois mesura notre oeil étonné sur les ossements retrouvés dans de vieux tombeaux écroulés sous les pas du voyageur et sous la charrue du colon (2); ces hommes belliqueux étaient toujours armés pour la guerre et la chasse (3); ils fuyaient la vie sédentaire et abandonnaient à des esclaves le soin des humbles moissons, qu'on remarquait à peine dans les vastes déserts de la Gaule, dont les eaux et les bois cou-

---

(1) Marcel, lieu cité p. 61.

(2) Laureau, Hist. de Fr. avant Clovis, p. 27. — Montfaucon, Antiq. expl. — Caylus, Antiq.

(3) Cæs., de Bell. Gallic., l. 6. — Strab., l. 4. — Legrand d'Aussy, Vie privée des Franç., t. 1, c. 2.

vraient presque la surface. Sur les lisières des sombres forêts, se montraient quelques fois des bêtes fauves d'une grandeur démesurée (1); sur les bruyères des collines paissaient les onagres et les coursiers sauvages (2); des arbres fruitiers ombrageaient les ruisseaux et les rivières; le chèvrefeuille et les lianes errantes courbaient des arches de fleurs sur ces ondes parfumées; les cygnes voguaient en grand nombre sur le lac périlleux, et des oiseaux aux longues ailes voltigeaient parmi les glaïeuls et les roseaux.

Les historiens parlent de la beauté des Gauloises, dont ils comparent le teint à la blancheur du lait (3) et à la fleur de l'é-

(1) Diod. Sicul., l. 5, p. 303.—Cæs., ib.—Strab., l. 4, p. 178.

(2) Laureau, hist. av. Clov., p. 5.

(3) Lactant. *apud Hyeronym. in Prol.*, l. 2, *epist. ad Galat.*—Isidor. *Orig.*, l. 14, c. 4.—Virg. Æn., l. 8.

glantier (1); leurs yeux avaient la couleur du ciel (2); une blonde chevelure descendait en boucles sur leurs épaules et sur leur sein éblouissant, qui n'avaient pas d'autre voile (3); le reste de leur corps se couvrait de peaux d'hermine, de vêtements brodés en fils de pourpre, et d'étoffes légères que les commerçants de Carthage et de Phénicie apportaient (4) souvent dans les Gaules en échange des paillettes d'or qui étincelaient sur le sable brillant de nos

---

(1) *Voyez*, sur la beauté des Gauloises, Diod. Sicul., l. 5. — Athénée, l. 13, c. 8.

(2) Diod. Sicul., l. 5. — Amm. Marcel, l. 15. — Lucan. Phars., l. 7, v. 231. — Claud. *in Rufin.*, v. 110.

(3) Diod., ibid. — Pline, l. 2, c. 78. — Tite Live, l. 38, c. 17. — Claud., *de Laud. Stilic.*, l. 2, v. 239.

(4) Samuel Boch. *in Chanaan.* — M. Ferrand, Esprit de l'Hist., part. 1, c. 16. — On croit même que les Aquitains doivent leur origine aux Phéniciens.

fleuves (1). La femme Gauloise suivait son époux à la guerre et combattait à ses côtés (2) ; elle le suivait au conseil, où elle avait droit d'opiner (3) ; elle le suivait jusqu'au pied du bûcher funéraire (4), et souvent, comme l'épouse du Malabar, lorsque les flammes lui dérobaient enfin cet objet chéri, elle se précipitait dans leurs tourbillons, croyant le rejoindre au-delà du tombeau (5).

---

(1) Diod. Sic., l. 5, p. 305. Strab. l. 4, p. 190. — L'Abbé Carlier, dissert. sur le commerce en France, p. 7 et 8. — Legrand d'Aussy, Hist. de la vie privée des Franç.; c. 7, sect. 1.

(2) Amm. Marcell., l. 15. — Plutar. *in vitâ Marii* — Pelloutier, Hist. des Celtes.

(3) Tacit. *de Morib. German.* — Plut., *de Virtutib. Mulier.* — Alexand. ab. Alexandro, l. 4, c. 11.

(4) *Voyez* la note 9 du 1er récit à la fin du vol.

(5) Pomponius Mela, l. 3, c. 2. — Diod. Sicul., l. 5. — Cæs., *de Bell. Gal.*, l. 6, c. 19. — D. Martin, Hist. des Gaulois. — Pelloutier, Hist. des Celtes.

L'histoire n'a pu parler de tant de fidélité sans en conserver quelques traits. Lira-t-on sans les mouiller de larmes les pages qui rappèlent l'infortune de cette Eponine (1), dont la tendresse conjugale eût mérité de trouver dans le père de Titus la clémence de Titus lui-même? Verra-t-on sans étonnement la belle Chemora, faisant rouler aux pieds de son époux vengé la tête du centurion qui voulait outrager sa pudeur (2)? Pourra-t-on ne point admirer le dévouement de la fidèle Camma (3), dont Sinorix assassina l'époux afin de posséder cette veuve, qui parut agréer ses vœux pour lui faire partager avec elle au pied des

(1) Dio Cass., *Excerpt. à Xiphilino*, l. 66. — Tacit. *Histor.*, l. 4, c. 67.

(2) Tit. Liv., l. 38, c. 24. — Sext. Aurel. Vict., *de Viris illustrib.*, c. 55. — Valer Max., l. 6, c. 1.

(3) Plutar., *de Virtutib. Mulier.* — Poliæn. *Stratag.*, l. 8, c. 39.

autels la coupe empoisonnée? Ces traits historiques fourniraient au poéte trois sujets de tragédie dont l'intérêt national serait soutenu par tout ce que la morale et les sentiments héroïques ont de plus pathétique et de plus sublime.

Les Gaulois, ainsi que les nations du nord (1), considéraient les femmes comme des êtres surnaturels; une jeune fille avait à leurs yeux quelque chose de divin (2).

Pomponius Mela rapporte que des Gauloises se consacraient dans l'île de Saine au culte d'une déité celtique (3). Ces prêtresses faisaient vœu de virginité comme les vestales; elles étaient animées d'un

---

(1) Keysler, *Antiq. selec., sept. et celt.*, p. 127. — Pomp. Mela, l. 4. — Jornandès, *de Reb. Geticis*.

(2) Tacit de *morib. Germ.* — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danemark.

(3) L'île de Saine est, selon quelques-uns, une des îles qui sont en vue des côtes de la basse Normandie; d'autres la placent en Bretagne.

esprit prophétique comme les pythies, et préparaient des philtres magiques de même que les Médée, les Perimède et les Circé. Leur nombre était celui des muses (1). Elles prédisaient l'avenir le front couronné de verveine et de sélage (2) cueillie au sixième jour de la lune; des ceintures d'or pressaient les blanches tuniques de ces jeunes prophétesses, que l'on a comparées aux driades et aux nymphes du paganisme (3).

On croyait qu'elles pouvaient soulever et calmer les flots, guérir les maux in-

(1) Pomp. Mela, l. 4. — Pelloutier, Hist. des Celtes, l. 4, c. 4, note 208.

(2) Pline, l. 24, c. 11, p. 65. — Montfaucon, Antiq. expliq., t. 4. — D. Martin, Relig. des Gaulois, t. 1.

(3) Vita Aurel., not., p. 533, 2. — D. Rivet, Hist. littér. de Fr., t. 1, p. 322. — Borlase, *Hist. Ant. of Cornwall.*

curables (1), et hâter le printemps par des chants mystérieux : ce sont elles qui annoncèrent un trône à Aurélien (2), et une défaite à Alexandre Sévère (3).

Oh que de fictions, que de vers heureux ces vierges célèbres eussent inspirés au brillant génie de la Grèce ! Tandis que nous accusons de stérilité nos premiers âges, son souffle créateur eût fécondé toutes ces semences poétiques ; alors cette île de Saine eût été, comme une autre Délos, ombragée de bois prophétiques ; les lieux voisins du séjour sacré, les rivages de la Neustrie et des Armoriques (4) se fussent embellis par des métamorphoses et

(1) Pomp. Mela, l. 4. — Montfaucon, lieu cité.

(2) Vopisc., *Vita Aurel.*, 4; 44. — Vopiscus *in Dioclet.* — Tillemont, Emp., t. 4, p. 78.

(3) Ælius Lampridius *in vitâ Alex. Sev.*

(4) Strab. l. 4, parle encore d'une autre île gauloise où demeuraient ces prêtresses.

des illusions sans nombre. Au gré de la haine ou de l'amitié de ces premières fées, on eût vu autour d'elles l'Océan britannique attristé par les ténèbres et gros de tempêtes, ou tout radieux des reflets de l'arc-en-ciel et des faux soleils (1), et ravi par les lointains concerts des syrènes. Là, sur des navires aux voiles de pourpre et d'azur, aux cordages de soie et d'or, les rois puissants seraient venus de toutes parts chercher des oracles, et le jeune héros dont l'esquif aurait été brisé par les écueils, reçu par ces beautés solitaires, eût peut-être été captivé dans leurs grottes harmonieuses par tous les prestiges de la magie, de l'amour et de la volupté.

Mais si les neuf prêtresses de l'île de Saine peuvent répandre quelque merveil-

---

(1) *Voyez*, sur les parélies ou faux soleils, Huyghens, *Dissert. de Coronis et Parheliis in Op. relict.*, II. — Bergmann, Geogr. phys., § 122.

leux sur les premiers temps de notre histoire, que dire de ces bardes gaulois lorsqu'enflammés par l'amour de la patrie et de la gloire ils célébraient les dieux et les héros en des chants qu'accompagnait la harpe sacrée ! (1)

Tous les peuples de l'Europe eurent dans leur belliqueuse enfance des poètes destinés à perpétuer leurs exploits chez les races futures (2): Charlemagne fit re-

---

(1) Lucan., *de Bell. civil.*, l. 1, v. 447. — Am. Marc., l. 15. — Diod. Sicul., l. 4. — Le P. Mabillon, t. 3, *Annal. Bened.* — D. Martin, Hist. des Gaules, préf. — D. Rivet, Hist. littér. de la Fr., t. 1. — L'abbé le Beuf en ses divers écrits sur l'Hist. de France. — L'abbé Massieu, Hist. de la Poés. franç., p. 71.

(2) Tacit., *de morib. German.*, c. 2. — Aventin, *Ann. Boj.*, l. 1. — Schilter, t. 2, *ad Epinician Ludov.*, *Reg. Franc.* — Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 5. — Paul Diac., *de Gest. Longob.*, l. 1, c. 27. — Joh. Magnus, in præf. Hist. succ. — Saxo Gram, in præf. Hist. Dan.

chercher par Éginard les cantiques des Saxons, des Gépides et des Lombards; un grand nombre de ceux des Goths furent long-temps conservés dans la bibliothèque de Tolède (1); les antiquaires du nord (2) ont préservé de l'oubli quelques hymnes scandinaves; Macpherson et John Smith ont rapporté des monts de l'Écosse les chants héroïques des Calédoniens (3).

---

(1) Alv. Gomez, *de Reb. Gest. Franc.* — Préface du Rec. des Poésies de Sined, § 12, Vienne, 1791.

(2) Saxo Grammaticus *in præf. Hist. Dan.*, etc. —Stephanius *ad Sax. Gram.*, et Olavius *in Stephan.* — Toerner *de Scaldis.* — Loccenius, *Antiq. Sveo-goth.* — Torfœus, *Ser. Dynast.*, etc. — *Voyez* encore les notes, commentaires et ouvrages de Verelius, de Koler, de Schilter, de Mallet. *Voyez* aussi Snorron, Bartholin, Wormius, Gråberg, etc.

(3) *Voyez*, sur l'authenticité des poèmes d'Ossian, contestée par le docteur Johnson et l'Ecossais Malcolm-Laing, la dissertation de l'abbé Cesarotti en tête de sa belle traduction d'Ossian. — John

Moins heureux, nous n'avons rien des bardes Gaulois, rien que le souvenir de leur célébrité, attestée par Lucain, Diodore de Sicile et tous ceux qui ont trouvé les forêts et les camps de la Gaule encore retentissants des accents de nos poètes inspirés (1).

Quelques auteurs systématiques ont écrit que dès le temps d'Abraham un barde gaulois inventa la musique et la poésie (2); d'autres ont fait venir les Orphée et les Linus aux écoles de nos pères, qui, disent-ils, ont été les instituteurs et les modèles des Grecs et des Romains (3): sans adopter ces opi-

---

Smith, Antiq. Galliques, 1780. — M. Ginguené, Notice sur l'Auth. des poëmes d'Ossian en tête de la traduction de Letourneur, éd. de 1810.

(1) Lucan., de Bell. civil., l. 1, v. 447. — Diod. Sicul., l. 5. — Possidon. ap. Athen., l. 6. — Ælian. Var. Hist., l. 2, c. 23. — Strabo, l. 4. — Amm. Marcel., l. 15, c. 9.

(2) Hancmann, Anmerk. zu Opitzs deutsch. Pros.

(3) Solin, Polyhist., apud Clem. Alex., Strom.,

nions bizarres, on peut avancer avec certitude que leurs poésies devaient l'emporter sur toutes celles des Scaldes du nord et des chantres de Fingal.

On sentira que cet éloge n'est point fondé sur de vaines conjectures si l'on se rappelle que les bardes gaulois étaient les disciples de ces druides fameux qu'Aristote et Diogène Laërce (1) comparent, pour l'antiquité et les connaissances, aux devins d'Égypte, aux prêtres d'Assyrie, aux mages de la Perse et aux brachmanes de l'Inde.

Selon Timagène, Isidore et Pline (2), les

I. — Rudb. Atlantic., t. 2, c. 6. — D. Pezron, Antiq. des Gaulois.

(1) *Voyez* aussi Clem. Alex., Strom., l. 1, p. 305. — Orig. in Cels., l. 1, p. 14. — Strab., l. 4. — Diod. Sicul., l. 5.

(2) Timagène, cité par Ammien Marcellin, l. 15, et par D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. — Isid. Orig., l. 3, p. 9. — Pline, Hist., l. 16, t. 3.

loquence que Rome, dit-on, reçut de nos pères(1), alors que cette ville naissante ne savait marquer ses fastes qu'avec des clous attachés aux murs du temple de Minerve(2).

Tantôt les bardes Gaulois inspiraient par la magie de leurs vers la fureur des combats(3); tantôt ils attendrissaient les guerriers, et faisaient tomber de leurs mains ces armes que la paix, la mort même ne pouvait leur arracher(4). Ainsi les chants des bardes étaient à la fois aussi puissans que ceux de Tirtée, qui animaient les Spar-

---

(1) Pline, l. 12, ch. 1, § 2.—D. Pezron, Antiq. des Gaulois.—Taillepied, *hist. des druides, bardes*, etc.

(2) Tite Live, l. 1, c. 3.

(3) Lucan., *de Bell. civil.*, l. 1, v. 447: — Amm. Marcel., l. 15 — Beda de Anglo-Sax., 4, 24.

(4) On inhumait le Gaulois avec son épée. *Voyez* Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Amm. Marcell. ib. — Diod. Sicul., l. 5 et 6. — D. Martin, Hist. des Gaulois, préf. — Montfaucon, Antiq. expliquée, t. 5, part. 2, et suppl., t. 3, l. 1, c. 9.

tiates contre les Messéniens (1), et que ceux de David, qui calmaient les transports de Saül (2).

Dans les camps et dans les réunions solennelles (3) les bardes racontaient les exploits des héros et les triomphes de la patrie; ils étaient les dépositaires du passé et les vivantes annales de la Gaule, car leurs dogmes religieux défendaient l'écriture (4), et les druides, de même que Lycurgue et Socrate, ne transmettaient que verbalement les lois et les secrets de la science (5).

(1) Plato, *de legib.*, l. 1. — Tyrt. apud Strob., serm. 49. — Horat. *Ars Poetic.*, v. 402.

(2) Le premier livre de Samuel, c. 16, v. 16.

(3) Diod. Sicul., loc. cit. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. — L'abbé Massieu. Hist. de la poésie franç., p. 71. — Borlase, *Hist. of Cornwal.*

(4) Cæs., *de Bell. Gal.*, l. 6, cap. 13. — Strutt., Angl. anc., t. 1, p. 24.

(5) Egas, Bul., t. 1. — D. Rivet, lieu cité.

Lorsque les bardes étaient appelés aux festins des rois et des grands (1), ils vantaient les préceptes et les usages dont l'observation devait être sacrée pour les Gaulois. Si les chants qui renfermaient et ces préceptes et ces usages ne sont point venus jusqu'à nous, on les retrouve du moins épars dans mille histoires : le poète pourrait les recueillir et en recomposer un hymne dont voici la faible ébauche.

CHANT GAULOIS (2).

« Jeunesse guerrière, printemps sacré (3), » toi qui fais fleurir le nom des Celtes sur

(1) Diod. Sicul, l. 5. — Ælian. *Var. Histor.*, l. 12, c. 23.

(2) *Voyez* la troisième note du 1er récit à la fin du volume.

(3) D. Martin, Disc. sur les mœurs et Cout. des Gaulois, t. 1 de son Hist. des Gaules, au commencement.

» toute la terre (1), écoute en silence la » voix du barde : c'est la mémoire de la » patrie ; elle ressemble au souffle qui ré- » pand les parfums de l'autre rive.

» Que serait le passé sans la lyre ? Une » perte de la vie, un flambeau éteint qui ne » pourrait se rallumer, une nuit que la » chaste Helanus (2) priverait de sa blanche » lumière ; mais si le barde chante, soudain » le passé se ranime, étincèle, rayonne, et » il ne reste de ténèbres et d'oubli que dans » le tombeau du lâche et du parjure. Re- » tenez donc ce que nos ancêtres vous en- » seignent par ma voix ; elle est un mélange » de tous leurs accents.

---

(1) Tite Live, liv. 5. — Justin, liv. 25. — Pezron, Antiq. des Gaulois, vol. uniq. — Pelloutier, Hist. des Celtes.

(2) Sous le nom d'*Helanus*, qui signifie *splendeur*, les Gaulois adoraient la lune. *Voyez* D. Martin, Histoire de Gaulois.

» Vous adorerez les dieux dans les forêts
» et sur les eaux (1) : leur parole s'est
» fait entendre dans la cime inspirée du
» chêne (2) ; elle s'est répandue sur le lac
» solitaire (3) ; elle a grondé dans les vents
» et les tempêtes (4) ; elle a soupiré dans
» les fontaines et parmi les fleurs du prin-
» temps. Pourquoi lancez-vous sur les ondes
» le bouclier de l'épreuve chargé de l'en-
» fant dont vous soupçonnez la mère ?
» N'est-ce pas pour que le dieu qui coule
» dans les fleuves rende au rivage l'in-

---

(1) Lucan, *de Bell. civil.*, l. 3. — Diod. Sicul., l. 4. — Eutrop., l. 5, c. 2. — Greg. Turon., de Glor. Conf., c. 2.

(2) Maxime de Tyr, orat. 38. — Petr. Lescalop., *Theolog. vet. Gall.*—Egas Bull., *Hist. veter. acad. Gall. druid.*

(3) Agathias, l. 1. — Greg. Turon., loc. cit.— Picot, Hist. des Gaulois, t. 3, l. 2, ch. 7, p. 48.

(4) Petr. Lescalop., loc. cit. — Picot, lieu dit.

» nocence, ou engloutisse le fruit du » crime (1)?

» Réjouissez-vous avec vos amis ; et » pleurez avec eux ; visitez-les souvent: » un homme fait plaisir à un autre homme, » et les chemins de l'amitié se couvrent de » ronces quand on n'y marche pas (2).

» Assis sur les belles rives du Liger (3), » j'accordais ma harpe au bruit des flots, » lorsque je vis deux jeunes guerriers d'âge » pareil, échanger leurs armes sur la pierre » du serment (4), et mêler leur sang

(1) Cæs., de Bel Gal., l. 6.—Julian., Ep. ad Maxim. —Nonnus (in Dionysiac.) appèle le Rhin le *Vengeur du mariage offensé*.

(2) Le *Hamavaal*, ou disc. subl. d'Odin, rap. par Mallet, Introd. à l'histoire du Danemarck.

(3) Ancien nom de la Loire.

(4) Les antiquaires ont trouvé dans quelques parties de la Gaule beaucoup de ces pierres sacrées dont parle Diodore de Sicile. *Voyez* Caylus en se

» dans une coupe (1): alors sonna la trom-
» pette du grand Teutatès; aussitôt les deux
» amis firent une chaîne de leurs colliers,
» et, s'étant attachés l'un à l'autre (2), ils
» marchèrent ainsi au combat pour par-
» tager le triomphe ou la mort. J'étais
» seul, et mon cœur soupira.

» Oh! malheur à toi si les flammes funè-
» bres qui consument les tiens n'ont point
» vu ruisseler tes larmes! Malheur à toi
» si le tombeau d'un ami ne t'a point
» vu pâle et flétri comme une fleur restée
» la dernière dans un pré dépouillé!

» Malheur à celui qui néglige l'hospita-

Antiquités. — L'abbé Courtépée, Description de la Bourgogne, Laureau, etc.

(1) Cet usage s'est conservé long-temps parmi les compagnons d'armes. — *Voyez* La Curne sainte-Palaye, Mém. sur la Chevalerie, part. 3, p. 227.

(2) Plut. *in Camil.*; t. 1 p. 136. — Diod. Sicul., l. 5. — D. Martin, Hist. des Gaulois.

» lité! (1) Lorsque le soir, au retour de la » chasse, vous rencontrez un étranger, » montrez-lui la fumée de votre cabane, » et appelez-le votre frère; s'il n'a plus de » famille ce doux nom causera sa joie, et » le fera sourire une fois encore: vos voi- » sins vous devancent-ils près de lui? jettez- » vous à ses pieds pour en obtenir la pré- » férence (2), et envoyez vos filles préparer » son bain (3).

» Laissez votre porte ouverte pendant » la nuit (4); que le voyageur égaré trouve » un abri contre l'aquilon, la froide » rosée et les pièges de l'obscurité; levez-

---

(1) Pompon. Mela, l. 3, c. 3. — Diod Sic., l. 5. — Strab., l. 4. — La loi Gombette. — Laureau, p. 56. — Picot, Hist. des Gaulois, t. 2, l. 2, p. 248.

(2) Nicol. Damasc. apud Strob., serm. 165. — L'abbé Courtépée, Hist. abrégée de Bourgogne, t. 1.

(3) Legrand d'Aussy, Vie privée des Français.

(4) Précepte celtique. *Voyez* D. Martin, Hist. et Relig. des Gaulois. — Laureau, p. 57.

» vous pour servir votre hôte et pour le
» réchauffer dans les peaux du bison et de
» l'alcée (1).

» Ne l'interrogez pas avant le festin,
» car celui qui a parcouru les montagnes
» a besoin de nourriture ; servez-lui sur
» l'osier tressé le laitage durci des Cé-
» vennes (2) et le porc des Eduens (3);
» versez-lui la cervoise rafraîchissante (4),
» mêlez le cumin à ses boissons aromati-
» sées (5); mais soyez sobre de la liqueur

---

(1) Cæs., de Bell. Gallic., l. 6.—Legrand d'Aussy, Hist. de la Vie privée des Français, t. 1, c. 2.

(2) Pline, l. 11, c. 42.—Picot, l. 2, ch. 4. p. 293.

(3) Strab., l. 4.—Legr. d'Aussy, t. 1, ch. 7, p. 91.

(4) Pline, 22, c. 25.—Diod. Sicul., l. 5.—Cæs., de Bell. Gall., t. 1, c. 1.—Macrob. *in Somnio Scip.*, l. 2, c. 10.—Picot, l. 2, ch. 4, p. 294.

(5) Posidonius *apud Athen.*, l. 4, ch. 13, l. 10, c. 10.

» étrangère (1), car l'oiseau de l'oubli » chante devant ceux qui s'enivrent, et » dérobe leur âme.

» La Gaule a fait à des hôtes fameux » le présent qu'on fait à des frères. Elle » ne t'a point oublié, sublime Hercule, » quand, vainqueur du triple Gérion, tu » laissas l'Ibérie pour l'Aquitaine, et lors» qu'épris de la belle Galatée tu la rendis » mère d'un roi célèbre! (2)

---

(1) Le vin que les Phocéens firent connaître aux Gaulois. *Voyez* Polyb., l. 2. — Polyæn. Strat. — Picot, t. 2, l. 2, c. 4, p. 294. — Les Néviens, peuples du Hainaut, que M. l'abbé Cartier (Hist. de Calais, in-4°) appèle les Lacédémoniens de la Gaule, ne souffraient pas qu'on apportât du vin chez eux, parce qu'ils croyaient que cette liqueur énervait le tempérament. *Voyez* M. Courtépée, Description de la Bourgogne, p. 19, t. 1.

(2) Diod. Sicul., l. 4, p. 156. — Parthénius, *de Amatoriis affectionibus*, c. 30. — Schœpflin, *Vindic. Celtic.*, § 2. — Amm. Marcell., l. 15. — Lucian. Hercul. Gallic., p. 858.

» me en une douce extase, on dirait qu'il
» cherche dans le vague de sa pensée à
» reconnaître l'image vaporeuse et confuse
» de la vierge chérie. »

Tels étaient les préceptes qui se perpétuaient par la voix des bardes pendant les festins des Gaulois.

Ces poètes nationaux étaient initiés aux mystères de la religion, et participaient à ses solennités (1). Alors, choisissant un rhythme sombre, ils célébraient les dieux sur le mont des druides, non loin des murs de Bibracte (2), ou dans les bocages de

(1) Lucan., l. 1, v. 47. — Amm. Marcell., l. 15. — Ælian. *Var. Hist.*, l. 12, ch. 23. — Egas. Bull., *Histor. veter. Acad. Gall. druid.* — D. Rivet, Hist. littéraire de la France, t. 1.

(2) Ancien nom de la ville d'Autun, où il y avait un célèbre collége de Druides. *Voyez* Laureau, Histoire de France avant Clovis, p. 82. — Courtépée, Description de la Bourgogne. — Thomas, Hist. d'Autun.

Mithras (1), ou dans les déserts des Carnutes, ou sur les côtes de l'Armorique (2), lorsqu'au bruit de la mer orageuse les Eubages, les Saronides, les Vaccies (3), les Druides s'entretenaient de Teutatès (4), de Taranis (5), de Dis et de Niorder (6), dieux

---

(1) Montfaucon, Antiq. expliq. — Laureau, lieu cité. — D. Martin, religion des Gaulois, t. 1.

(2) Latour d'Auvergne, Origines gauloises. — De Caylus, en ses Antiquités.

(3) Amm. Marcell., l. 13. — Egas. Bullæus, Hist. veter. Acad. gall. druid. — Frickii Comment. de Druid., l. 1. — Diod. Sicul., l. 5. — Egas. Bull., loc. cit. — De Chiniac, Disc. sur les dogmes de la rel. gaul.

(4) Cæs., de Bell. Gall., l. 6, c. 17. — Lucan. Phars., l. 1. — Egas. Bull., loc. cit. — Montf., t. 2.

(5) Cæs., ib. — Lucan., ib. — D. Martin, Relig. des Gaulois. — De Chiniac, lieu cité.

(6) Cæs., ib., c. 18. — Tacit., Annal., l. 1, c. 50 et 65. — Strabo, l. 5 et l. 10. — Keysler, Antiq. sept. et celt. — M. Mallet, Intr. à l'Hist. du Dan., t. 1.

de l'éloquence, de la foudre, de la nuit et des tempêtes.

Les druides, arbitres de la paix et de la guerre, juges suprêmes de tous les différends, instituteurs de la jeunesse et grands pontifes d'un culte dont ils gardaient tous les secrets (1), étaient les véritables souverains des Gaulois; on assure qu'ils connurent la boussole et l'aimant (2), du moins il est certain qu'il étaient très-savants dans l'astronomie et dans la physique (3), et l'impartial Ammien-Marcellin les appèle de *profonds génies* (4). Ils s'adonnaient particulièrement à la magie (5), et employaient

(1) Voilà pourquoi ils faisaient rarement usage de l'écriture. Voyez à la fin du vol. la note du 1er récit.

(2) C'est l'opinion de Stukeley, de Henge, d'Aubery, de Strutt, etc.

(3) Diod. Sicul., l. 5. — Pomp. Mela, l. 3. — Cæs., de Bell. Gall., l. 6. — Egas. Bull., loc. cit.

(4) Am. Marcel., l. 15, c. 9, p. 99.

(5) Cicero, *de Divinat.* l. 1 et l. 2, c. 76. — Val. Maxim., l. 2. — Frick., *Comm. de druid.*

des prestiges et des impostures pour frapper de terreur l'imagination des Celtes superstitieux (1). Les préceptes qu'ils enseignaient étaient renfermés dans vingt mille vers (2). Ils ne voulaient pas d'autres temples que les forêts (3). Toute autre enceinte eût, selon eux, borné leurs hommages et emprisonné la divinité. Les druides qui eurent évidemment connaissance de la religion des Hébreux s'assemblaient peut-être sous les arbres pour prier et rendre la justice en commémoration des chênes sacrés de Mambré, où le patriarche Abraham sacrifiait au Seigneur et gouvernait son peuple

(1) Cæs., de Bell. Gall., l. 6. — Pomp. Mela, l. 3. — Strutt, Angleterre ancienne, t. 1. p. 26.— Picard. *in Prisc. celtopœd.*

(2) Paris ancien, moderne, etc. in-4°, 1813, chez Barrois l'aîné, t. 1, p. 16.

(3) Strabo, l. 4. — De Chiniac, lieu cité. — Lucan. Phars. l. 3. — Petr. Lescalop., *Theolog. veter Gallor.*

pastoral (1). Les forêts druidiques n'étaient éclairées que par des rayons vacillants et presque éteints, par des reflets aussi pâles que les lueurs d'une lampe sépulcrale; les chênes, les sapins, les ormes, que n'avaient jamais atteints la foudre ni la cognée (2), étendaient leurs branches touffues sur le sanctuaire, que remplissaient les simulacres des dieux, représentés par des pierres brutes (3) et des troncs grossièrement façonnés (4). L'eau du ciel, filtrée à travers cent étages de rameaux, traçait d'humides couleurs sur ces images livides que la

(1) C'est l'avis de beaucoup d'auteurs. *Voyez* surtout: Religion des Gaulois, t. 1, p. 295.—Beyer, Description de la ville de Nuremberg.—Dickinson, Druid. or., 16, v. 36.—D. Calmet, Comment. sur la Genèse.

(2) Lucan. *Phars.*, l. 3, v. 400.

(3) Lucan., ib., v. 412.

(4) Macrob. *Saturn.* — De Caylus en ses Antiq. — Montfaucon, Ant. expl. — Le moine Gildas en son Hist. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 29. — Borlase, *Antiq. of Cornwal.*

mousse et les lichens rongeaient comme une lèpre affreuse, et autour desquelles les Gaulois victorieux avaient attaché de riches colliers formés des trésors conquis (1).

C'est là que les druides, vêtus de la robe blanche (2) des Platon et des Pythagore, armés de faucilles d'or et portant un sceptre surmonté du croissant des prêtres de l'antique Héliopolis (3); c'est là que ces terribles semnothées, le front ceint de feuilles de chêne (4) et du bandeau étoilé, emblème de l'apothéose, viènent chercher avec des cérémonies mystérieuses le

(1) Egas. Bull., loc. cit. — Laureau, Hist. de Fr. avant Clovis, p. 84.

(2) Florus, l. 2, c. 4. — Picot, Hist. des Gaulois, t. 2, l. 2, ch. 4, p. 311 et 312.

(3) Laureau, lieu cité.

(4) D. Martin, Relig. des Gaulois, t. 1. — Montfaucon, Antiq. expliq. — Laureau, Hist. de France avant Clovis, p. 84.

gui sacré, que nos ancêtres appelèrent long-temps le rameau des spectres (1), l'épouvantail de la mort et le vainqueur des poisons.

C'est là qu'attentif à leur signal le sacrificateur immole les captifs en l'honneur d'Esus ou de Teutatès; c'est là qu'il brûle au milieu de la nuit les figures d'osier (2);

---

(1) D. Martin, lieu cité. — Montfauc., Antiq., expl. t. 2, p. 2. — Mallet rapporte que le gui est encore un objet de vénération dans quelques contrées, et qu'on lui attribue une grande puissance; on l'appèle le *rameau des spectres*, *Voyez* Mallet, Introduct. à l'Hist. du Danem., t. 1. — *Voyez* aussi Pline, l. 16, c. 44. — Henry, Hist. d'Angl., t. 1. — Marcel, t. 1, p. 49.

(2) Cæs., de Bell. Gallic., l. 6, c. 14 et 16. — Pline, l. 30. — Diod. Sicul., l. 5. — Pomp. Mela, l. 3. — Lactanc., *Divinar. Instit.*, l. 1, c. 21. — Strab., l. 4, — Tertullien, *Apolog.*, c. 9. — Pelloutier, Hist. des Celtes, l. 4, — Marcel, t. 1, ch. 5, p. 18.

renfermant des victimes humaines ; le sang rougit tous les autels et arrose le sol, sur lequel les racines tortueuses des vieux arbres représentent d'énormes serpents.

Le Gaulois, soumis par la terreur à ce culte formidable, craint de rencontrer les dieux qu'il vient adorer dans ces vastes solitudes ; il y pénètre les bras chargés de chaînes comme un esclave (1), afin de s'humilier encore plus devant ces divinités ; il s'avance en tremblant, et frémit au seul bruit de ses pas. Effrayé de ce silence menaçant, son cœur bat avec force, sa vue se trouble, une sueur froide coule de tous ses membres ; s'il tombe, ses dieux lui défendent de se relever (2) ; se traînant hors de l'enceinte, il rampe comme un reptile, parmi les bruyères sanglantes et les ossements des victimes.

(1) Tacit., *de Morib. Germ.*

(2) Tacit., ib. – Favyn, t. 1, l. 2, p. 140.

Souvent du milieu de ces forêts lugubres où l'on n'entendit jamais ni le vol des oiseaux ni le souffle des vents, de ces forêts muettes et dévorantes où coulait sans murmure une onde infecte, sortaient tout à coup des hurlements affreux, des cris perçants, des voix inconnues, et soudain à l'horreur du tumulte succédait l'horreur du silence (1).

D'autres fois de ces solitudes impénétrables la nuit fuyait tout à coup (2), et sans se consumer les arbres devenaient autant de flambeaux dont les lueurs laissaient apercevoir des dragons ailés, de hideux scorpions, des cérastes impurs s'entrelacer, se suspendre aux rameaux éblouissants; des fantômes, des larves, des spectres, montraient leurs ombres sur un

(1) Lucan. *Phars.*, l. 3.

(2) Lucan., ib.

fond de lumière, comme des taches sur le soleil ; mais bientôt tout s'éteignait, et une obscurité plus terrible ressaisissait la forêt mystérieuse et sacrée (1).

Il ne faut cependant pas que les sacrifices humains dont nos ancêtres souillaient leur culte, fassent croire qu'ils étaient étrangers aux premières notions de la civilisation et à tout principe d'humanité. Presque tous les peuples de l'antiquité dont nous admirons la gloire et le génie, pensèrent comme les Gaulois que l'homme honorait les dieux en leur offrant ce qu'il avait de plus cher ; et rien ne lui étant plus cher que la vie, il devait en faire un holocauste à ceux dont il l'avait reçue.

Non-seulement les Hébreux, les Amorrhéens, les Ammonites, les Perses, les

---

(1) Voyez à la fin du volume la dernière note du 1er récit.

Getes, les Thraces, les Scythes, égorgèrent leurs semblables sur les autels de leurs divinités ; mais les Grecs et les Carthaginois pratiquèrent également ces horribles superstitions auxquelles nous devons les tragédies d'Iphigénie. Les îles de Rhode et de Salamine fumèrent du sang des victimes humaines immolées sous le couteau des prêtres. à Laodyce on sacrifiait de jeunes filles à Pallas. Les Arcadiens dont les danses champêtres et les concerts mélodieux semblaient attester l'innocence et la pureté de l'âge d'or, arrachaient souvent du sein de la mère éperdue l'enfant mâle que réclamaient les dieux du lycée. Les habitants du Latium faisaient mourir des hommes dans le sanctuaire du temple de Saturne. Les Romains, dont Curtius crut appaiser les dieux irrités, en se précipitant dans un gouffre dévorant, pensaient aussi que de tels sacrifices étaient agréables à leur Jupiter, et même sous le règne de César, ils persistaient encore à immoler des hom-

mes dans les grands dangers publics (1).

On sait que plusieurs contrées des Indes regardent comme un acte religieux la mort que se donne une veuve sur le bûcher de son époux.

L'Amérique où la nature a régné si long-temps paisible à l'insçu des Européens, vit autrefois couler dans la Floride le sang des enfants sacrifiés sur la pierre du soleil.

Il ne faut donc pas, nous le répétons, conclure du culte homicide d'Esus et de Teutatès, que les Gaulois étaient un peuple sauvage et barbare. Ces sacrifices odieux, loin de leur être inspirés par leur propre cruauté, le furent par une croyance religieuse dont les Hébreux et les Grecs, desquels ils empruntèrent visiblement des rits et des usages, propagèrent chez eux la trop fatale erreur (2).

---

(1) Dion., l. 48. — Pline, l. 28, c. 3. — Relig. des Gaulois, t. 1, p. 209.

(2) Pascal Rapine, christ. naissant dans la genti-

Cette réflexion explique pourquoi les historiens qui racontent avec horreur les sacrifices humains des Gaulois, louent ensuite la douceur et la générosité de ces peuples. Strabon dit qu'on a la plus haute opinion de la justice des Druides (1). Diogène Laërce, d'accord avec Pomponius Mela, nous apprend que leur doctrine était fondée sur ces trois maximes : *adorer Dieu, ne point faire le mal, être brave en toute rencontre* (2). Ils n'aiguisaient jamais le couteau des sacrifices, parce que, disaient-ils, la religion ne devait pas apprendre à frapper du glaive avec facilité (3).

---

lité, t. 1, Traité 2. — Marcel, Hist. des Gaules, t. 1, ch. 7.

(1) Strab. I. 4.

(2) *Deos colendos, nihil agendum mali, fortitudinem exercendam. Voyez* Pelloutier, Hist. des Celtes, t. 6, p. 121.

(3) M. le marquis de Luchet dans son Hist. de l'Orléanais, et M. Cambry dans ses Mon. celt., veulent prouver que les Gaulois ne connurent pas les sacrifices humains; mais César dit formellement le contraire ainsi que Tertullien.

SECOND RÉCIT.

COLONIES DES GRECS ET DES ROMAINS DANS LES GAULES.

C'est une des époques les plus brillantes de notre histoire que celle où la Grèce et l'Italie fondèrent leurs belles colonies dans la Gaule ; on ne pourra voir, sans une agréable surprise, d'élégantes cités, sœurs d'Athènes et de Rome, dresser sur nos bords sauvages leurs chapiteaux et leurs colonnades (1), tandis que nos forêts homi-

(1) D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1.— Egas. Bul., *Hist. univ. Parisiens.*, t. 1, p. 18.— Borel. trésor des Rech. gaul., préf. — Voy. aussi l'excellent ouvrage de M. Raoul Rochette, sur les colonies grecques.

cides accueilleront les riantes fictions d'Hésiode et d'Homère (1).

Les Grecs asiatiques, trop voisins des rois de Perse et de Lydie, se virent bientôt assujettis par eux (2); ils tentèrent de s'affranchir, mais leur sang fut en vain prodigué dans les plaines d'Éphèse et sur les rives de l'Hermus (3) : après s'être longtemps débattue, leur liberté mourante vint tomber aux pieds du grand Cyrus ; alors, échappant au joug qu'ils ne pouvaient briser, les citoyens de Phocée résolurent de chercher au-delà des mers une patrie indépendante (4), et firent un salut d'adieu à

---

(1) Strabo, l. 4. — Just. Hist., l. 43, c. 4. — Laureau, Hist. de France avant Clovis. — Montfaucon, Antiq. expl.

(2) Herodot., l. 1, c. 6, 27 et 141.

(3) Herodot., l. 5, 6, 7 et 8.

(4) Just., l. 43, c. 3, p. 607. — Strabo, l. 4, p. 124. — Horat. Epod., carm. 16, v. 17.

l'odorante Ionie, second ciel des déités du paganisme (1).

Quel pays fera oublier aux Phocéens celui qu'ils abandonnent! Quel pays va recevoir cette peuplade, encore enivrée des prestiges et des illusions de la terre poétique!

C'est toi, Provence fortunée! Ils descendent sur tes bords (2) ces favoris de l'Olympe et du Parnasse, et tes bords ont tressailli sous leurs pas légers; ils descendent, et secouent sur ton sol hospitalier leurs cothurnes encore blanchis de la poussière des gymnases et de l'hyppodrome; les brises de tes vallons soufflent

---

(1) Xenophon. apud Athen., l. 12. — Plato *de Legib.*, l. 3, t. 2. —Lucian. *in Amor.*, § 12, t. 2. — Ovid., Metam.

(2) Just. Hist., l. 43, c. 3, p. 607. — Solin, c. 8. — Scymnus. Chius. Orbis Descript., v. 268. — Guys, Lettres sur la Grèce, t. 1, p. 420.—Rufi, Hist. de Marseille, t. 1. — M. Raoul Rochette, lieu cité.

dans leur chevelure parfumée, et les échos ont déjà répété le gracieux dialecte qui charmait les échos du mont Mycale, de Lebedos et de Mindus (1).

Les Phocéens, s'arrêtant sur les rives qui regardent la Méditerranée, y bâtirent Marseille, sous le nom de *Massilie* (2). Aristote (3), Isocrate (4), Thucydide (5) parlent de cette migration, justement célèbre, et mêlent dans leurs récits immortels les noms de l'Ionie et de la Gaule (6).

---

(1) Différents lieux de l'Ionie. *Voyez* Strabo, l. 8, p. 580. — Diod. Sicul., l. 15, p. 364.

(2) Strabo, l. 4, p. 124. — Just. l. 43. — Guys, Lettres sur la Grèce, t. 1 p. 429. — D. Martin, lieu cité, *verbo* Massilia.

(3) Arist. en sa républ.

(4) Isoc. *in Archid.*, t. 2, p. 54.

(5) Thucyd., l. 1, § 13. — *Voyez* encore Justin, Hist., l. 43. — Agathias, l. 1, p. 12. — Pausan. in Phoc. Strabo, l. 4. — Euseb. Chron..

(6) Les historiens fixent cette fondation vers la

Massilie se distingua des autres villes par le commerce (1), les lois (2), les lettres (3), les armes (4), et surtout par la pureté de ses mœurs (5). Dans son

---

seconde année de la 45e olympiade, cent vingt ans avant la bataille de Salamine. *Voyez* Solin, c. 8.— Scymn., Chius. Orb. Descrip., v. 268. — Justin, l. 43. c. 3.—Martianus Heracl., v. 213 —Carry, Dissert. sur Marseille, p. 66. — Je dois cependant avouer qu'il y a plusieurs versions sur la fondation de Marseille ; les uns l'attribuent aux Phocéens, qu'amenèrent sur nos rivages Simos et Protis : les autres pensent que, quand ces derniers arrivèrent, Marseille était déjà bâtie par leurs frères, qu'avait conduits plusieurs années avant un Grec nommé Massalias. *Voyez* M. de Rufi, Hist. de Marseille, sur cette dernière version.

(1) Strabo, l. 4 p. 124.

(2) Strabo, ib.—Just. Hist., l. 43. — Val. Max., l. 2, n. 9.

(3) Strabo, ib. — Baillet, Jug. préj. c. 7, § 9.— Egas, Bul., Hist. univ. Parisiens., t. 1.

(4) *Voyez* la note 1re du 2e récit à la fin du vol.

(5) Just., ib. — Valer. Max., ib. — Tacit. Vita

auguste sénat siégeaient six cents vieillards vêtus de la pourpre de Tyr, et couronnés du pacifique olivier (1); son port Lacydon (2), plus opulent que le Pirée, voyait sans cesse arriver et partir les flottes d'Europe, d'Afrique et d'Asie; ses guerriers, vainqueurs des Carthaginois, envoyèrent une statue de bronze (3) au temple de Delphes, ce dépôt des trophées de l'univers; ses savants, parmi lesquels on remarquait Pithéas (4) et Eutimènes (5),

---

Agric. n° 4. — Baillet, jug., prés. c. 7, § 9, p. 296.

(1) Valer. Max., l. 2, n. 7. — Strabo, l. 4.

(2) Diction. topog. de D. Martin, t. 2 de son Hist. des Gaules. *Verbo* Lacydon.

(3) Pausan., l. 10, p. 817.

(4) Plin. Hist., l. 2 c. 77.—Strabo. l. 2, p. 78. — Vossius, *Hist. gram.*, l. 1, c. 17.—Gassendi, t. 4, p. 532. — Saint-Aubin, Antiq. de la Nation Franç., p. 395.

(5) Gassendi, ib.

attiraient une jeunesse nombreuse dans ses écoles florissantes, que Cicéron préférait à celles de Rome et d'Athénes (1); ses campagnes adoptaient les pampres de Phocée, les oliviers de Clazomène (2), les grenadiers de Samos et les plants de myrte apportés du mont Latmus, fameux par les amours de Diane et d'Endymion (3).

Massilie, ne pouvant contenir tous ses citoyens, fonda autour d'elle des villes et des monuments auxquels elle donna les doux noms de la Grèce: on vit s'élever sur le sol Gaulois Athénopolis (4), Nicée,

---

(1) Egas. Bul., t. 1, p. 18. — Hist. litter., t. 1, p. 44 et suiv. — Les langues grecque, latine et gauloise étaient parlées communément à Marseille, dont Varron appela les citoyens *Trilingues* ou *Triglottes*, *Voyez* S. Hieronym., Præf. sec., in sec., ib. com. in epistol. ad Galatas.

(2) Arist., *Cur. rei Famil.*, t. 2, p. 504.

(3) Plin., l. 2, c. 9, t. 1. — Ovid. Metam.

(4) D. Martin, lieu dit, *verbo* Athénopolis. — Strabo, l. 4, p. 124 et 127. — D. Martin, lieu cité,

Théliné, Cyrène, Agatha (1); l'étang merveilleux, dont Aristote et Festus Aviénus (2) racontent des prodiges, s'appela l'étang de Leucate; un des caps de la Provence se nomma le promontoire d'Aphrodise, parcequ'il était couronné des riants portiques du temple de Vénus (3).

C'est ainsi qu'une partie des habitants de la Gaule parlèrent (4) le langage de Périclès, d'Anacréon et de Sapho; c'est ainsi que dans nos murs civilisés s'accli-

---

verbo Theliné. — D. Martin, *verbo* Cyrène. — Strabo, ib. — Pomp. Mela, l. 1, c. 5. — Pline, l. 3, c. 4.

(1) C'est aujourd'hui la ville d'Agde.

(2) Arist., *De Mirac. Aud.* — Fest. Avien., 576. — D. Martin, *verbo*, Campus susp.

(3) D'Anville, Not. sur les Gaules. — D. Martin, Dict. topograph.

(4) Borel, Trésor des rech. gaul., préf. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1, p. 124.

matèrent les mœurs, les usages et les arts des descendants de Deucalion.

Notre histoire fut donc ainsi marquée du sceau de l'antiquité, et dans son premier blason on voit les lauriers du Méandre et les myrtes de Gnide (1) s'enlacer à la verveine des Velleda et au gui religieux des druides (2). Nos collines ont porté des temples grecs pareils à ceux que le nocher remarquait sur le cap Sunium, où discourait Platon, et dans les îles qui parsèment la mer Égée. La vierge de l'Ionie, allant chercher la fraîcheur du bain, a déposé son voile sur les humbles marguerites qui bordent nos fontaines, et nos modestes saules ont prêté à sa nudité pudique l'abri que lui offraient les lantisques des bords de l'Hermus (3): on eût dit qu'une

(1) Barthélemy, Voyag. du jeune Anach, t. 4.

(2) Egas. Bul., *Hist. veter. Acad. Gall. druid.* — D. Martin, Religion des Gaulois, t. 1 et 2.

(3) Ce fleuve coulait près de Phocée. *Voyez* Strab., l. 13, p. 626.

des îles de la Grèce, qu'une Cyclade flottante, qu'une autre Délos (1), détachée de sa base et chargée de ses cités, de ses édifices, de ses bocages, de ses pénates et de ses citoyens, se fût arrêtée toute parfumée dans un des golfes de notre patrie.

Ah! puisqu'il en est ainsi, que l'amant des beaux arts, qui ne peut au gré de ses désirs traverser les vastes mers pour demander à la Troade ou au Péloponèse des vestiges inspirateurs, s'en dédommage du moins en évoquant les grands souvenirs que nos champs méridionaux conservent encore (2); qu'il explore de nobles débris,

---

(1) Les poètes ont fait de Délos une île flottante. *Voyez* Callim. *in Delum*. — Pindare dans Strabon, l. 10. Au surplus les îles flottantes ne sont point fabuleuses. *Voyez*, sur ces phénomènes, Plin., Hist. nat., l. 11, c. 95. — Girolamo Sylvestri, Traité des Iles flottantes anc. et mod.

(2) *Voyez* les ouvrages de Poldo d'Albenas, de Laureau, de Courtépée, de Legoux de Guerland, etc.

qu'il écarte la vile poussière dont quelques générations barbares ont recouvert les restes d'une époque merveilleuse ; alors il lira sur le marbre des tombeaux les épitaphes des Grecs de l'Ionie.

La fondation de Marseille peut fournir le sujet d'un poème héroïque.

On sait que les Phocéens vinrent par mer, de l'Asie mineure dans les Gaules, et que leurs pilotes, comme tous ceux de ces temps-là, n'osaient pas s'éloigner des côtes (1).

Cette manière de naviguer, au moyen de laquelle on parcourt à la fois la terre et l'onde, fournirait à l'écrivain des détails pleins d'intérêt et une topographie aussi instructive qu'agréable.

On doit ajouter que les voyages maritimes sont très-poétiques ; l'imagination

---

(1) Herodot. Hist. — Hom. *Odys.* — Eustathe sur Homère. — Virgil. Æneid. — Valerius Flacc., *Argon.* — Appol. Rhod., Argon. — Bochart, *in Chan.*

sourit aux lointains promontoires et aux îles verdoyantes ; elle aime à voir l'azur des eaux et l'azur du firmament : placée comme au centre d'une sphère aérienne et brillante, ses pensées n'ont plus rien de terrestre, et l'espace vide de tout objet semble livré à sa puissance créatrice pour être peuplé de fécondes illusions.

L'antiquité, si ingénieuse dans ses allégories, aurait pu faire naître l'Imagination sur les mers, comme une autre Cythérée bercée par les vagues natales sur une conque de nacre nuancée des couleurs de l'iris (1).

---

(1) Lord Byron dans son poëme intitulé *Le Corsaire*, a bien peint le charme, et pour ainsi dire l'orgueilleuse ivresse qu'éprouvent les navigateurs au milieu de leurs aventureuses expéditions. Nous citerons ce fragment d'une chanson qu'il fait chanter en chœur par les pirates sur les flots de l'Archipel.

« Sur la plaine riante de la mer azurée, nos âmes sont libres et nos pensées s'étendent sans limite.

C'est dans le cours d'une navigation que les muses ont montré Circé, Calypso et les syrènes au chantre d'Ulysse, Médée à Appollonius de Rhode, et Didon à Virgile ; c'est sur les mers que le Camoëns

---

Aussi loin que nous portent les vents et les flots, nous parcourons notre empire. Partout où notre pavillon se montre, l'homme obéit. A nous appartiènent les plaisirs sauvages de la vie tumultueuse, et les alternatives de peine et de repos qui renouvèlent les jouissances par le changement. Comprendras-tu jamais, enfant de la mollesse, toi que le mouvement de la vague fait défaillir, comprendras-tu jamais, esclave de l'opulence, toi que les plaisirs fatiguent et que le sommeil ne délasse point, ce bonheur inconnu de tous ceux qui n'ont point éprouvé comme nous l'ivresse du succès sur les ondes lorsqu'elles nous portent en triomphe? Ah! comme le cœur bat avec énergie et délices chez le marin victorieux qui vogue sur la surface des mers! Il aime, il cherche les périls; il frémit de plaisir à l'approche du combat, et là où le faible se trouble et s'émeut, lui n'éprouve qu'espoir et que ravissement. »

rêva ses nymphes voluptueuses et son géant Adamastor.

Mais voici comment se développerait l'action de ce poème : à peine les Phocéens ont-ils abordé les Gaules que leurs chefs, Simos et Protis (1), se présentent à Nannus, roi de la contrée (2), pour en implorer l'hospitalité : ce monarque champêtre allait ouvrir le festin solennel où il avait convié les héros qui prétendaient à la main de sa fille Gyptis (3). Cette princesse, selon l'usage du pays, devait verser de l'eau pendant le repas à celui qu'elle préférait (4). Simos et Protis sont invités

(1) Justin, l. 43. — Plutarque (*in Solone*) donne le nom de Protus au fondateur de Marseille.

(2) Cette contrée était habitée par les peuples que Strabon appèle *Sallyes*, que Florus nomme *Salliens*, et Pline *Salluviens*.

(3) Justin, l. 43.

(4) Justin, ib.

à cette fête, et la jeune Gauloise, éprise de ce dernier, le désigne pour son époux (1).

Rien n'est plus heureux pour la poésie que ce choix si pittoresquement exprimé par l'Amour et la Beauté, que ce banquet des Celtes, que cette cour simple et guerrière où la harpe des bardes célébrait les dieux et les héros.

Ici les Phocéens féraient au roi Nannus le récit de leurs malheurs ; ils diraient comment ils furent successivement asservis par Crésus, roi de Lydie, et par le grand Cyrus ; ils diraient comment les Grecs asiatiques tentèrent de briser dans cent combats les fers de l'esclavage, et comment ils se décidèrent à chercher la liberté en d'autres climats.

Ce récit s'embellirait d'une foule de noms harmonieux, des noms de la Doride, de l'Eolie, de la Lydie, de ceux

(1) Justin, ib. — Athénée, l. 13, c. 5.

d'Ephèse, de Théos, du Méandre et de l'Imbrasus (1). Quel charme n'auraient pas ces noms antiques placés en des récits intéressants, puisqu'en ne les prononçant qu'au hasard, et détachés de toute idée, on ne peut les entendre sans une émotion secrète! C'est ainsi qu'on se plaisait à écouter les sons que le vent tirait de la lyre d'Homère, suspendue à la grotte de Smyrne (2).

Mais combien d'autres beautés l'histoire indique à la poésie dans le sujet qu'on trace ici rapidement! A peine l'alliance des Grecs et des Celtes est-elle conclue par le mariage de Protis, à peine la ville de Massilie a-t-

(1) Il n'est pas de contrée plus fertile en beaux noms que l'Asie mineure, d'où sortaient les Phocéens. *Voyez* Barthélemy, Voyage du jeune Anach. — Tournefort, Voyage. — Boileau, Epître au Roi sur le passage du Rhin.

(2) Aristid. *Orat. in Smyrn.*, t. 1, p. 408.

elle élevé ses remparts, que les druides, jaloux, craignant pour leurs autels et leurs mystères la concurrence des dieux étrangers et le flambeau des arts, suscitent des ennemis aux Phocéens, et conspirent leur ruine entière (1). Peut-être furent-ils encore excités par un héros gaulois plein de valeur et d'arrogance, et qui, comme Turnus ou Iarbas, s'arma contre un rival préféré (2).

Cependant le conseil de la nation s'assemble; on délibère pour surprendre Massilie, pendant le tumulte d'une fête grecque (3), et la cité naissante allait périr lorsqu'elle fut sauvée par l'Amour.

Une jeune Gauloise, en conduisant ses troupeaux à la fontaine, rencontre un Phocéen qui, las de poursuivre le bison et l'élan, se reposait sur un tertre fleuri (4) : ils se

---

(1) Justin, l. 43. — M. de Ruffi, hist. de Marseille. — Picot de Genève, Histoire des Gaulois, t. 1, c. 4.

(2) Virgil. Æneid., l. 4.

(3) Justin, ib. — Picot, lieu cité.

(4) Justin, l. 43.

regardent en rougissant. Ramenés tous deux le lendemain au même endroit par un penchant involontaire, ils se revoient, et bientôt un mutuel amour brûle dans leur cœur(1). La nouvelle amante a connu le complot des Gaulois; tremblante pour celui qu'elle aime, elle lui découvre le danger qui le menace: le Phocéen en instruit à son tour le sénat; alors l'armée est avertie, elle sort de la citadelle où s'élevaient déjà les temples d'Apollon et de Diane, déesse tutélaire de la République (2). Un combat opiniâtre s'engage dans les murs de la ville, dont les Gaulois sont repoussés (3).

Le poète, en s'emparant de tous ces faits, aurait à peindre à grands traits la sombre politique des druides, leur culte

---

(1) Justin, lib. 43.

(2) Strabon, l. 4 de sa Géogr. des Gaules. — Grosson, Monum. marseillais, in-4°, p. 105 et suiv.

(3) Just., ib.

terrible ; leurs mystères redoutables (1), et le conseil de la nation, où siégeaient les vierges prophétiques, les épouses belliqueuses (2), et les mères qui allaitaient leurs enfants, l'espoir de la patrie.

Quels contrastes, quelle variété ! La poésie pourrait essayer ici tous les tons de la lyre ; elle ferait succéder aux airs doux et légers des chants graves et retentissants, pour raconter tour à tour les mœurs des enfants d'Ionie, leurs jeux et leurs fêtes religieuses, qui rappèleraient les rives sacrées du Plistus et de l'Alphée (3), les stratagèmes des Gaulois et leurs combats avec les Phocéens. L'épisode d'amour qui

---

(1) Cæs., *de Bello Gall.*, l. 6. — Frickii, *Comment. de druid.*

(2) Tacit., *de Morib. Germ.* — Amm. Marcel., l. 15. — Plutarch. *in vitâ Marii.*

(3) Pind. Pyth, od. 10, v. 23. — Pausan. l. 5, c. 10, p. 817, — Meurs., *Græc. Feriat.* — Corsin., *Fast. Att.*

se trouve au milieu de l'action, rapide et impétueuse, ressemble à la fleur jetée sur le cours du torrent.

Cependant les peuples gaulois se coalisent contre les Grecs, et ceux-ci envoyent des ambassadeurs aux Romains pour implorer du secours (1). Mais quel spectacle se présente aux envoyés des Phocéens, quand ils pénètrent dans la ville de Mars! Le forum est rempli d'une foule immense; Brutus, au milieu d'elle, la harangue, inspiré par le poignard qui dans ses mains fume encore du sang de la chaste Lucrèce. Ici l'auteur rassemblerait dans le même épisode les traits héroïques d'Horatius Coclès, de Mutius Scœvola et de Clélie.

. Rome, qui a fermé ses murs à un tyran, reçoit avec transport les Phocéens, qui ont abandonné leur patrie esclave (2).

---

(1) Florus, l. 3, c. 2. — Hist. rom., par Catrou et Rouillé; Paris, 1730, t. 13.

(2) Strabo, l. 4, p. 124. — Justin, l. 43.

Les deux peuples se jurent une étroite et durable amitié, les Marseillais en donnèrent plus tard un gage précieux aux enfants du Tibre, dans cette belle statue de Diane qu'on admira long-temps sur le mont Aventin (1).

Cependant notre contrée voit combattre les Grecs, les Romains et les Gaulois (2).

La guerre a déjà plus d'une fois ensanglanté la Gaule, lorsque le roi des Celtes voit apparaître en songe le génie de la Grèce (3), qui lui ordonne de faire la paix avec Massilie, en lui montrant dans un tableau magique les avantages qui en résul-

---

(1) Artaud, Disc. sur les lois de Marseille.

(2) Florus, l. 3, c. 2. — Justin, id. — Tite Live, *Epitom.*, l. 60. — Juli., Obseq., *de Prodigiis* c. 27. — Hist. Romanæ scriptores latin., Francfort, 1588, t. 1, p. xxj des prélimin.

(3) Justin, l. 43. — Picot, Hist. des Gaul., t. 1, c. 4, p. 93.

teront pour les Celtes (1). Ce tableau séduisant offre des campagnes cultivées, des moissons opulentes, des coteaux couverts de pampres et de citronniers; le génie cueille une grappe mûre et en exprime la liqueur, jusqu'alors inconnue, sur les lèvres du monarque gaulois, qui se réveille enchanté (2). Bientôt la paix unit les deux peuples, et les bienfaits entrevus dans un songe se réalisent dans les champs gaulois (3).

Non-seulement les Gaulois dûrent aux Phocéens les premières leçons d'agriculture et l'art de planter la vigne, mais encore beaucoup d'inventions précieuses, et notam-

---

(1) Justin, l. 43. — Discours de l'abbé Aillaud sur l'ancienneté de Marseille, p. 23.

(2) ....*Fumea Massiliæ ponere vina potes.*

Mart., lib. 13, épigr. 123. Idem, lib. 3, épigr. 82. — L'abbé Aillaud, Disc. sur l'ancienneté de Marseille, p. 23.

(3) Justin, l. 43. — Macrob. *in Som.* — D. Rivet, Histoire littér. de la France, t. 1.

ment le secret de faire du pain. Les Romains eux-mêmes ne possédaient point ce secret, et depuis quatre cents ans, dit Pline, ils ne vivaient que de bouillie. Quant à nos pères, ils ne savaient tirer parti de leurs bleds qu'en en froissant les épis, dont ils broyaient ensuite les grains dans une pierre creuse, ce qui leur donnait une sorte de farine grossière qu'ils mangeaient sans autre préparation. L'art de faire le pain leur sembla si merveilleux que, pendant long-temps, les druides conservèrent l'usage de porter un pain dans la cérémonie du gui de chêne (1).

Mais les souvenirs des enfants de la Grèce, nous ont retenus trop long temps, et les Romains, qui paraissent dans les Gaules, vont nous occuper à leur tour.

Les Gaulois avaient d'abord inspiré une

---

(1) Legrand d'Aussy, vie privée des Franc., t. 1, p. 79. — Dissertation de Carry sur Marseille. p. 66.

grande terreur au peuple romain (1); mais ce peuple durable, auquel les destins avaient promis l'empire du monde, après avoir suspendu à son Capitole les drapeaux de la Sicile, de la Macédoine et de la Grèce, après avoir placé parmi ses trophées les images humiliées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, soumit enfin les Gaules au joug universel.

Cette grande conquête fut l'ouvrage d'un siècle, et nos ancêtres, combattant courageusement pour leur indépendance, mouraient en grand nombre sur les bords de la Sorgue, de l'Isère et du Rhône (2).

---

(1) Polyb., l. 2. — Sallust. *in Bello Catil.*, c. 53. — Cicer., de Prov. consular. — Appian., *de Bell. civilib.*, l. 3. — Tite Live, l. 7, c. 9 et 11. — Sext. Pomp. Fest., de *Verb. signific.*, l. 18. — Plut. in Vitâ Camilli et Marcelli. — Julius. Obseq. *de Prodigiis*, c. 19.

(2) Tit. Liv. Epit., l. 61. — Strabo, l. 4. — Solin. Polyhist., c. 8. — Velleius Paterc., l. 1, c. 13.

Ces guerres terribles furent interrompues par des guerres plus terribles encore. Les Cimbres et les Teutons, peuples aussi redoutables par leur barbarie que par leur nombre prodigieux (1), sortent des flancs du nord et s'avancent vers la Gaule, où ils massacrent indistinctement les armées romaines et les armées gauloises, confondant ainsi deux grands peuples pour repaître leur fureur.

Ils rencontrent près du Rhône les généraux romains Cepion et Mallius (2), tuent quatre-vingt mille soldats et quarante mille

— Appian., *de Bellis Gallicis*. — Val. Max., l. 6, c. 9. — Eutrop., l. 4. — Florus, l. 3, c. 2. — Dio. Cass., Excerpt. ab Henrico Valesio.

(1) Tite Live, Epitom., l. 63. — Vell. Paterc., l. 2, c. 8 et 12. — Jul., Obseq. de Prodigiis, c. 35. — Florus, l. 3.

(2) Tit. Liv., ib., l. 67. — Vell. Paterc., ib. — Strabo, l. 4. — Appian. ib. — Florus, ib., c. 3. — Eutrop., l. 5. — Oros., l. 5, c. 16.

esclaves (1). Rome confie le soin de la vengeance à Marius (2) : ce noble plébéïen pénètre dans les Gaules, et conduisant ses aigles près d'Aix, il rencontre les barbares que commandait le géant Teutobochus (3). La bataille dure deux jours entiers (4) ; enfin les Teutons, vaincus de tous côtés, s'enfuient vers les chariots qui formaient leurs retranchements (5). Mais là encore est

(1) Tit. liv., Epitom., loc. cit. — Vell. Paterc., ib. — Florus, l. 3, c. 5. — Oros., ib.

(2) Sext. Aurel. Victor, *de Viris illustrib.*, c. 67. — Tit. Liv, Epitom., l. 68. — Flor., ib. — Oros, ib. — Plutar. *in Vitâ Marii.*

(3) Tit. Liv., Epitom., l. 68. — Velleius Paterc., l. 2. — Picot, Hist. des Gaulois, t. 1, c. 9, p. 245.

(4) Vell. Paterc., l. 2, c. 12. — Plutarch. *in Mar.* — L'abbé Vertot, Hist. des Révolut. rom., l. 10.

(5) Plut., loc cit. — Strabo, l. 7. — Le lord Kaims, Esquisses sur l'hom. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 8.

le trépas : leurs femmes, intrépides, crient toutes ensemble *mort où victoire* (1) ; échevelées comme des bacchantes dans l'ivresse, elles s'avancent, armées de haches et d'épées, frappent les fuyards pour les renvoyer au combat, les entraînent avec elles vers les Romains qu'elles attaquent avec furie (2) ; celles qui n'ont point d'armes déchirent l'ennemi avec leurs ongles, avec leurs dents ; quelques-unes même lancent contre lui leurs propres enfants (3).

Ces sanglantes amazones, vaincues par les soldats de Marius, les bravent, et se percent le cœur (4), ou s'étranglent en passant autour de leur col les tresses des longs cheveux, qu'elles attachent aux chars rapides (5).

---

(1) Plut., ib. — Picot, lieu cité, p. 247.

(2) Plut., ib. — Oros., l. 5, c. 14. — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1, p. 38, édit. in-fol.

(3) Oros., ib. — Cordemoy, lieu cité.

(4) Plutarch., loc. cit.

(4) Plutarch., loc. cit. — Picot, lieu cité.

Vingt mille de ces femmes intrépides tombèrent au pouvoir des Romains, mais elles refusèrent de les suivre. Les Romains persistant à vouloir qu'elles fussent à leur discrétion, elles se donnèrent la mort par une résolution unanime et spontanée.

Deux cent mille barbares restèrent sur le champ de bataille (1) : engraissé par tant de cadavres, il fut, selon Plutarque, horriblement fécond pendant quelques années (2), et se couvrit de hautes moissons et de plantes inconnues.

Cependant Marius marcha à la rencontre des Cimbres, qui ravageaient l'Italie (3), et soulagea la Gaule des armées romaines. Successivement entraînées en d'autres climats

---

(1) Velleius Paterc. en compte cent cinquante mille, et Tite Live deux cent mille.

(2) Plutarch. *in Mario*. - Picot, lieu cité.

(3) Florus, l. 3, c. 3. — Sext. Aurel. Vict., *de Viris illustrib.*, c. 67. — Plut. in *Mario*.

sous Sylla, Lucullus et Pompée (1), elles ne repassèrent les Alpes qu'avec César (2): des combats interminables rougirent tous nos rivages (3), et firent croire aux Romains que les Gaulois étaient exceptés de la conquête du monde. Alors même que le génie, les armes et la politique de César, qui sut opposer nos ancêtres à eux-mêmes (4), semblaient enfin avoir fait plier la Gaule sous le joug romain, elle se releva tout à coup, et affronta sous le bouclier de Vercingétorix (5) la fortune de son vainqueur.

---

(1) Plutarch. *in Syllâ.* — Plutarch. *in Lucul.* — Velleius Paterc., l. 2, c. 33.

(2) Cæs., *de Bell. Gall.* — Florus, l. 3, c. 10. — Plut. in Vitâ Cæs. — Oros., l. 6, c. 7.

(3) Cæs., *de Bell. Gall.* — Dio Cass., l. 39 et seq. — Oros., l. 6. — Amm. Marcell., l. 15.

(4) Cæs., *de Bell. Gall.* — Sueton. in Vitâ Cæs. — Hirt. Pansa., *de Bell. Gallic.* — Amm. Marcell., ib.

(5) Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 7. — Vell. Paterc., l. 2, c. 47. — Eutrop., l. 6. — Oros., l. 6, c. 11.

Après de longs efforts de part et d'autre, les deux armées se joignent sur les rives de l'Armanson et près de Mont-bard (1), qu'on nommait alors le *le mont des Bardes* (2). Les chantres héroïques se placent sur le sommet qui domine le camp des Gaulois, et d'une voix élevée ils leur rappèlent en ces mots l'audace qu'ils ont récemment déployée contre César.

CHANT DES BARDES (3).

« Nos guerriers ont bu dans la coupe » sanglante, et la pierre de Teutatès a reçu » leurs serments (4). »

---

(1) Entre Tonnerre et Mont-Bard.

(2) Laureau ; Hist. de France avant Clovis, t. 1.

(3) *Voyez* à la fin du volume la note 2 du 2e récit.

(4) La Bretagne offre encore beaucoup de ces pierres druidiques. *Voyez* Cambry, Voyage dans le Finistère, t. 2. — de Caylus, Antiq. — Latour d'Auvergne, Origines gauloises.

« Le Romain promit aux trophées du
» Capitole les colliers et les anneaux du
» Celte (1) : avait-il donc oublié que le Ca-
» pitole nourrissait encore les oiseaux libé-
» rateurs (2) ? Avait-il oublié que nos fon-
» taines et nos lacs sont remplis de ses dé-
» pouilles, offertes aux génies des flots (3) ?
» Nos héros lui montrèrent d'autres Bello-
» vèse et de nouveaux Brennus, et depuis
» six années la bataille rugissait autour de
» César, quand pour nous dompter il sé-
» duisit quelques-uns des nôtres, et dé-
» noua le faisceau qu'il ne pouvait rom-
» pre (4) ; alors le Gaulois combattit le

(1) Polybe., l. 2. — Strabo, l. 4. — Plin. l. 33, c. 1. — Aulu Gell., l. 9, c. 13. — Virgil. Æneid., l. 8, v. 660. — Silius Italic., *de Bell. Pun.*, l. 4, v. 154.

(2) Tite Live, l. 7.

(3) Gregor. Turon., *de Gloriâ confess.*, c. 2. — Lafaille, Annales de Toulouse.

(4) Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1, p. 350 et suiv.

» Gaulois, et le vainqueur seul eut à rou-
» gir. Mais les fidèles Induciomare et Am-
» biorix (1) restaient pour effacer nos re-
» vers : leurs guerriers ont bu dans la coupe
» sanglante, et la pierre de Teutatès a
» reçu leurs serments. »

« Ils surprènent dans une vallée étroite
» les légions de Sabinus et de Cotta (2), et
» croisent autour d'elles des lances mena-
» çantes ; pas une victime ne manque à
» l'hécatombe (3). Pour savourer la ven-
» geance, les âmes des Gaulois morts en nous
» défendant s'abaissent sur les nuages du
» soir, et retournent porter leurs flammes

(1) Cæs., *de Bell. Gallico*, l. 5. — Eutrop., l. 6. — Frontin, *Stratag.*, l. 3, c. 17.

(2) Cæs., ib. — Plutarch. in Vitâ Cæs. — Front., *Stratag.*, loc cit.

(3) Cæs., ib. — Dio. Cass., l. 40. — Epitom. Tite Live, l. 106. — Eutrop., l. 6. — Laureau, lieu cité. — Picot, Hist. des Gaulois, t. 1, c. 10, p. 267.

» aux éléments de la foudre et de la tem-
» pête. Mais César, qu'étonne notre au-
» dace, grossit son armée de vingt peu-
» ples nombreux (1) ; la Gaule est attaquée
» de toutes parts, et pousse un cri d'horreur
» à la vue des chaînes préparées. A ce cri
» la rage se réveille dans le cœur de nos
» guerriers abattus (2) : nos guerriers ont bu
» dans la coupe sanglante, et la pierre de
» Teutatès a reçu leurs serments. »

« Des Gaulois placés de distance en
« distance sur les cimes des montagnes
» se transmettent rapidement le signal de
» la délivrance et du carnage ; soudain
» la trompette sonne dans les forêts des
» Carnutes (3), et le sang romain coule

(1) Cæs., ib. — Laureau, lieu cité.

(2) Cæs., ib., l. 7. — Dio. Cass., ib. — Eutrop., l. 6. — Florus, l. 3, c. 10. - Velleius Paterc., l. 2, c. 47.

(3) Le pays chartrain.

» dans la cité de Genabum (1). Que fais-» tu pendant le réveil de la patrie, ô toi » son espérance, digne héritier du vaillant » Celtille (2)! Epris de la fille d'Inducio-» mare (3), oublies-tu dans ses bras la » gloire et la patrie? Ah! ton cœur est » plus généreux; triste, et les yeux en » pleurs, assis près des murs de Clermont, » tu gémis sur l'infortune de tes frères; » aussitôt que les cris convenus ont frappé » ton oreille, tu saisis tes armes, tu ras-» sembles tes guerriers (4): tes guerriers

(1) Orléans. *Voyez*, sur cette révolte générale, Cæs., ib. — Epitom. Tite Live, l. 107 et 108. — Oros., l. 6.

(2) Vercingetorix était fils de Celtille, seigneur Gaulois, très-puissant, mais qui fut assassiné pour avoir aspiré à la royauté. Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 7.

(3) Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1, p. 352.

(4) Cæs., ib. — Eutrop. l. 6. — Flor, l. 3.

» ont bu dans la coupe sanglante, et la pierre
» de Teutatès a reçu leurs serments. »

Ainsi chantaient quarante bardes à la bataille d'Armanson ; mais que pouvaient les Gaulois contre une armée deux fois plus nombreuse que la leur ! Ils pouvaient mourir, et c'est pour mourir les armes à la main que ces infortunés guerriers s'enferment dans la ville d'Alise (1), qu'ils veulent défendre jusqu'au dernier soupir.

Mais alors même que le génie de César soumettait les Gaulois, ce peuple guerrier donnait à ses vainqueurs sur les rives lointaines des exemples d'une bravoure inouie.

L'opiniâtre Crassus avait fait déclarer la guerre aux Parthes et conduisait les légions romaines à cette funeste expédition, malgré les cris du peuple, les malédictions des pontifes et les oracles des dieux qui mul-

(1) *Voyez*, sur ce siége, une note curieuse de Laureau, lieu cité, p. 349.

épliaient en vain autour de lui de sinistres présages.

Son fils, le jeune Crassus, quitte alors les Gaules où il servait sous César. Témoin du courage des Gaulois, il ne veut que mille de leurs cavaliers pour assurer la victoire à son père.

Déjà l'Euphrate a vu les aigles romaines; mais dans un climat brûlant et sablonneux, les Parthes ont préparé des embûches à leurs ennemis : ils semblent fuir et les attirent en des défilés où leurs flèches inévitables portent rapidement l'épouvante et la mort dans l'armée de Crassus (1).

Le fils de ce malheureux général s'élance à la tête des mille cavaliers gaulois contre les cuirassiers ennemis. Le combat était inégal, soit par le nombre, soit par la qualité des armes; car les demi-piques des Gaulois ne pouvaient atteindre des guerriers

(1) Valère Maxime, 1, 6. – Florus, 3, 11. – Plut., *Vita Crass.* – Dio, l. 11.

bardés de fer, tandis que les Parthes, lorsqu'ils ne lançaient pas leurs flèches, se servaient de lances fortes et longues. Mais les Gaulois prenant à pleines mains ces lances ennemies qui s'enfonçaient par faisceaux dans leurs flancs, ouvraient ainsi des brèches par lesquelles leurs compagnons pouvaient aller attaquer les Parthes corps à corps.

Cependant la chaleur, la fatigue et la soif accablaient ces braves Gaulois. Tous leurs coursiers avaient péri. Pressés de toutes parts, ils transportèrent le jeune Crassus, dangereusement blessé, sur une petite hauteur où ils se rangèrent en cercle, se faisant un rempart de leurs boucliers. Mais l'amphithéâtre de cette colline les offrant pour ainsi dire tous à la fois aux flèches des Parthes, il n'y avait plus pour eux aucun moyen de salut. Par respect pour tant de courage on leur proposa de se rendre en leur promettant la vie ; mais pour toute réponse le jeune Crassus ordonna à son écuyer de lui percer le cœur. Censorinus l'i-

mita, et, tout sanglant, passa l'épée à Mégabacchus, qui à son tour la passa à son voisin. Le glaive sauveur de l'ignominie circula ainsi autour de la colline, où les ossements des Gaulois furent longtemps un monument à la gloire de la primitive patrie (1).

Maintenant que la Gaule est conquise par César, ses citoyens ardents et toujours affamés de renommée, changent la gloire des armes pour celle des sciences et des arts; et après s'être couverts des lauriers de la valeur, ils vont maintenant moissonner ceux du génie : les Romains semblent moins leurs vainqueurs que leurs guides et leurs instituteurs (2).

---

(1) Florus, Dion, etc. *Voyez* aussi Rollin, Hist. romaine, l. 41, § 5.

(2) Robertson, Hist. de Charles V, introduct. — Montfaucon, Antiq. expl. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. — De Caylus, Rec. d'Antiq. — Marcel, Hist. de l'origine et des progrès de la Mon. fr., t. 1, c. 16.

Changement rapide et merveilleux ! la hache abat les fôrets obscures et montre de nouveaux champs au soleil ; les landes couvertes de bruyères, les marécages remplis de glaïeuls et de roseaux , voient flotter les gerbes d'or et verdir les pampres fertiles (1) ; de tous côtés se réalisent sur nos bords les fictions de Triptolème, les joyeux triomphes de Bacchus aux rives de l'Indus et du Gange , les miracles des deux Mercure et d'Osiris dans le pays que le Nil arrose , les fables d'Orphée adoucissant les tigres et les lions du Rhodope , celles d'Amphion élevant Thèbes au son de la lyre , celles d'Hercule domptant le fleuve Achéloüs et remettant aux nymphes des vallons la corne de l'abondance.

Le peuple romain, qui, se croyant immortel , plaçait dans tous ses travaux le

---

(1) Salvian. Masil., *de Gubernatione Dei.*—Laureau , Hist. de France avant Clovis , t. 1 et 2.

sentiment de sa durée, embellit nos cités de majestueux édifices (1). Colisées immenses, temples élégants, ce n'est pas seulement aux champs de Lavinie que l'œil peut mesurer vos beautés indestructibles ; d'autres colisées, d'autres temples rivalisent avec vous dans nos champs, donnant à notre histoire des dates et des titres, et à notre poésie des souvenirs et des inspirations (2)!

Bientôt les fleuves de la Gaule sont rendus navigables (3) ; des compagnies de

---

(1) Strabo, l. 4. — Tacit. Annal., l. 12, c. 27. — Le P. de Colonia, Histoire de la ville de Lyon. — Astùrc, Mém. hist. du Languedoc. — Poldo d'Albenas, Antiquités de Nismes. — L'abbé Courtépée, Description de la Bourgogne. — De Antiquis Bibracte seu Augustod., Monum. extract. è mus. D. Thom.

(2) Strabo, ib. — Ducange, Gloss., verbo *Capitol.* — Montfaucon, Antiq. expliq. — Caylus, Rec. d'Antiq.

(3) Laureau, lieu cité.

nautonniers font fleurir le commerce, et leur reconnaissance élève des monuments aux Césars (1) ; des cités tressent des couronnes d'or aux Vespasien et aux Probus (2), consacrent les exploits des héros par des médailles allégoriques (3), savent buriner et sculpter la Gloire, et le célèbre ciseau du Gaulois Zénodore fait sortir les dieux des blocs de marbre et de granit (4).

Disciples de Rome, et souvent préférées à elle (5), les Gaules eurent des écoles fameuses, des théâtres, des aque-

---

(1) Laureau, lieu cité. — Montfauc., Antiq. expl.

(2) Laureau, Hist. de France avant Clovis. — De Caylus, Rec. d'Antiq.

(3) *Voyez* à la fin du volume la note 3 du 2e récit.

(4) Plin., l. 34, c. 7. — Hist. littér. de la France, t. 1, p. 138.

(5) Cat. Orig., l. 2. — Macrob., l. 3 *Saturnal.* — Sueton., *de Illustrib. Gram.*, c. 7. — Quintilien, l. 1. — Juvénal, satire 7, v. 147, et satire 15, v. 3. — Dion Cass., Excerpt. à Xiphil., l. 69.

ducs, des bains publics (1) ; de faciles communications s'établirent entre les Romains et les Gaulois, qui reçurent les mêmes lois (2), adoptèrent les mêmes usages (3), goûtèrent les mêmes plaisirs (4), et se mêlèrent pour ainsi dire comme deux fleuves qui, coulant ensemble, réfléchissent des cieux et des astres pareils.

Tandis que Rome envoyait dans les Gaules des peuplades de ses citoyens, qui

---

(1) Poldo d'Albenas, Antiq. de Nîmes. — Le P. de Colonia, Hist. littér. de la ville de Lyon.—Montfaucon, Antiq. expliq. — Courtépée, Descrip. de Bourgogne. — Laureau, Hist. de Fr. avant Clovis, t. 1 et 2.

(2) Appian., *de Bellis civilib.* — Argou. Instit. au Droit franç., disc. prélim.

(3) Cicero, lib. 9, epist. 15, *ad Familiares*. Martial, l. 14, *épigr.* 128, l. 1 ; *épigr.* 54. — Juvénal, *satir.* 7.

(4) *Voyez* la note 4 du 2e récit, à la fin du vol.

bâtissaient des villes toutes romaines, la Gaule à son tour envoyait à Rome un grand nombre de ses enfants, qui brillèrent à l'armée, au sénat, à la cour, et sur le trône même (1) : c'est à la Gaule que Rome doit ce Roscius (2), les délices du théâtre latin ; ce Terentius Varo (3), l'émule et l'ami des Properce et des Tibulle ; ce Gallus (4), trop sensible amant de l'ingrate Lycoris, et dont les os reposent mollement dans le tombeau parce que Virgile a chanté ses amours (5).

---

(1) Vopiscus, *de Numeriano*. — Eutrop., Hist. l. 9. — Tillem., des Emp., t. 3, p. 381.

(2) D. Rivet, lieu cité, t. 1, p. 92.

(3) Crin., Poët. lat., l. 2, c. 33. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1, p. 108.

(4) Vossius, *Hist. Gram.*, l. 2, c. 1. — Crin., Poët. lat., l. 3, c. 42. — D. Rivet, lieu cité, p. 102.

(5) Allusion à ces vers, que Virgile fait prononcer à Gallus dans sa 10e églogue :

. . . . O mihi tum quàm molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores !

A peine la Gaule était réunie à l'Empire, et déjà Cicéron disait dans le Sénat: *Nous ne pouvons passer sous silence la valeur, la fermeté et la constance des Gaulois nos alliés; c'est la force de l'Empire Romain et l'ornement de sa grandeur* (1).

Le voyageur en parcourant la Gaule se croyait transporté sur les bords du Tibre et de l'Anio, et dans les bocages de Tusculum et de Lucrétile; s'il se reposait près de Nîmes, que fonda le compagnon d'Hercule (2), ou dans les champs de Narbonne, non moins fameux que l'Himette par la douceur de leur miel; des fontaines consacrées aux dieux, et coulant à l'ombre des peupliers d'Italie, lui rappelaient les eaux latines de Blanduse et de l'Albunée; s'il errait sur les rives du Gard, il admirait le

(1) Cic., 3e Philip.

(2) Stephanus Byzantinus, *de Urbibus.* — Poldo d'Albenas, Antiq. de Nîmes.

pont superbe où l'onde coule en triomphe sous trois étages d'arches magnifiques (1), emblême du joug heureux qui couronnait la Gaule ; s'il s'arrêtait dans les bosquets de Divodure (2), il lisait cette inscription, à moitié cachée dans les genévriers : « La prê-» tresse Arété, avertie par un songe, a » consacré ce bocage à Sylvain et aux nym-» phes de ces lieux (3).

S'il pénétrait dans la forêt de Bellême, il entendait les hymnes des nymphes de Vénus Aphrodite ; et voyait le temple de cette déesse près d'une fontaine, où l'on trouve encore deux pierres antiques dont les inscriptions marquent la place de cet édifice (4).

Enfin, si du nord au midi, ce voyageur

---

(1) Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 2.

(2) Metz.

(3) Picot de Genève, Hist. des Gaulois. t. 3. c. 7, p. 103.

(4) Mémoires de l'acad. celtique, t. 3, p. 320.

étonné traversait nos contrées, il contemplait à chaque pas des monuments érigés à tous les dieux du paganisme, des arcs de triomphe, des colonnes, des obélisques, des statues, et surtout des tombeaux (1).

Parmi les sarcophages découverts à Langres dans le siècle dernier, on reconnaît celui d'une *Emilie Jucunda* que lui firent élever son père *Caius Leter* et sa mère *Fabia;* celui d'une *Vindicilia* dont les traits charmants reproduits sur la pierre funéraire annonçaient que cette fleur romaine avait été moissonnée dans les champs gaulois au printemps de sa vie et dans l'éclat de sa beauté (2).

---

(1) Le P. de Colonia, Hist. des Antiq. de la ville de Lyon. — Spon, Rech. des Antiq. de la ville de Lyon. — Montf., Antiq. expl. — De Caylus, Rec. d'Antiq. — Adr. Val, Not. gal. — Chorrier, Antiq. de Vienne.

(2) Dissert. de l'abbé Lebeuf, t. 1, p. 255, 257 et 258.

Un autre mausolée découvert à Clermont, inspirait un semblable intérêt (1), c'est celui d'*Emma Lucie*, morte dans sa 18ème année. Ce monument prouve que les Gaules ont vu les colonies Romaines pratiquer dans leurs funérailles, les poétiques usages de l'antiquité payenne. On y trouve un bas relief représentant le convoi funèbre; une femme y soutient la mère inconsolable. Quelques-uns des personnages portent l'eau lustrale, les parfums, la lampe sépulcrale, les parfums et l'urne cinéraire. D'autres tiènent les instruments qui doivent ouvrir et fermer la tombe. Sur ses bords, est un petit coffre destiné à être inhumé avec les

---

(1) Ce monument s'est long-temps conservé dans l'église des Charitains de Clermont, et s'est perdu vers l'an 1792. Mais il nous en reste une gravure et une description très-détaillée. *Voyez* les Mémoires de l'Acad. celtique, t. 3, p. 337, t. 4, p. 115 et t. 5, p. 83. — Quelques Auteurs en ont contesté l'antiquité.

restes de la jeune Lucie. Il renferme sans doute la ceinture dont un amant n'avait pas encore desserré les nœuds, les perles, les anneaux, et les colliers dont cette vierge aimait à se parer quand, dans les cirques publics, elle faisait l'admiration des hommes. Dans ce convoi, se trouvent deux pleureuses recueillant dans des vases lacrymatoires les pleurs qu'attendaient les cendres de la défunte (1).

Ah! si le temps qui détruit tout, même les tombeaux, n'avait point anéanti ceux que les Romains élevèrent dans les Gaules,

(1) Plusieurs savants, tels que Paciaudi et Schœfflin, ont contesté cet usage des vases lacrymatoires qu'ils regardaient comme des fioles propres à contenir des parfums; ils auraient changé d'opinion à la vue de ce bas-relief. *Voyez* au surplus sur les fonctions de ces pleureuses à gages que les Romains appelaient *Præficæ*, Lucilius., lib. 22. — Barnfaldi, *de præficis*, p. 60 et suiv. — Montf., Antiq. expl., suppl., t. v. p. 14.

combien pourrions-nous recueillir sur ces monuments, de souvenirs historiques, de détails curieux, d'expressions attendrissantes! combien de preuves d'amour, de piété, de reconnaissance! Mais quoi! ces funèbres monuments nous restent encore: s'ils ont disparu de nos campagnes, de laborieux savants non seulement ont marqué la place qu'ils occupaient, mais ils ont encore sauvé des ravages des siècles, la plupart de ces tables de mémoire dont ils ont consacré dans leurs doctes ouvrages, et la figure et les inscriptions (1).

La seule ville de Lyon a fourni un grand nombre de ces précieuses antiquités aux recherches opiniâtres de Grutter, de Paradin,

(1) De Caylus, Rec. d'Antiq. — Chorrier, Antiq. de Vienne. — Champollion Figeac, Antiq. de Grenoble. — Montfaucon, Antiq. expl. — Rosny, Hist. de la ville d'Autun, etc. — Mattei, *Galliæ Antiquitates*.

de Spon, de Colonia (1). M. Artaud conservateur du musée de cette ville, a su rassembler ces tombes éparses. Visiter la galerie qui les renferme, c'est parcourir les champs du passé, ou plutôt, c'est pénétrer dans ces cimetières fameux où les maîtres du monde n'étaient plus qu'une cendre vaine.

Emules d'Young et d'Hervey, vous, dont la muse à-la-fois sensible et sévère ne se plaît que parmi les tombeaux, venez donc saluer ceux que les Romains ont possédés sur les bords du Rhône.

Quelle foule de sarcophages, d'autels tauroboliques (2), de cippes funéraires! Toutes

---

(1) *Voyez* aussi Menestrier, Hist. de Lyon; et M. Millin dans son ouvrage sur le midi de la France.

(2) Les anciens appelaient *Petra Tauroboliœa* la pierre sur laquelle on immolait un taureau, par suite d'un vœu fait pour obtenir la guérison d'un malade, ou le succès d'une entreprise. *Voyez* Grut. *inscript.*

ces tombes portent des inscriptions dont la plupart commencent par ces mots : AUX DIEUX MANES, et finissent par ce dernier vœu : QUE LA TERRE TE SOIT LÉGÈRE (1)! Hélas, un jour une génération errante sur notre poussière lira sur la pierre du pauvre chrétien : *Qu'il repose en paix!*

Interrogeons au hasard ces sépulcres romains :

SILENUS REGINUS A ÉRIGÉ CE MONUMENT AUX MANES DE CAMILLA AUGUSTILLA SA SOEUR CHÉRIE. ELLE A VÉCU TRENTE ANS, ET N'A JAMAIS CAUSÉ D'AUTRE CHAGRIN A SES PARENTS QUE CELUI DE SA MORT (2).

Depuis, un grand monarque a redit ce mot

---

(1) Grutter, *inscript.*

(2) Notice sur le musée de Lyon publiée par M. Artaud, p. 67. Ce conservateur du musée où il a rassemblé ces tombeaux, a fait infiltrer une couleur rouge dans les lettres creuses de ces inscriptions, ce qui les rend fort lisibles.

touchant : mais quel est le mot de la douleur qui n'ait pas été répété (1)?

AUX MANES DE QUINTUS DECIUS ERECTHÉE : SA MÈRE, DECIA CLEMENTINA, A FAIT POSER CETTE PIERRE POUR SON FILS CHÉRI ET POUR ELLE (2).

On retrouve ces derniers mots sur presque tous les mausolées romains; chacun d'eux servait en effet à la sépulture de tous les membres d'une même famille (3). Cette communauté de la tombe, ce rendez-vous du cercueil, devait adoucir l'amertume des regrets ; la mort semblait moins rigoureuse à ceux qu'elle ne séparait un instant que pour se réunir à jamais, et confondre leur poussière.

---

(1) Louis XIV en parlant de Marie Thérèse.

(2) Notice sur le musée de Lyon.

(3) Grutter, *inscript.* — Spon, Rech. des Antiq., ch. 2, et suiv.

A LA MÉMOIRE DE VITALIUS FÉLIX : APRÈS AVOIR SERVI DANS LA LÉGION MINERVIENNE, IL VINT CHERCHER LE REPOS A LYON DANS UN ART UTILE QU'IL EXERÇA AVEC PROBITÉ. IL NAQUIT LE JOUR DE MARS, PARTIT POUR LA GUERRE LE JOUR DE MARS, OBTINT SON CONGÉ LE JOUR DE MARS, ET MOURUT LE JOUR DE MARS (1).

Cette remarque singulière rappèle que les anciens croyaient à la fatalité et aux jours heureux et malheureux.

AUX MANES DE MARINA DEMETRIA, D'ORIGINE GRECQUE.

Un grand nombre d'épitaphes renferment des noms de pareille origine, parce que les Romains, après la conquête de la Grèce, s'y choisirent des épouses et vinrent avec elles

(1) Notice sur le musée de Lyon, p. 51, n° 15.

cet homme puissant : QUE LA TERRE TE SOIT LÉGÈRE ! Un chrétien aurait ajouté après tant de titres fastueux : *Pauvre pécheur, priez pour lui.*

À LA MÉMOIRE ÉTERNELLE D'EXOMNIUS PATERNIANUS, CENTURION LÉGIONNAIRE, ET À LA MÉMOIRE DE SA FILLE CHÉRIE.

TERTINIA VICTORINA, MÈRE INFORTUNÉE, À SON MARI ET À SA FILLE, ET PATERNIA VICTORINA À SON PÈRE ET À SA SOEUR (1).

Ainsi donc, la moitié de la famille attendait l'autre ! Des deux côtés de l'inscription, on lit ces mots en langue grecque : *Adieu, bonne amie, sois heureuse* (2).

Voici un tombeau qu'Eglectianus érigea

(1) Notice sur la ville de Lyon, p. 32, n° 16.

(2) On retrouve cette formule sur les capsules des momies égyptiennes. *Voyez* Kircher, Sphinx, Mystagoga, p. 14, 15 et 16. — Notice sur le musée de Lyon, p. 32 et 33.

pour lui, et qu'il appèle sa demeure éternelle (1). En revenant des jeux publics et des fêtes de Lugdunum, cet homme prévoyant jetait souvent en passant un regard sur le lieu qu'il croyait habiter un jour; mais peut-être l'exil, la guerre, ou des événements imprévus l'ont-ils éloigné des bords du Rhône où il espérait finir sa vie; et comme ces rois de l'Egypte dont parle Bossuet, il n'a pu jouir de son sépulcre (2).

Cet autre tombeau porte une inscription singulière.

SALUT, Ô MODIUS!
SALUT, Ô GEMINA!
À LA MÉMOIRE DE SEPTICIA GEMINA, FEMME TRÈS-FIDÈLE ET ÉPOUSE D'UN SEUL MARI (3).

Ce salut était censé être adressé par la

(1) Spon, ch. 5, p. 98, 18e inscript.
(2) Hist. univ. Révol. des Emp., 3e partie.
(3) Notice du musée de Lyon, p. 39.

défunte à son mari et à sa fille qui, selon l'usage, venait souvent visiter ce monument. Les derniers mots de l'épitaphe sont également remarquables, ils prouvent que les Romains honoraient les femmes qui ne s'étaient point remariées (1). Une veuve fidèle à son premier époux, était la vierge de la tombe; on posait sur son urne la couronne de la chasteté, et l'on écrivait sur la pierre : *Elle a vécu pure entre les deux flambeaux de l'hymen et du bûcher.* (2) Les Romains défendaient aux femmes qui s'étaient mariées plus d'une fois, de toucher à la statue de la pudicité (3).

---

(1) Leg. 8 et 11, dig. *de his qui notantur infam.* —Leg. 2, *de secund. nuptiis.*

(2) Ce mot s'applique à Cornélie; Properce s'exprime ainsi :

Viximus insignes inter utramque facem.

(3) *Voyez* Festus. Quand une femme hottentote se marie en secondes noces, elle est obligée de se cou-

À LA MÉMOIRE ÉTERNELLE DE JULIUS ZOZIME, SON PÈRE TRÈS-MALHEUREUX, A FAIT ÉRIGER CE MONUMENT A UN FILS PLEIN DE CANDEUR ET DE BONTÉ, QUI NE LUI CAUSA JAMAIS LE MOINDRE CHAGRIN; IL MOURUT AGÉ DE TRENTE ANS, UN MOIS ET TROIS JOURS (1).

Comme on compte avec soin les années, les mois, les jours de la vie et du bonheur! mais qui peut compter les siècles de la mort et de l'oubli?

AUX MANES DE MARCUS OPPIUS PLACIDIUS, LE PREMIER DES SOIXANTE ARUSPICES DE LYON (2).

La ville de Lyon avait un collége de ces

---

per une phalange du petit doigt; si elle se marie une troisième fois, il faut qu'elle se coupe le troisième doigt. Les Tucumans, ont une coutume pareille.

(1) Spon, ch. 5, p. 84, inscript. 3.

(2) Spon, ch. 5, p. 82, inscript. 1.

prêtres idolâtres qui, sur les autels des dieux, interrogeaient les entrailles des victimes, et prédisaient les choses futures. Il y avait aussi dans cette ville, un collége de trois cents augures (1).

Près de ce cippe, voici un beau monument que le passant regarde avec intérêt: On assure que deux êtres qui s'aimaient tendrement, y sont inhumés ensemble. Les uns disent qu'il renferme Hérode et Hérodias (2) exilés par Caligula dans les murs de Lugdunum; d'autres que ce sont deux époux célèbres par leur union et la pureté de leurs mœurs (3). Le vulgaire appèle

---

(1) Spon, ch. 4, p. 67 et 68.

(2) C'est l'opinion de Paradin qui aura sans doute lu dans Josephe qu'Hérodote et Hérodias moururent à Lyon. Mais d'autres auteurs, et Josephe lui-même en un autre endroit, disent qu'ils moururent en Espagne.

(3) C'est l'opinion de Rubin. *Voyez* la Notice de Lyon, p. 75.

ce sarcophage, le *tombeau des deux amants* (1), et raconte que ceux qui y sont ensevelis, ayant été long-temps séparés, moururent de joie en se revoyant dans la ville de Lyon. Tous les antiquaires ont donné leurs conjectures sur ce monument mystérieux (2). Oh mort! que tu gardes bien les secrets qu'on apporte dans ton sein!

Mais disons adieu à ces tombeaux, et cherchons dans nos campagnes de moins tristes souvenirs des colonies romaines (3).

Une foule de noms, quoique corrompus, rappèlent encore dans notre topograghie nationale de nobles et d'intéressantes origines.

---

(1) Spon, Rech. sur les Antiq. de Lyon, ch. 5, p. 118.

(2) Ménestrier croit que ce sont deux prêtres d'Auguste, de la famille *Amanda*.

(3) *Voyez* la note du 4[e] récit à la fin du volume.

Le mont *Jou* était le mont Jupiter (1), *Montargis* était le mont d'Argus (2), Janus était adoré à *Jansigny*, Vénus à *Venarey* (3), Diane à *Diennay*, Mercure à *Mercurey*, Pomone à *Pomar* (4); et tandis que l'étymologiste retire ces poétiques significations des syllabes grotesques dont les temps modernes ont défiguré une foule de noms anciens, de son côté l'antiquaire (5), fouillant dans les décombres de nos anciennes cités, y trouve des débris vénérables, d'il-

---

(1) *Mons Jovis*. *Voyez* Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 2.

(2) Duchesne, Antiq. des villes, ch. 9, p. 304.

(3) Laureau, lieu cité. — *Voyez* aussi un ouvrage de Lanoue sur les étymologies françaises.

(4) Courtépée, Description de la Bourgogne t. 1, p. 306.

(5) *Voyez* les ouvrages de MM. Legoux de Guerland, Courtépée, Lebeuf, Laureau, d'Anville, de Caylus, Montfaucon, D. Martin, Fortia d'Urban, Millin, Alex. Lenoir, etc.

lustres fragments qu'embellit l'acanthe, des bronzes, des urnes et des inscriptions. L'imagination, s'emparant de ces restes précieux, refait ce que le temps a détruit; elle restitue aux colonnes mutilées, leurs frises, leurs chapiteaux; le temple qu'elles décorèrent n'est plus dans la poussière; il reparaît avec ses pontifes, ses dieux et ses autels, qu'un peuple immense couvre de fleurs.

Que cette heureuse illusion nous transporte un instant au milieu de la Gaule romaine; que nous puissions admirer nos villes embellies, telles qu'elles étaient sous les règnes des successeurs d'Auguste!

Metz attire d'abord notre hommage : parcourons les rues *de la victoire*, *des trépieds et des couronnes* (1). Visitons les thermes

(1) Anciens noms des rues de Metz que les Romains appelaient Divodure. *Voyez* ce que disent

célèbres par leurs baignoires de porphyre (1) et leurs deux cents colonnes de granit. (2)

Contemplons cet aqueduc majestueux, qui, jeté d'une colline à l'autre, suspend et roule au dessus du vallon de la Moselle les eaux des belles fontaines de Gorze (3), et les répand ensuite dans le vaste bassin où les Romains, dans leurs jeux et leurs

---

de cette ville, Ammien Marcellin, Ausone (*de clar. urb.*), les chroniques et histoires de cette ville, et Faber, Descrip. du pays Messin.

(1) On voit encore dans l'église cathédrale de Metz, une de ces cuves de porphyre trouvée dans les fouilles des anciens thermes. Cette cuve ou baignoire est d'un seul bloc. Elle porte 2 mètres 922 millim. de long, 1 mètre 569 millim. de large; sa hauteur est d'un mètre 136 millimètres.

(2) On en trouve encore des vestiges dans les rues de cette ville.

(3) Mémoires de l'Académ. celt., t. 4, p. 283 et 284.

fêtes superbes, donnaient au peuple des Gaules le spectacle d'un combat naval (1).

Nous voici devant le temple de Diane. Sa statue est d'argent (2). La nuit, les rayons de la lune éclairent ce brillant métal, et le voyageur qui vient invoquer la triple déesse croit que, sous la figure de Phébé, elle est descendue parmi les mortels.

Plus loin, la foule se presse vers un édifice immense : le masque de pierre qui se voit au-dessus des portiques, annonce un théâtre (3) où peut-être on va représenter les comédies de Plaute et de Térence.

---

(1) *Voyez* sur cette naumachie Faber, desc. du pays Messin, et les mémoires de l'Académ. celt., t. 4, p. 283.

(2) Chronic. *Metens*. — Mémoire de l'Académ. celt. t. 4, p. 282.

(3) Il y avait à Metz, disent les chroniques de cette ville, un superbe amphithéâtre, appelé aujourd'hui la *Relonte*. *Voyez* Faber, desc. du pays Messin,

Le palais des Empereurs s'offre à nous dans toute sa magnificence (1). Voilà les statues des Dieux et des Césars; voici l'autel de Rome victorieuse (2). C'est là, que la jeunesse de Divodure, brillante de pourpre et d'or et couronnée de lauriers, est élevée aux premières dignités de l'empire (3).

La ville de Langres appèle à son tour nos regards curieux.

Cette ville fut l'une des premières alliées des Romains. Séduite par l'attrait de la

---

Il paraît que l'enseigne des théâtres était un masque sculpté au-dessus de la porte. On en conserve un dans le musée de Lyon. *Voyez* la notice de ce musée publiée par M. Artaud, p. 37, n° 21.

(1) Ce palais était construit sur l'emplacement de l'église des trinitaires. On en voit encore les restes dans les caves de cette maison.

(2) On a fait entrer dans les fortifications de Metz un grand nombre de ces antiquités. Mém. de l'Acad. celt., t. 4, p. 282.

(3) Am. Marcel. et Auson. *de clar. urb.*

civilisation, elle déposa ses armes devant un vainqueur dont les muses et les arts suivaient les traces; et quand les autres peuples des Gaules, plus jaloux de leur liberté que des molles délices d'une existence oisive, tentèrent, sous le commandement de Vercingentorix, de soulever le joug de César, les habitants de Langres, fidèles à leur alliance, refusèrent de paraître aux assemblées secrètes des conjurés (1).

Cette conduite n'était pas le résultat de l'inertie et de la faiblesse; car lorsque l'affreux Néron fit rougir les nations de son avilissement et les irrita par ses forfaits, Vindex, cherchant contre ce tyran des hommes dont le courage incorruptible fût resté pur au milieu de la perversité générale, se rendit d'abord parmi les citoyens de Langres, et n'eut qu'à peindre Néron à

(1) Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 7.

leurs yeux pour les exciter à la révolte qu'il méditait (1).

Les habitudes, le luxe, les plaisirs de Rome, sont tellement communs aux Langrois qu'on les prendrait eux-mêmes pour des Romains. Leurs maisons pavées de mosaïques et embellies d'arabesques, leurs meubles aux formes élégantes, les lits somptueux qui entourent la table du festin, les joueurs de flûte coiffés du bonnet phrygien ou ceints de la couronne de roses, les jeunes esclaves de Lydie dansant au son de la lyre; tout rappèle dans les habitants de Langres les maisons de plaisance des bords du Tibre et de l'Anio.

Les murailles de cette ville sont ornées dans toute leur circonférence de statues et de trophées sculptés. Cette longue suite de monuments éternise la victoire que

---

(1) Duchesne, Rech. sur les villes anciennes, p. 327.

le grand Constantin remporta près de cette cité, sur plus de deux cent mille barbares, venus dans les Gaules du fond de la Germanie (1).

Les chemins qui aboutissent à Langres, ont été construits par Agrippa (2). Suivons celui qui mène au pays des Eduens; visitons ce peuple fameux dont le crédit et la puissance étaient reconnus entre tous les autres peuples des Gaules qui ne lui contestèrent jamais sa supériorité (3).

Les Eduens, placés au centre de la patrie, semblaient en être l'âme. Leur capitale est Autun que les Celtes appelaient Bibracte.

---

(1) Duchesne, lieu cité, p. 325.

(2) La distance des lieues, qui étaient de 1500 pas, était marquée par de petites colonnes milliaires. Caylus, Rec. d'Antiq., vol. 4. — Legoux de Guerland, Antiq. de Dijon. — Danville, notice des Gaules.

(3) Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 1. — Duchesne, lieu cité, p. 618.

César la soumit par son insidieuse politique et non par la force de ses armes ; encore cette soumission ne fut-elle qu'apparente : les Eduens, que les deux cent quatorze Républiques de la Gaule avaient toujours considérés comme des modèles de sagesse et de valeur, firent, en cette grande occasion, ce qu'attendaient de leur exemple des concitoyens asservis. Ils levèrent les premiers l'étendard de la liberté, attaquèrent et défirent les troupes de Fabius dans le champ de mars de Bibracte (1). En se sauvant de cette ville le lieutenant de César la livra aux flammes ; tous ses beaux édifices furent consumés a l'exception du capitole.

---

(1) Autun était fortifié même du temps de César, et avant lui, ce conquérant appèle cette ville *longè maximum oppidum*. Cependant on ne voit nulle part dans ses commentaires qu'il ait fait le siége de cette place, l'une des plus opulentes des Gaules, et il paraît en effet qu'il la soumit par adresse.

Auguste vint lui-même à Bibracte, répara ses ruines, releva ses monuments, enchaîna dans ses bienfaits le caractère indépendant des Eduens, qui dès-lors par reconnaissance donnèrent le nom d'Augustodunum à leur ville chérie (1). Les successeurs d'Auguste l'enrichirent à l'envi, les Romains l'appelaient la sœur et l'émule de Rome, et ils nommaient ses habitants leurs frères (2).

Admirons-la donc dans toute sa splendeur, et qu'un guide nous en fasse connaître les beautés. Elle est située au pied de la montagne de Jupiter sur laquelle s'élève

---

(1) Courtépée, Descrip. de la Bourgogne, t. 1, p. 27. — MM. Soufflot et Carrey, architectes, ont jugé que les Romains avaient employé plus de deux millions de pieds cubes de marbre dans la construction des bains et des palais d'Autun.

(2) Cesar même, quoiqu'elle ne fût pas très-décorée de son temps, l'appelait *soror et æmula Romæ*.

le temple de ce dieu (1). Du flanc de cette montagne coulent des ruisseaux dont les eaux resserrées en des écluses remplissent au gré des Eduens, le bassin qu'ils ont creusé dans la vallée pour en faire une *Naumachie*. Trente vaisseaux peuvent y joûter ensemble, trois cent mille personnes peuvent jouir de ce spectacle favori (2).

Non loin de la *Naumachie*, notre guide nous montre le théâtre, bâti sur le plan de celui d'Athènes. Quatre chevaux de bronze en ornent l'entrée (3), et des gra-

---

(1) Cette montagne s'appèle aujourd'hui *Mont-jeu*.

(2) Courtépée, Descrip. de la Bourgogne, t. 3, p. 516. Ce beau jardin est aujourd'hui comblé et converti en un pré.

(3) Courtépée, t. 3, p. 512. — Rosny, Hist. d'Autun, p. 239, in-4°. D'après les calculs d'un ingénieur, le théâtre d'Autun, dont il ne reste plus rien, devait avoir 35 toises de diamètre à l'intérieur, en mesurant du bas des gradins. Le théâtre de

dins de marbre conduisent à l'orchestre où sont placés les siéges du préfet, des magistrats et des éminents personnages de l'état.

En face du théâtre et seulement séparé de cet édifice par la route de Lyon, s'étend l'amphithéâtre où combattent les gladiateurs et les bêtes féroces (1). L'hôte qui nous conduit nous fait remarquer la place où l'empereur Vitellius était assis lorsqu'il fit exposer aux tigres le malheureux Maricus qui s'était soulevé contre lui (2). Cet amphithéâtre a la forme ovale, il est décou-

Marcellus, à Rome, n'avait que 30 toises de diamètre.

(1) En 1596 on trouva le crâne d'un lion dans les ruines de cet amphithéâtre, dont il ne reste plus rien.

(2) Les bêtes féroces ne firent aucun mal à Maricus, en sorte que le peuple le crut invulnérable. Mais Vitellius le fit massacrer par ses gardes. *Voyez* Tacite, *Hist.*, l. 2, n. 61.

vert d'en haut ; et son enceinte est composée de trois rangs de portiques élevés les uns sur les autres : dans les entre-colonnements du dernier rang sont posées des statues colossales (1).

La ville d'Augustodunum est ceinte d'une forte muraille flanquée de deux cent vingt tours (2). Les quatre portes principales, sont la porte romaine, par laquelle les empereurs, les préfets et les proconsuls font leur entrée ; la porte des druides qui conduit à la rue de ce nom ; celle de Sens et celle de Langres. Outre ces quatre portes on en voit deux autres qui font l'admiration

(1) *Voyez* Montfaucon, Antiq. expl , t. 3, p. 262.

(2) Ces murailles avaient 5000 toises de circuit et 7 pieds 8 pouces d'épaisseur. Courtépée, t. 3, p. 500. Ces murs étaient sans doute l'ouvrage des Gaulois et non des Romains ; Am. Marcellin en parlait comme d'un ouvrage très vieux de son temps : *Muros carie vetustatis invalidos*. Il en reste encore quelques débris.

des étrangers. La première au nord de la ville se nomme la porte de Janus où d'Arroux parce qu'elle est près de cette rivière. Elle se compose de deux grands cintres accouplés ensemble par un massif carré (1). Ce double portique est couronné d'un entablement formé d'une architrave, d'une frise et d'une corniche dont les moulures sont enrichies de médaillons et d'autres ornements, chefs-d'œuvre du ciseau romain. Sur cet étage, s'élève un second étage d'ordre corinthien composé de dix petites arcades couvertes en forme de galerie ; c'est

(1) On trouve les figures de ces deux portes dans les Antiquités de Montfaucon, et dans l'ouvrage assez médiocre de M. Rosny. Du reste ces deux portes que MM. Thomassin et Germain, savants antiquaires d'Autun, regardaient comme les deux plus beaux monuments, mais qu'à tort ils attribuaient aux Grecs et non aux Romains, se voient encore très-bien conservées à Autun, où elles attirent les curieux et les savants.

là que se plaçaient les musiciens lors des réjouissances publiques ou des marches triomphales (1).

L'autre porte est d'une architecture pareille, elle est située à l'orient de la ville et se nomme la porte de Reims (2).

Notre guide s'empresse de nous conduire aux monuments qui avoisinent la porte d'Arroux, et d'abord nous observons le temple de Janus, dont les murs épais doivent braver les révolutions des âges (3). C'est ce temple de la paix et de la guerre que vint ouvrir un poignard à la main le gaulois Julien Sacrovir, qui sous le règne de Tibère résolut d'affranchir ses conci-

(1) Courtépée, t. 5, p. 502.

(2) Et cependant il est bien étonnant que les murs de cette porte qui n'ont que 18 pouces d'épaisseur aient pu se conserver intacts jusqu'à nous.

(3) Il en reste encore deux côtés; les murs ont 6 à 7 pieds d'épaisseur, et quoique dégradés ils en ont 65 d'élévation.

toyens de la tutèle romaine (1). Secondé de ses partisans ce héros s'empara d'Augustodunum, et faisant tourner sur leurs gonds les portes bruyantes du temple, il annonça la guerre en invoquant le souvenir de l'Eduen Dumnorix qui tomba l'épée à la main, en criant à César qu'il mourait citoyen d'une ville indépendante. Sacrovir fit armer les élèves des écoles d'Augustodunum et entraîna 40,000 hommes au combat. Mais la plupart de ces guerriers levés à la hâte et à peine armés ne purent résister au choc des vétérans romains. Renversés sous le nombre ils périrent presque tous. Sacrovir se perça le coeur, et ceux qui le suivirent

(1) J. Sacrovir se révolta dans le pays des Eduens en même temps qu'un autre Gaulois non moins intrépide, J. Florus, dans la ville de Trèves. Le combat de Sacrovir et des Romains eut lieu près d'Autun dans une plaine qu'on nomme à présent Saint-Emiland, et où l'on trouve encore de vieux tombeaux qui peuvent bien remonter à ces temps-là.

mirent le feu à l'édifice où ils s'étaient réfugiés.

Du temple de Janus, notre hôte nous mène au temple de Pluton. C'est une rotonde placée à l'extrémité du pont qui traverse l'Arroux et au milieu de la péninsule que forme cette rivière et le ruisseau du Tarrenet (1).

Sous ce temple des salles voûtées sont consacrées aux oracles (2). Un philosophe romain nous avait appris que les imposteurs qui desservaient ce temple avaient choisi ces lieux souterrains, parce que l'abondance des eaux qui surgissaient de tous côtés avec fracas et dont la chute plus bruyante sous des voûtes sonores rendait un bruit mystérieux, inspirait aux crédules étrangers une terreur secrette dont les prêtres de Pluton profitaient.

(1) Courtépée, t. 3, p. 509.

(2) On y avait creusé un puits pour les lustrations. Ce temple n'avait que 50 pieds de circuit.

De ce lieu fréquenté par la superstition, on nous conduit vers les polyandres ou cimetières publics (1). Près du champ des urnes, est cette pyramide superbe, qui dans vingt siècles fera encore l'étonnement des curieux (2). Sa base offre un vaste triangle massif, sur la pointe est une urne de bronze doré. Ce monument gigantesque est revêtu de marbre blanc sur lequel on a figuré des larmes noires (3). Notre guide ne peut nous apprendre la destination de cette pyramide ; seulement il nous dit : les uns la

(1) *Voyez* sur les Polyandres d'Autun, Edme Thomas, Hist. d'Autun. — D. Martenne, Voyage littér. p. 162. — Ladone, p. 8. — Courtépée, t. 3, p. 518.

(2) Elle subsiste encore en grande partie, mais elle est dépouillée de ses marbres. *Voyez* ce qu'en disent Montfaucon, Chassaneux (en son Catalogue de la gloire du monde), et Courtépée, t 3, p. 519.

(3) Tradition orale du pays.

regardent comme le mausolée de Carare, roi des Gaulois ; d'autres pensent voir le tombeau du druide Divitacus, l'ami de César, et de Q. Cicéron (1).

Mais d'où partent les sons des chalumeaux et du luth harmonieux dont les concerts viènent nous charmer, et disposer notre imagination aux plus tendres illusions? Où vont ces jeunes filles, dont une courte et légère tunique relevée par une agraffe d'opale ne couvre qu'à demi les attraits? Où portent-elles ces guirlandes et ces corbeilles de fleurs? Notre hôte nous aprend que ce sont les prêtresses du temple de Cupidon bâti sur la petite montagne de Phi-

---

(1) Cette dernière conjecture est d'autant mieux fondée, qu'en 1630 on trouva dans cette pyramide une médaille d'or représentant un Gaulois vêtu d'une robe longue avec ces mots : *Gloria ædu. druid. que*, c'est-à-dire, la gloire des Eduens et des Druides.

losie, et que des bocages sacrés dérobaient à nos regards (1).

Attirés par la beauté et l'air engageant de ces nymphes, nous les suivons des yeux sur les sentiers qui serpentent autour de la colline. Tantôt la clarière du bois nous les découvre, et tantôt le feuillage épais nous cache leur essaim folâtre, et nous entendons seulement leurs chants érotiques.

Nous les suivons sur la colline, nous pénétrons sous l'ombre odorante qui entoure le temple des mystères (2). Mais quel spectacle s'offre à nous ? Ah jamais les temples de Babylone et les bois de Gnide et de Paphos ne favorisèrent de plus voluptueux égarements. Mille couples fortunés se promenaient ensemble en s'entretenant de leur tendresse ; ce n'étaient que soupirs, douces langueurs, brûlantes caresses, élans du

(1) Cassan. *Catalog. glor. mundi.* — Rosny, Hist. de la ville d'Autun, p. 245.

(2) Cassaneus, loco cit.

cœur et serments de s'adorer toujours. Les amants, dans cet asile inviolable, se croyaient sous la protection du Dieu qu'on y servait, et qui, disait-on, punissait l'indiscret ou le jaloux, dont l'humeur inquiète eût troublé ces beaux lieux.

Vénus a son temple sur une montagne voisine, et les amants, après avoir reposé sous les ombrages de la colline de Philosie, venaient au temple de cette déesse, pour la conjurer d'ensevelir dans le mystère le secret de leurs plaisirs (1).

Notre hôte nous arrache à ces bosquets, dont on ne peut respirer l'air sans danger : il nous conduit dans l'enceinte d'Augustodunum. Nous entrons par la rue canine, appelée ainsi parce qu'on y voyait l'autel d'Anubis adoré sous la figure d'une tête de chien (2). Près du capitole se presse une

---

(1) Cassan. loco cit. — Rosny, p. 245.
(2) Courtépée, t. 3, p. 525.

foule de temples renommés (1). Voici celui de Pallas et tout près ceux de Junon et d'Apollon : entre ce dernier et le capitole, sont les écoles *mæniennes*, fameuses dans toute l'Europe (2), mais alors presque détruites. Les restes de ces écoles étaient fraîchement décorés de festons verdoyants. Une jeunesse innombrable affluait de tous côtés en poussant des cris d'allégresse, et en faisant retentir les noms de Constance et d'Eumène. Notre guide nous apprend que l'empereur Constance vient de nommer l'orateur Eumène chef des études, et que ce savant doit prononcer aujourd'hui même, au milieu de tous ses disciples, un discours sur le rétablissement des écoles d'Augustodunum, long-temps fermées pendant les dernières guerres.

---

(1) Dans le capitole étaient les temples de Jupiter, de Mars, de Junon. Courtépée, t. 3, p. 519.

(2) D. Rivet, Hist. littér., t. 1.

En effet bientôt s'avance le cortège du préfet Riccius Varus. Eumène paraît ensuite suivi de plus de huit mille élèves, nous entrons avec la foule sous les voûtes du capitole (1), et nous écoutons avidement le panégyrique de Constance (2).

En sortant d'Augustodunum, cent autres villes romaines réclamaient encore dans les Gaules l'attention du voyageur. La plus célèbre de toutes c'est Nismes que les latins appelaient *Nemausus*, soit à cause des forêts dont elle était naguère ombragée (3), soit parce qu'elle est arrosée par des sources abondantes (4), soit enfin que ce

(1) C'est dans le capitole que ce discours a été prononcé. Courtépée, t. 3, p. 520.

(2) Voyez à la fin du vol. note 6 du 2e récit.

(3) Graverol, Notice des villes du Languedoc, p. 8 et suiv.

(4) De Thou, *de Vitâ suâ*, l. 2.—Ad. *Vales. notit. Gall.* in voc. *volcæ Arecomici*, p. 618. Maffei, *Galliæ Antiq. select.*, p. 26.

nom religieux indiquât un lieu spécialement consacré au culte de la divinité (1).

Nismes que les amis du merveilleux assurent avoir été fondée par un des Héraclides (2), fut la métropole des Volces, l'un des peuples les plus illustres des Gaules (3). Auguste établit dans ses murs une colonie de Romains, et par degrés cette cité, qui n'était originairement construite que de bois et d'argile, changea ses masures et ses périssables édifices en monuments immortels (4).

(1) Fortunat., l. 1, Carm. 9. — Astruc, Mém. sur le Langued., p. 436.

(2) Parthenius, ap. Step. Bysant. in voc. Νέμαυσος. — Suidas, *lexic.*, t. 2, p. 505. — D. Pezron, etc.

(3) Ménard, Hist. de Nismes, t. 1, in-4°, p. 4.

(4) Quelques auteurs tels que Deyron (des Antiq. de Nismes, p. 37) D. Vic et D. Vaissette (Hist. du Langued., t. 1, p. 58) et M. de Ruffi (Hist. de Marseille, l. 1), ont cru que Nismes était une colonie grecque. Leur opinion a été réfutée par d'excellents écrivains. *Voyez* Ménard, lieu cité, p. 5 et suiv.

Ce qui frappait surtout en arrivant à Nismes, c'étaient les maisons de plaisance qui ornaient les alentours (1).

---

(1) Les auteurs modernes ont prétendu reconnaître les emplacements de ces maisons de plaisance, qui, selon eux, se nommaient du nom du propriétaire terminé par le mot *ager*. Ce mot latin altéré dans le cours des siècles s'est changé en *argues*, en sorte que tous les lieux qui se terminent ainsi désignent les maisons de plaisance des familles romaines. Voici comment s'exprime à cet égard M. Fléchier dans sa description manuscrite des Antiq. de Nismes. « *Cette colonie devint si agréable aux Romains* » *que plusieurs personnes de qualité y venaient* » *habiter à cause de la bonté de l'air, et y faisaient bâtir des maisons de plaisance dans les* » *villages d'alentour qui retiennent encore leurs* » *noms, Aimargues, Caissargues, Domessargues,* » *Fabiergues, c'est-à-dire, Ager Æmilii,* » *Cassii, Domitii, Fabii, etc.* » Cette opinion a été adoptée par D. Vic et D. Vaissette en leur Hist. du Langued. t. 1, p. 99; par Deyron, Antiq. de Nismes, p. 71 et suiv.; par Guiran, *explicat. decor. vetust. numism. nem*, p. 38; et par

Les plus nobles familles de Rome, attirées par la beauté du climat et par la fertilité du sol, avaient pris soin d'embellir pour leurs délassements et leurs fortunés loisirs, des enclos à la fois magnifiques et champêtres. Ils réconciliaient la nature et l'art dans ces jardins charmants, du milieu desquels des palais de marbre s'élevaient avec autant de grâce que de majesté (1).

Parmi ces agréables campagnes on remarquait entr'autres celle de Cassius (2), de Dassius (3), de Gallus (4), de Saxinius

---

Ménard, Hist. de la ville de Nismes, t. 1, l. 1. Ces autorités sont respectables; mais ne pourrait-on point leur objecter que les Romains se servaient plus fréquemment du mot *villa* que du mot *ager* pour désigner une maison des champs. Cicéron et Sénèque emploient en ce sens, le mot *villa*.

(1) Ménard, Hist. de Nismes, t. 1, l. 1.

(2) Cassii ager, aujourd'hui Caissargues. *Voyez* Ménard dans ses Notes.

(3) Dassii ager, aujourd'hui Dassargues.

(4) Galli ager, Gallargues.

de Domitius Afer, natif de Nismes et l'un des plus éloquents orateurs de son siècle (1). On visitait aussi avec intérêt celle d'Appalius (2) et celle du fameux Marius qui fut gouverneur de la haute Narbonnaise (3). Se plaisant aux lieux que lui avait rendus chers à jamais sa victoire sur les Ambrons et les Teutons, ce grand homme voulut posséder un patrimoine près la ville de Nismes.

---

(1) Quintil. Insti. orat., l. 12 cap. 11. — Dio, l. 59.

(2) Appalii ager, aujourd'hui Arpaillargues.

(3) Plut., in Mario. — Ménard, Hist. de Nismes, t. 1, note 15 à la fin du volume. — Outre ceux que je viens de citer, on remarque aux environs de Nîmes et d'Usez les lieux suivants : Massillargues, Olozargues, Santeirargues, Sauvignargues, Vendargues, Aubassargues, Bassargues, Carillargues, Foussargues, Fabrejargues, Gondargues, Montignargues, Maurissargues, Scirargues, Valerargues, Generargues, Aguzargues, Baillargues, Busargues, Lanzargues, Meirargues, Suzargues, Teissargues,

L'intérieur de cette cité répondait à ses dehors. Près de sa belle fontaine on admirait les bains, construits par les ordres d'Agrippa, et renommés par la délicatesse d'une élégante architecture et par le nombre infini des aqueducs.

Le centre de ces bains somptueux faisait face à un temple d'ordre composite, où l'on adorait les divinités tutélaires de la ville : c'était le panthéon de la colonie (1); il fut construit après qu'Auguste eut donné la paix à l'univers.

Les places et les marchés publics de la ville de Nismes étaient décorés d'autels de

Venargues, Sinistrargues, etc. Tous ces endroits, selon MM. Fléchier, Ménard, Deyron, et autres, étaient autant de maisons de plaisance du nom des grandes familles Romaines.

(1) Palladio, archit., l. 4, ch. 29. — Ménard, Hist. de la ville de Nismes, t. 1, l. 1, p. 34. — Montfaucon, Antiq. expl., t. 2, part. 1, p. 52.

marbre blanc et de statues impériales (1). Deux édifices attirent principalement nos regards dans cette enceinte; l'un est le temple qu'Adrien fit élever en l'honneur de Plotine, à laquelle il devait l'empire (2). Ce temple, l'un des plus beaux de l'antiquité, est un carré long, orné au dehors de trente colonnes canelées, dont les chapiteaux se découpent en feuilles d'olivier. L'entrée, pratiquée du côté du nord, est au fond d'un vestibule ouvert et soutenu par dix colonnes.

L'autre édifice est l'amphithéâtre, bâti sous le règne d'Antonin-le-Pieux, origi-

---

(1) Auguste avait non-seulement des statues, mais encore des autels et un temple à Nismes où il était divinisé. *Voyez* Fléchier, Description manuscrite des Antiq. de Nismes.

(2) Dio. l. 69. — Ménard, Hist. de la ville de Nismes, t. 1, l. 1, p. 46. — Ce beau temple subsiste encore sous le nom de la maison carrée.

naire de Nîmes (1). Rome n'avait pas un monument plus vaste et plus pompeux que cet amphithéâtre, dont la figure est un ovale composé de deux étages, terminé par une attique. On y pénétrait par quatre portes; sur celle du nord sont représentés deux taureaux (2).

Les Landes de Bordeaux, ces vastes déserts de bruyères et de sables, dont notre industrieuse civilisation n'a pu éclaircir encore les sombres horreurs et dompter la stérile inertie, ce sol ingrat et misérable où le voyageur s'enfonce avec tristesse (3),

---

(1) Ménard, lieu cité.

(2) *Voyez* sur ce bel édifice Casaub. *not. in Spartian.* p. 23. — Deyron, des Antiq. de Nîmes, p. 99. — Maffei, *Degli amfit.* — Ménard, lieu cité, p. 47. — Ce monument subsiste encore.

(3) L'Auteur du poème *du Potager*, a fait cette description exacte des grandes landes de Bordeaux :

La nature immobile en un triste repos,
Y dort dans la stupeur, muette et sans échos;

eut part aux bienfaits du génie romain; ce génie audacieux pénétra dans ces infertiles contrées, les cultiva, et parvint à y faire fleurir le commerce et l'agriculture. Il y traça des routes superbes qui allaient de l'Océan aux bords de l'Adour, et de l'Adour aux rives de la Garonne. On trouve encore sous les buissons de beaux restes de chaussées magnifiques dont le pâtre grossier de ces pays incultes, attribue la construction à des lutins et à des fées (1). Les Landes possédaient alors une ville maritime et un marché fréquenté. C'est-là qu'on

---

Le silence et la mort couvrent ce lieu sauvage;
Pas un seul arbrisseau n'y prête son ombrage.
Vous avancez au loin; rien ne s'offre à vos yeux,
Qu'un sable étincelant et la voûte des cieux :
Seulement quelques pins à la sombre verdure,
Noircissent de leur deuil, le deuil de la nature;
Et d'insectes volants, les essaims affamés,
Abreuvent dans le sang leurs dards envenimés.

(1) La ruche d'Aquitaine, n° 5, sept., p. 188 et suivante.

préparait la poix navale pour les cordages des vaisseaux gaulois, grecs et Romains; la résine de Narisse venait s'y mêler avec celle du pays. La cire brute des abeilles épaves, abritées sous ces forêts de sapins, s'embarquait à pleins tonneaux pour les climats lointains, et les troupeaux qui aujourd'hui sont d'une affreuse maigreur, et traînent des laines fétides sur une arène dépouillée, livraient alors au riche laboureur une graisse abondante et des toisons superbes, qu'achetaient au poids de l'or, les commerçants d'Afrique et d'Asie (1).

L'une des voies romaines qui traversaient les Landes, conduisait à *Burdigalia*. Cette ville qui, sous le nom de Bordeaux, nous présente l'aspect de l'opulence et des arts, fut la dernière de toutes les cités romaines à sortir des fanges et des marais de la

(1) Auson., ep. 5. — Ruche d'Aquitaine, n° 5, 1er août, p. 105.

Gaule (1). Strabon, qui le premier parle des Bituriges-Vivisques, les dépeint sur la terre d'Aquitaine comme de pauvres pêcheurs, logeant sous des huttes de roseaux, et vivant du mince produit de leurs travaux. Ils jetaient leurs filets dans une marre, qui, creusée par eux, et entourée de vase durcie, fut l'origine du superbe port de *Burdigalia* (2). Avant Auguste, cette ville n'était qu'un amas de cabanes, qu'un chétif *emporium*, ou place de commerce, habitée par les Bituriges, transfuges du Berry (3). Non

(1) Des savants ont beaucoup différé d'opinion sur l'origine et les premiers temps de Bordeaux. *Voyez* notamment, Domitius, Commentaires sur Martial; Vinet, comment. sur Ausone; Isidore dans ses Etymologies; Hauteterre, Traité sur l'Aquitaine; dom Devienne, etc.

(2) Voyez une excellente notice sur l'antiquité de Bordeaux, par M. Jouannet, dans la Ruche d'Aquitaine, nos 18, 19 et 21.

(3) Vinet, en ses comment. sur Ausone.

loin de ses murs de terre et de ses toits de chaume, était la petite ville de Noviomagus, qui ne parut qu'un instant sur ces rivages, et fut engloutie dans les flots et les sables. Sous Auguste, le compas et le cordeau romain tracèrent les dimensions des rues, des places et des monuments de *Burdigalia*. C'est par erreur que dom Devienne prétend que cette ville ne fut bâtie et décorée que beaucoup plus tard. Delurbe, Venuti, et tout récemment M. Jouannet, ont prouvé que l'architecture de ses plus grands édifices appartenait à la plus belle époque de l'histoire romaine, c'est-à-dire au siècle d'Auguste (1).

Bientôt *Burdigalia* n'eut plus à envier la beauté de ses sœurs gauloises ; elle fut ainsi qu'elles, dotée par le vainqueur. Aux lieux

(1) Ruche d'Aquitaine, nos 19 et 21. Ce monument est connu à Bordeaux sous le nom de *piliers de tutelle*.

où la petite rivière de la Devèse se perd dans la Garonne, un port majestueux fut creusé par le fer des légions romaines. Son enceinte était revêtue de tours élevées, et dont le sommet, selon l'expression d'Ausone, semblait toucher les nues (1). Ces solides constructions se composent de pierres énormes que le ciment n'a point unies, et dont l'œil ne peut cependant distinguer la jointure. Cette enceinte a la blancheur de l'albâtre, et par intervalles, les briques y tracent leurs lignes vermeilles. Près du port est le temple du dieu tutélaire ; ce temple, ouvert de toutes parts, est entouré de vingt-quatre colonnes corinthiennes que couronnaient des architraves, des arcades et des cariatides élégantes (2). Là, s'élève un autel en marbre gris ; son

(1) . . . . Sic turribus altis,
Ardua ut aereas intrent fastigia nubes.

(2) M. Jouannet, lieu cité, n° 21, p. 350.

inscription annonce qu'il fut érigé par les Bituriges-Vivisques à leur génie protecteur et à Auguste (1). Non loin, sur une place ornée de nobles édifices, s'élèvent les statues des deux fils de Germanicus. En vain le farouche Tibère avait proscrit la mémoire de ces deux princes, et défendu qu'on prononçât leur nom : tandis qu'il était servilement obéi sur les bords du Tibre, les Bituriges bravant ses menaces, osèrent être libres et reconnaissants (2).

A quelque distance du temple sont bâties les demeures des puissants. On ne voit de toutes parts que statues, bas-reliefs, colonnades et mosaïques, dans ce quartier; dont

---

(1) Cet autel, retiré des décombres, se voit à la salle des antiques de Bordeaux, on y lit : AUGUSTO SACRUM ET GENIO CIVITATIS BITURIGUM VIVISCORUM.

Voyez sur ces belles antiquités, les dissertations de Venuti et la traduction de Vitruve, par Perrault.

(2) *Voyez* Delurbe, Venuti et M. Jouannet, lieu cité.

un jour les superbes débris feront donner à son emplacement le nom de *plaine d'or* (1). Au bout des riches palais et des monuments publics, est l'avenue des tombeaux qui conduit à cette éphémère cité de Noviomagus (2). La ville est entourée de forêts de pins et de cyprès; les pilotes venaient y cueillir le rameau du départ, qu'ils étaient tenus d'arborer sur leurs mats (3).

Mais si tout ce qu'on vient de lire prouve que la Gaule dut s'applaudir d'imiter Rome dans ses temps de prospérité, il en fut autrement lorsque l'empire annonça sa décadence par la corruption de ses moeurs et la faiblesse de ses armes. . . . .

---

(1) *Campus aureus*, appelé vulgairement *le Campaure*, sur lequel on a débité mille contes populaires. On a retiré de cet endroit un grand nombre d'antiquités. . . .

(2) Vinet croit que Noviomagus était au lieu où l'on a bâti Soulac.

(3) La Ruche d'Aquitaine, n° 21, p. 352.

Depuis longtemps, et même avant la soumission de la Gaule, un luxe effréné régnait parmi les Romains.

On avait déjà vu les Lucullus, les Crassus, moins conquérants que déprédateurs, engloutir en de scandaleuses profusions les tributs des provinces dépouillées(1). On avait vu l'édile Scaurus faire élever, pour quelques jours seulement, un théâtre estimé plus de 19 millions (2). Et cependant tou-

(1) Les frais ordinaires d'un repas de Lucullus, dans la salle d'Apollon, étaient de 50,000 drachmes (38,750 fr.). *Plut. in Lucull.* Crassus possédait en terres 38,750,000 fr. de notre monnaie, outre son argent, ses esclaves et son mobilier, qui valait autant. Selon lui, un citoyen qui n'aurait pas pu avec sa fortune entretenir une armée, ne méritait pas le titre de riche. (Cic. off. I. 8. — Plin. XXXIII. 10). Sénèque possédait 58,125,000 fr. Pallas, l'affranchi de Claude, en possédait autant, et Lentulus l'augure avait 77,500,000 fr.

(2) Ce Scaurus était gendre de Sylla.

tes ces prodigalités, celles même des affranchis de Néron, qui faisaient dorer l'extérieur de leurs palais, enduire les murs de leurs étuves de pâtes parfumées, et verser les plus précieuses essences dans leurs bains (1), ces prodigalités, disons-nous, quoique révoltantes et insensées, avaient cependant un objet, celui de satisfaire des désirs efféminés, de chatouiller le cœur en l'amollissant, et de causer à des hommes opulents de nouvelles sensations. Mais bientôt le luxe, las d'imaginer des raffinements, n'eut pas même de prétexte à ses excès, on n'éprouva plus qu'un besoin, né de l'absence du besoin même, celui de venir à bout de ses richesses par des moyens quelconques, et de les consommer à défaut de pouvoir en jouir. A la vérité, puisque les simples particuliers ne se couchaient plus que sur des lits d'argent revêtus de

(1) Pline l. 14 et 33.

pourpre tyrienne (1), puisque l'épouse de Lollius, fonctionnaire subalterne, parut dans une fête ordinaire couverte de perles et de pierreries, qu'on évalua à 800 mille francs (2), il fallait bien que les grands et ceux qui visaient à l'être, renchérissent sur toutes ces folies, sous peine d'être confondus avec la classe plébéienne. Dans cette lutte, l'empire se précipita loin de la raison, de la nature et de la vertu.

C'est alors qu'on vit le tragédien Esopus se faire servir un plat des oiseaux qui chantent le mieux (3), non que ce mérite les rendît à son gré meilleurs dans un festin, mais parce que ces espèces d'oiseaux étant

---

(1) Pline, l. 9, c. 39.

(2) Lollia Paulina fut depuis l'épouse de Caligula. *Voyez* sur le fait que je rapporte, Pline, l. 9, c. 38. Ce naturaliste prétend que l'usage des parfums était si répandu que leur odeur décéla la retraite de plusieurs proscrits.

(3) Pline, l. 10, c. 51.

fort rares, les convives savaient qu'ils mangeaient en un instant un mets qui coûtait plus de 19 mille francs (1). C'est alors qu'on vit le digne fils de cet Esopus, faire infuser des perles dans sa boisson, et en servir pour le même usage à ceux qui venaient à sa table (2). A dire vrai ils n'y trouvaient aucun goût agréable, mais ils aimaient à faire ce que d'autres n'eussent pu faire aisément, et ce mouvement de la vanité était encore une sorte de sensation pour des êtres qui n'en avaient plus.

L'or n'était pour eux qu'un ornement vulgaire, et à force de corruption on finit par le mépriser. Si l'on daignait l'employer encore, c'était comme accessoire. Il ne servait qu'à enchâsser les diamants, ou bien à développer le talent de l'artiste ingénieux

---

(1) Pline, ib. — Voy. aussi Tacit. Hist. II, 95. — Dio. LXV, 3. — Macrob. Sat., II, 12. — Suet., in Tiber. 42. Vitel. 13.

(2) Val. max. IX, 1, 2. — Pline, l. 9, c. 58.

qui savait donner un nouveau prix à un métal devenu trop vil par lui-même (1). Des courtisanes voulaient qu'on ferrât leurs mules avec de l'or, et des guerriers faisaient garnir de clous d'or la semelle de leur chaussure (2). Les camps s'ouvraient à ces moeurs dissolues, les aigles romaines dont le sang et la poussière étaient autrefois la plus noble parure, furent frottées d'essences et parées de fleurs (3). Des légions entières négligèrent la garde des postes, et allèrent à la chasse ou à la pêche, pour satisfaire la sensualité de leurs chefs sybarites. Dans les arènes, souvent 1200 hommes étaient blessés ou tués dans un seul spectacle, pour amuser un peuple cruel, qui, en voyant tomber le gladiateur mourant, s'écriait : *Il en tient* (4).

---

(1) Pline, l. 33.
(2) Pline, ib. — Dio. LXII, 28.
(3) Suet. Cæs. 67. — Pline l. 14.
(4) *Hoc habet*. V. Dio. XLVIII, 15. — Horat.

Dans les jeux du théâtre, pour rendre complette l'illusion de la scène, les rôles les plus tragiques étaient remplis par les victimes condamnées à mort, et qui subissaient des supplices analogues au sujet de la pièce. Ainsi, par exemple, Scévola y brûlait véritablement sa main sur un trépied allumé; Hercule paraissait avec une tunique ardente; Orphée était déchiré par les Bacchantes, et Prométhée par un vautour (1).

Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que la Gaule fut non seulement l'émule, mais encore l'exemple de ces déréglements, et que le luxe y fut plus excessif qu'à Rome même.

ep. 1, 18, 66. — Juvénal, III, 36. — Senec., ep. 7 et 177, *de Tranq. Animi*, c. 2, const. sap. 16.

(1) *Voyez* Dio, LX, 33. — Suet. Claud. 21. — Tacit. Ann. XII, 56. — Tertul., in Apolog. — Raderc, sur les Epig. de Martial. — Des ballets anciens et modernes, Paris, in-12, 1782, p. 163.

De tout temps elle eut la réputation d'être opulente et abondante en trésors (1). Cépion rapporta de Toulouse, plus de 45 millions (2). César, avant de conquérir la Gaule, devait 1,300 talents, ce qui équivaut à 6,045,000 fr. Après la guerre d'Espagne il tripla cette dette, mais en revenant de la Gaule, non-seulement il se libéra, et versa dans le trésor la valeur de 116,250,000 fr., mais encore il dépensa plus de 18 millions pour associer à ses intérêts Curion, et le

(1) Ptolomée dit textuellement que la Gaule abondait autrefois en trésors : *Galliam esse regionem auro abundantem et thesaurorum olim plenam fuisse*, l. 4, c. 4. — Manilius la nomme opulente, (Man., l. 4.) Florus, l. 2, c. 3, en parlant de Bituitus, roi des Gaules, le même qu'Orose fait combattre sur un char d'argent, dit que l'armée romaine ne suffirait pas à nourrir les chiens de sa vénerie. Il ajoute que les pompes du roi de Perse n'étaient rien, comparées à sa magnificence.

(2) Appien dit 65 talents.

consul Lucius Paulius, fit des présents considérables, et consuma des sommes énormes dans les jeux et les fêtes qu'il donna au peuple romain (1).

Le seul tribut que la Gaule payait aux empereurs, égalait celui du reste de l'empire (2).

Tous ceux qui possédaient de grandes fortunes, presque toujours mal acquises, craignaient d'en étaler l'éclat sur les bords du Tibre, soit pour ne point attirer sur eux la persécution d'un tyran, que le meurtre et l'exil des riches propriétaires investissaient fréquemment de sanglants héritages, soit pour ne point être gênés dans

(1) Val. Max., IX, 1, 6. — Dio., LX, 60. — Appian., *De bell. civ.*, II, 432. — Vel. Paterc., II, 48. — Plut.; *in Cæs. et Pomp.* — Suet. *Cæs.* 29.

(2) C'est l'opinion de Velleius Parterculus. Le P. Bertholet, Hist. du Luxembourg, t. 1, p. 61, édition de 1741, se trompe en ne l'évaluant qu'à 16,800,000 livres de notre monnaie.

leurs jouissances immodérées, par la vue de ce capitole, où les consuls laboureurs avaient triomphé, et dont quelques sages ne manquaient pas, au milieu de la corruption générale, d'invoquer les souvenirs tutélaires.

Ces hommes confus de leur propre opulence, venaient donc la cacher dans les Gaules, et les richesses pullulaient tellement en cette contrée, que le simple chirurgien Cléon, banni par l'empereur Claude, qui lui confisqua dix millions, regagna en peu de temps à Nîmes et à Narbonne, les sommes qu'il avait perdues (1).

Caligula désirant vendre les meubles de ses soeurs, crut que leur valeur prodigieuse excédait la fortune des citoyens romains, et ce fut dans la Gaule qu'il fit proposer ces meubles somptueux, dont il tira des sommes énormes (2).

---

(1) Pline, l. 33, *proem.*

(2) On ajoute qu'il pleura de rage sur les richesses des Gaulois.

Si l'on voulait parler des modes, des plaisirs, des usages d'une dame gauloise, au quatrième siècle, on reconnaîtrait avec surprise la plupart des goûts, des fantaisies et des usages actuels.

On verrait cette gauloise de Narbonne, de Nîmes, de Lyon, ou de toute autre grande ville des colonies romaines, passer en se levant dans son cabinet de toilette, et recevoir successivement des mains de ses femmes-de-chambre le lait d'ânesse (1), le bulletin de la veille, les petites affiches de

---

(1) Dio. LXII, 28. — Pline, XI, 41. — Reimarus, Commentaire sur Dion, p. 1024. — *Sabine, ou la matinée d'une dame romaine* (par C. A. Bœttinger, et traduit en 1813 de l'allemand, Paris, Maradan, libraire). Les mœurs de Rome et des colonies romaines dans les Gaules étant absolument les mêmes, je puis appliquer à mon sujet tout ce que Bœttinger dit de l'héroïne de son livre, et tout ce que les auteurs latins rapportent des mœurs et des usages de leur pays.

la province (1), des pastilles de myrte propres à purifier l'haleine (2), le mastic de l'île de Chio dont la vertu raffermit les gencives (3), les pâtes qui les colorent, les poudres de pierre ponce qui raniment l'émail des dents (4).

L'une de ses esclaves lui fait la lecture des romans nouveaux, des nuits anacréontiques et des fables milésiennes; tandis que l'autre lui prépare le fard, les mouches, le noir pour les sourcils (5), les dents posti-

---

(1) Lipsius, Comment. sur les Annales de Tacite, v. 4. — Sabine, p. 281.

(2) Lambin sur Horace, 1 Serm.

(3) Martial, 3, 6, 74. — Murray, *appar. medicam.* reg. veg., t. 1, p. 126.

(4) Seneca, Helv., 16. — Nonius, *Epitome*, c. 112, p. 343 avec les Rem. de Bernard.

(5) Sur la lecture des Romans, *Voyez* Pignori, *de servis*, p. 114. — Plutarch. *in Vitâ Crass.*, c. 32, t. 3, p. 458. — Sur le fard que l'esclave préparait avec sa salive, *voyez* Plaut., Mort., 1, 3, 101 et 118. — Horat. epod. 12, 10. — Hesychius.

ches, que des fils d'or doivent attacher (1). Les essences, les cosmétiques, les pâtes, renfermées dans des boîtes et des flacons aussi nombreux que ceux d'une pharmacie (2); une troisième lui présente le miroir d'argent ou d'acier poli; une autre fait chauffer dans un réchaud d'argent le fer industrieux (3), et après avoir formé les boucles élégantes, elle remplit sa bouche d'un parfum liquide qu'elle souffle en une petite pluie sur la chevelure artistement arran-

t. 2, p. 754. — Sur les mouches et le noir des sourcils, *voyez* Martial, 11, 29. — Plin., ep. 6, 2. — — Ephémérid. *naturæ curiosorum*, anni VI, décur. II, p. 81, seqq. append.

(1) Cicer. de leg. 11, 24. — Tischbein, peintures de vases I, p. 63.

(2) Saumaise, *Script.*, *Hist. aug.*, t. 1, p. 42. — Sabine, première scène.

(3) Lucien, *Amores*, t. 2, p. 440 et suiv. — Horat., *Serm.* 1, 2, 97. — Cir. Brut., 75. — Stat. Silv., 1, 2, 114.

gée en forme de casque (1). Cette chevelure élevée est ornée de perles, de rubis ou de couronnes de fleurs liées avec des bandelettes et des rubans de diverses couleurs (2).

Tant qu'elle demeurait seule au logis, cette jeune coquette, selon l'usage emprunté des dames romaines, avait le visage couvert d'une espèce de pâte rafraîchissante appliquée comme un masque, et qu'elle ne quittait qu'à l'instant où elle voulait faire admirer la finesse de sa peau et l'éclat de son teint (3).

Si, avant sa toilette, elle prenait un bain, c'était souvent dans une baignoire mobile et suspendue, dans laquelle elle se faisait

---

(1) Epist. Cicer. ad divers., 8, 15. — Schol. in Juv., 6, 120.

(2) Ovid. Her., 15, 75, 21, 89, et Metam. 1, 477. 4, 6. — Manil., v. 518. — Plaut., Asin., 4, 1, 58.

(3) Juven., sat. 6, p. 462.

mollement bercer, afin de goûter à la fois les plaisirs du bain et ceux de l'escarpolette (1).

Cependant les esclaves reçoivent de leur maîtresse le nom et les signalements de ceux qui doivent être introduits. Peu de créanciers, peu de jolies femmes pénètrent dans ce sanctuaire, où l'on laisse seulement entrer les devins (2), les porteuses de lettres, la libraire (3) et la fleuriste égyptienne (4). Celle-ci, suivie de deux canéphores ou porteuses de corbeilles, étale les fleurs naturelles et factices, parmi lesquelles elle a su cacher adroitement, ou le billet galant, ou la couronne allégorique (5), dont se sert

(1) Hist. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. 5, p. 101.

(2) Sabine, p. 12.

(3) Murr., Journ. pour servir à l'Histoire des arts, part. 14, p. 4 et suiv.

(4) Sabine, 3e scène, p. 138. — Pline 21, p. 3.

(5) Paschalius, *de Coronis*, 11, 14, p. 121. —

pour expliquer sa feinte tendresse, l'amant qui spécule sur le crédit ou la fortune de la matrone. Cette dernière profite de l'occasion des adroites fleuristes pour renvoyer à celui dont elle accepte l'hommage, la couronne fanée qu'elle a portée la veille ou des pommes qui gardent l'empreinte d'une dent lascive; car ces dons étaient une preuve du retour dont on payait une déclaration amoureuse (1).

La noble gallo-romaine, avide de connaître ce qui lui arrivera d'heureux ou de malheureux dans la journée, cherche dans tous les objets qui l'entourent, les présages que lui indiquent les croyances populaires; elle fait claquer dans ses mains des feuilles de rose, de pavot ou d'anémone; elle

---

Artemidore 1, 77, p. 66. 68, et t. 1, p. 108, ed. Reiffie.

(1) Lucien, Toxaris, c. 13. — Wagner, t. 2, p. 191. — Burmann, Notes sur Pétrone, c. 50, p. 304.

presse entre ses doigts des pépins de pomme qu'elle fait sauter en l'air ; si la feuille éclate avec bruit, si le pépin atteint les poutres odorantes que colorent les rayons du matin, c'est un signe de joie et de plaisir qu'on accueille avec espérance (1) ; mais s'il arrive que quelque partie du corps ait tressailli involontairement, si le pouce de la main gauche s'est engourdi, on pâlit de crainte, on redoute un événement fâcheux (2).

Cependant deux jeunes pages vêtus de lin blanc et plissé apportent sur un plateau de citronier d'Afrique, le déjeûner composé de figues placées sur des feuilles de vigne, et du vin de Bordeaux ou de Salerne versé dans un vase de murrhinite (3). On y a joint

(1) Horace, lib. II, sat. 3, v. 272. — Ruche d'Aquitaine, n° 2, 15 juillet 1817, p. 65.

(2) Hist. de l'Acad. des Inscript., t. 1, p. 57.

(3) Pline, 10, 416. — Athénée, III, 3, p. 75.

des gâteaux de Sésame et des foies d'oie pour la petite chienne maltaise (1). La maîtresse du logis, avant de prendre son repas, se lave les mains avec du lait (2), et les essuie dans la chevelure blonde, fine et bouclée, de l'un des deux jeunes pages (3).

Pendant le déjeûner, on annonce le philosophe de la maison (4), dont la barbe, le manteau et la contenance stoïque contrastent avec la coquetterie de la matrone qui s'informe à la fois des livres nouveaux, des intrigues du proconsul, des anecdotes scandaleuses et des modes qu'on a remarquées à la dernière entrée triomphale et aux représentations du cirque (5), puis elle con-

---

(1) Sabine, cinquième scène.

(2) Sabine, ib.

(3) Pétrone c. 27, p. 98.

(4) Wieland, sur les Epîtres d'Horace, part. 2, p. 71, 161. — Suétone, in Tib., c. 46.

(5) *Voyez* sur les humiliations que subissaient ces philosophes à gage, Lucien, *de mercede conductis*, c. 34, t. 1, p. 692.

gédie le triste successeur des Zenon et des Ariston, prétextant le besoin d'aller à la revue des chevaliers, ou des recrues gauloises (1). En effet, elle achève sa parure, chausse des brodequins de pourpre, et reçoit des mains de ses femmes les écrins d'où sortent des pendants d'oreilles, des colliers et des bracelets de diamants, des fils de perles, des bijoux dont on conservait la généalogie (2), des camées représentant un amour sur un lion, ou la figure de la bonne déesse Isis, des talismans qu'un prêtre de Serapis a naguère consacrés sous une certaine constellation (3).

Tout est prêt, et la noble gauloise donne par un claquement de doigts le signal du

(1) Sabine, p. 77.

(2) Senec., *de Benef.*, 7, 9. — Cic., Verr. 4, 18. — Plin., 9, 35, 56. — Ovid., Metam., 10, 264. Martial, 8, 6.

(3) Kirchmann, *de Annulis*, c. 21, p. 150. — Musée florent., t. 2, tab. 1.

départ. La draperie de son appartement s'entr'ouvre, elle voit sous le vestibule sa litière embellie de dorures et garnie de coussins élastiques (1). Huit porteurs cappadociens (2), lèvent ce trône élégant sur leurs robustes épaules, et crient gare d'une voix enrouée. Des esclaves portent à ses côtés l'éventail orné de plumes de flamingo (3), et l'ombrelle montée sur un bambou des indes (4). Deux coureurs nègres précédent le cortège, et des Liburniens le suivent (5).

Dans le trajet cette dame oisive et superbe tient machinalement deux boules

(1) Juvenal, 6, 351. — Scheffer, *de re Vehic.*, 11, 4, p. 75.

(2) Pétrone, c. 63, p. 317.

(3) Visconti, osservazioni sù due musaichi antichi, Parme 1758.

(4) Paciaudi, *de Umbellæ gestatione comment.* *Rom.* 1753, 4.

(5) Ils portaient des marchepieds pour faire descendre leur maîtresse.

d'ambre et de cristal de roche destinées à rafraîchir ses mains durant les promenades de l'été (1), tandis que son singe gambade près d'elle (2), ou que son serpent familier se glisse autour de son col et de ses bras (3). Elle s'arrête sur la place publique à la vue des jeunes enfants qui s'y tenaient ordinairement pour tirer les sorts. Elle plonge sa main dans l'urne agitée, et les lettres qu'elle en tire au hasard composent une réponse captieuse à sa crédule demande (4). En rentrant le soir dans sa demeure, elle marque ce jour avec le noir charbon s'il a été malheureux; avec de la craie s'il a été heureux (5).

---

(1) Properce, 11, 18, 60. — Pline, 37, 2, p. 10, 11. — Beckmann, *Marbodi liber lapidum.* Götting, 1799.

(2) Sabine, cinquième scène.

(3) Suétone, *in Tib*, c. 72. — Martial, 7, 86. — Pline, 39, 4, 22.

(4) Tibulle, l. 1, élég. 3.

(5) Cette coutume, pratiquée chez les Gaulois,

Cependant le luxe et les trésors des colonies romaines attiraient dans les Gaules des nuées de barbares (1) qui fondaient comme des oiseaux de proie sur cette contrée sanglante et ravagée par les Suèves, les Bourguignons, les Alains et les Visigoths (2).

Au milieu de ces malheurs, que déplorent Orose, Salvien et Zozime, le christianisme parut dans les Gaules, et cette religion, qui apprend à échanger les peines passagères de la vie pour une éternité de bonheur, dut sembler bien consolante à nos infortunés ancêtres.

On vit dans notre contrée de pieux évê-

---

sous les Romains, était commune aux Scythes, et s'est conservée chez les Persans. Volt., Essais sur les Mœurs, t. IV, p. 310.

(1) Hist. misc., l. 14 et 15, script. *Rer. ital*, t. 1. — Oros. Hist., l. 7 et 8. — Salv., *de Gubernat. Dei*. — Amm. Marcell., l. 24. — Mably, Observ. sur l'Hist. de France.

(2) Procop., *de Bello Goth.* — Oros. Hist., l. 8. — Salv., *de Gubernatione Dei*.

ques, simples alors et appuyés sur la houlette pastorale, braver la persécution des Césars, ainsi que la féroce incrédulité des peuples du nord, et former de brebis égarées le troupeau du divin berger. Luttant contre tous les dieux des Romains, des Gaulois et des Scandinaves, ces conquérants paisibles arrosaient de leur sang les semences de l'évangile, et rassemblaient les fidèles au fond des bois les plus obscurs.

TROISIEME RECIT.

LES FRANCS.

L'origine des Francs est peu connue, et l'on n'a que des conjectures à cet égard, puisque les Gaulois, les Francs et tous les peuples établis au-delà du Rhin, ne faisaient point usage de l'écriture, et ne transmettaient qu'oralement ce qui les concernait (1). Les uns croient qu'ils sortirent

(1) *Voyez*, sur les diverses origines que les historiens donnent aux Francs, Raphaël Volaterwan, Géogr., l. 3. — Spener, *Notit German. antiq.* — Hotman, *Franco-Gallia.* — Mille, Hist. de Bourgogne. — Le comte du Buat, Hist. anc. des peuples de l'Europe.

des lieux voisins du Palus méotide (1); les autres placent leur berceau dans une des contrées de la Germanie (2) : ceux-ci disent que les Francs descendent d'une colonie d'Egyptiens, que Sesostris laissa dans le cours de ses conquêtes, aux environs du Pont-Euxin (3) : ceux-là aiment à voir en eux un noble reste de Troyens qui des bords du Scamandre vinrent, sous la conduite de Francus, s'établir en Pannonie, et de là sur les rives de la Seine : origine poétique accréditée jusqu'au seizième siè-

(1) *Gesta Francorum*, c. 1 et et 2. — Mézeray, Hist. de France avant Clovis.

(2) C'est l'opinion la plus suivie et la plus raisonnable. *Voyez* Procop., *de Bell. Goth.*, l. 1, c. 12. — Agathias, *Histor.*, l. 1. — Saint Jérome *in Vità Sanct. Hilar.* — Phil. Cluvier, *Germania Antiq.*, l. 3, c. 20. — Gibbon, of the Decline and Fall of the Roman. Emp., c. 10. — Le comte du Buat., Histoire anc. des peuples de l'Europe, l. 5.

(3) Beneton, *Comment. sur les enseignes nationales*, p. 58 et 59.

cle, et que favorisèrent les récits de Lucain, de Strabon et de Sidonius (1). Un grand nombre de savants pensent, et leur opinion est maintenant la mieux fondée, que ces peuples sont les arrière-neveux des anciens Gaulois que Sigovèse conduisit dans le fond du nord (2). Selon Strabon, les Romains donnèrent aux peuples d'outre-Rhin le nom de *Germains*, pour faire entendre que ces peuples étaient frères des Gaulois, et que les uns et les autres avaient une même origine. César l'avait dit avant Strabon. Ce

---

(1) Luc., Phars., l. 1. — Strab., l. 1, c. 22. — Sid., Apoll., l. 7, ep. 7 et *Paneg. Aviti.* — Fredegar., *Scholast. Hist. Franc. epitom.*, c. 2 et 3. — Hunebaud dans la Chronique de Trithème. — Aimoin, Gest. Franc., l. 1, c. 1 et seq. *Vetus Chronic. Moissiac.*

(2) Raph. Volaterwan, Géogr., l. 3. — Spener, *Notit. Germ. Antiq.*, p. 125 et seq. — Audigérius, *in libro de Franc. Orig.*—Dissertat. du P. Lacarry, publ. en 1677. — Vales., Not. gall., p. 201.

dictateur, voyant ses soldats consternés au seul nom des Germains, ranimait leur courage en leur rappelant que ces peuples étaient issus de ces mêmes Gaulois qui venaient de tomber devant l'aigle romaine (1).

Les Francs avaient une taille élevée (2), une voix terrible (3) et des yeux étincelants (4); leurs lèvres s'ombrageaient d'une barbe épaisse; leur chevelure tressée était retenue sur leur front par un réseau d'or (5) ou par des cercles de cuivre (6); leurs corps, aussi blancs que l'albâtre (7), se

(1) Strab., l. 4, p. 135.

(2) Tacit., *de Morib. German.*— Sidon. Apollin. *in Panegyr. Maj.*, carm. 5.

(3) Tacit. ib. — Sidon., ib.

(4) Sidon. Apol., ib. — Pelloutier, Histoire des Celtes.

(5) Claud. *Laud., Stilic.*—Favyn, Théât. d'Honn. l. 2, p. 133.

(6) Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 56.

(7) Tacit., ib. — Diod. Sicul., loc. cit.

couvraient à demi de la dépouille des bêtes féroces (1).

Pasteurs et guerriers, ils conduisaient devant eux avec leurs lances de grands troupeaux, dont le laitage était leur nourriture accoutumée (2).

Leur audace tenait du prodige (3): le plus vaillant d'entr'eux devenait leur chef, mais jamais leur maître. L'amour de la liberté enflammait leur courage (4). Un tré-

---

(1) Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6.—Tacit., *de morib. German.* — Agathias, *Histor.*, l. 2.

(2) Tacit., *de Morib. Germ.*—Pelloutier, lieu cité. – Picot de Genève, hist. des Gaulois, t. 1 et 2.

(3) Sidon. Apol., *Panegyg. Majoriani*, *carm.* 5. — Libanius *in Orat.* 3. — Vopiscus *in Probo.* — Zozim. *Histor.*, l. 1. — Eum., *Panegyr. in Const.*, c. 18. – Laureau, hist. de France avant Clovis.

(4) Leur amour pour la liberté était si connu, que les ambassadeurs des *Tencteres* disaient aux *Ubiens*, peuple germain : *Nous nous réjouissons avec vous de ce que vous êtes libres avec les libres.* V. Tacit. Hist., l. 4, cap. 64.

pas héroïque et volontaire les rachetait de la honte et de la captivité. Quelques-uns, conduits à Rome pour y paraître en gladiateurs, se tuèrent la veille du combat, préférant la mort à la honte (1).

Tibère ayant fait cerner par ses légions quarante mille Sicambres, les fit passer sur l'autre rive du Rhin où il leur donna des terres pour qu'ils y vécussent en paix sous la domination romaine. Cette condition qu'eussent bénie des hommes ordinaires, parut le comble de l'ignominie à des braves qui ne pouvaient vivre que dans la gloire et l'indépendance. Ils s'assemblèrent au bord du Rhin et s'immolèrent en regardant leur patrie (2). Les Romains étaient si persuadés que les Germains périraient plutôt que de se soumettre; qu'ils avaient résolu de les exterminer, pour faire de

---

(1) Strutt, Angl. anc, t. 1, p. 45.

(2) Dion., l. 55, p. 552. — Cassiodor. chron. — Sueton., lib. 2, cap. 18 et 21, et lib. 3 cap. 5.

la Germanie une province romaine. Germanicus criait à ses soldats, au milieu d'une bataille où la fortune se déclarait pour lui : *Point de prisonniers; la paix de l'empire ne peut être proclamée que sur le tombeau des Francs* (1).

S'ils franchissaient un fleuve, debout sur les conques de leurs boucliers d'osier, ils soumettaient l'onde écumante (2); s'ils allaient à l'attaque, ils poussaient le cri de la guerre, faisaient voler la hache à deux tranchants, et, se servant de leurs longues framées comme d'un point d'appui, ils s'élançaient dans l'air, et tombaient comme la foudre devant l'ennemi troublé (3). Le

---

(1) Tacit. *Annal.*, l. 2, cap. 2.

(2) Eutrop., l. 9. — Oros., l. 7.—Liban., Orat. *ad Const.* *Voyez*, sur cette manière de franchir un fleuve, Grégoire de Tours, rapportant au commencement de son Histoire l'aventure d'Attale.

(3) Sidon. Apollin., *Panegyr.*, *Maj.*, carm. 5. —Agathias, l. 2.

jeune guerrier portait au bras un anneau de fer, et ne le quittait qu'après une belle action (1), qu'on appelait la rançon du brave.

Les femmes, vêtues de robes noires, les bras et le sein nuds, les cheveux couronnés de genet fleuri, paraissaient quelquefois dans la mêlée (2), maniant la lance avec adresse, et animant les soldats par leurs regards et leurs discours.

Comme leurs époux elles préféraient

---

(1) Tacit., *de Morib. Germ.* — Favyn, Théât. d'Honneur, l. 1, p. 78. — L'anneau de fer était l'emblême de la servitude ; voilà pourquoi les guerriers qui n'avaient pas encore vaincu voulaient s'humilier en le portant. *Voyez* Camden's, Brit. — Strutt., Angl. anc., t. 1, p. 138. — Apul., l. 10 de ses Milésiennes. — Favyn, lieu cité. — North. Antiq., v. 1, p. 205.

(2) Tacit., *de Morib. German.* — Pelloutier, lieu cité. — Plut. *in Vitâ Marii.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 38, éd. in-fol. — Strutt, Angl., anc., t. 1, p. 8.

la mort à l'esclavage. Quelques-unes étant tombées au pouvoir de Caracalla, cet empereur leur demanda si elles aimaient mieux être tuées que vendues : *la mort!* crièrent-elles à la fois! Malgré ce choix le vainqueur les mit à l'encan, mais elles se firent un signe et toutes se donnèrent le trépas (1).

Après le combat les Francs chantaient le *bardit* en l'honneur du brave qui n'était plus ; on déposait ses armes dans la tombe ; chacun des guerriers remplissait son casque avec de la terre qu'il venait jeter sur le corps de son compagnon, et cette terre de l'amitié s'élevait en pyramide qu'on tapissait de gazon et sur laquelle on plantait souvent un étendard (2).

Dans ses temps héroïques l'antiquité n'é-

---

(1) Dion. l. 77, p. 876.

(2) Tacit., loc. cit. — Vossius, *de Poëm. Cant.* — Bede, *de Angl. Sax.*, 424. — Jornandès, *de Reb. Geticis.* — Mabillon, *Annalia ord. S. Bened.*, t. 3.

rigea pas d'autres tombeaux à ses grands hommes : Patrocle, Hector, Polinyce, Dercennus Polydore (1), de même que nos Marcomir, nos Adelger, nos Pharamond, n'eurent pour monuments funèbres qu'un monceau de pierres ou d'argile en forme pyramidale.

Lorsqu'un combattant perdait son bouclier il n'osait plus se présenter à la salle des fêtes et aux tables du banquet ; la liqueur du genévrier et les caresses de son amante ne le réjouissaient plus ; seul il errait au fond des bois, et mourait de douleur sur les bords d'un torrent inconnu (2).

---

(1) *Voyez*, sur la sépulture de ces héros, Homère, *Iliade*, 231 ib. 24. — Sophocle, *Antig.* act. 5. — Virg., lib. 9, ib. l. 3.

(2) Tels étaient les mœurs et les principes de bravoure communs à tous les peuples du nord. *Voyez* Mallet, Introd. à l'Hist. du Dannemarck, t. 1. — Macpherson en ses Remarq. sur

Le nom de Francs indiquait des hommes indépendants et libres (1). C'est dans ce sens qu'il se trouve employé dans les premières lois données aux Français; c'est dans ce sens que nous disions un lieu *franc*, pour indiquer un lieu libre et exempt d'impôt (2). On a proposé sur l'étymologie de ce nom des opinions moins vraisemblables que celle-ci (3), mais toutes sont très-

---

les poésies d'Ossian. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 42. — Bartholin, *Raisons de mépriser la mort.*

(1) Isid. *Orig.*, l. 9, c. 2. — Bucherius, l. 4.

(2) Capit. Compend., ad an. 757, cap. 5. — Leg. Rip., tit. 25, c. 1. — *Lex salica*, tit. 15, cap. 2 et 3, tit. 27, c. 3, tit. 34, cap. 3 et 4, et *alibi passim.* — Capit. Saxon ad ann. 797, cap. 3. — Capit. 6, ad ann. 803, c. 8. — Capit. 3, ad ann. 813, cap. 1, 2, 17, 18 et 19. — Capit. 3, ad ann. 819, c. 3.

(3) Cette opinion a été adoptée, par la plupart des historiens modernes, et notamment par Bossuet, dans son disc. sur l'histoire universelle.

honorables pour nos peres (1). Les Romains par exemple les appelaient indifféremment *Liberi* ou *Fracti*, et le sophiste Libanius explique ainsi cette dernière dénomination :

« Il y a, dit-il, sur le Rhin un peuple de » Celtes. La nature les a si bien formés pour » la guerre, qu'on leur a donné le nom de » *Fracti* qui, dans la langue grecque, ex- » prime cette constitution belliqueuse, nom » que le vulgaire ignorant a changé en ce- » lui de Francs..... Lorsque ce peuple » combat, il ressemble aux flots de la mer ; » quand le premier flot s'est brisé contre

(1) Il faut pourtant en excepter la bizarre opinion de l'auteur des Gestes qui prétend que Valentinien donna le nom de Francs à un peuple établi sur le Danube, à cause de sa férocité. Non seulement il existait un peuple nommé *Francs*, cent ans au moins avant Valentinien, mais encore il suffit de remarquer que dans aucune langue on ne trouve un mot dont la signification puisse par une analogie quelconque favoriser ce système.

» un rocher, il en succède un second, puis
» un troisième, jusqu'à ce que le vent soit
» apaisé : c'est ainsi que combattent les
» hommes étonnants auxquels nous donnons
» le nom de *Fracti*. Leur fureur dans l'ac-
» tion est portée à un tel excès qu'à peine
» un corps de troupes avancé est détruit,
» qu'il en paraît un autre sous la conduite
» d'un autre chef. » (1)

Voilà comment Libanius parlait de nos ancêtres dans le quatrième siècle.

De tous les cultes de l'idolâtrie, celui des Francs fut peut-être le plus favorable à la poésie.

Les contrées de la Germanie n'avaient pas toutes la même religion ; les unes

---

(1) *Voyez* d'autres opinions sur l'étymologie du mot *Franc*. Aimoin, l. 1, c. 1. — Hariulfe, *Chronic.* l. 1, c. 1. — Pontanus, *Originum Franc.*, l. 3, ch. 1. — M. Merle, Introd. à l'Hist. de France ; t. 1, ch. 1, art. 1, p. 17, 18 et 316.

adoraient Tuiston (1), père de Mannus, et la déesse Herta, qui à certains jours de l'année montait sur un char, couverte d'un voile, et parcourait la terre pour y répandre la fécondité (2); les autres dressaient des autels à Odin (3), à Irminsul (4), et aux deux frères Lelo et Polelo, que Tacite a confondus avec Castor et Pollux (5). Quant aux peuples francs,

---

(1) Tacit., *de Moribus German.* – Schedius, *de Diis Germ.* — Keysler, *Antiq. select.*, *sept. et celtic.*

(2) Tacit., *ub. supr.* — Elie Schedius, ib. — Montfaucon, Antiq. expl., t. 2.

(3) Valer. Maxim., l. 2, c. 6, n. 11. — Keysler, *Antiq. select.*, p. 127 — Wormius, *Litter. runica.* — Mallet, Intr. à l'Hist. du Dan. — Camden's, Brit.

(4) Egin., *Vita Carol. magn.* — Spelman, *Gloss.* — *Annal. Metens.*

(5) Tacit., *de Morib. German.*, c. 9. — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 5. — Agathias, l. 1. — Elie Schedius, ib. — Mallet, lieu cité.

ils reconnaissaient un être suprême ; mais ce n'était ni Jupiter, ni Teutatès, ni aucune autre divinité consacrée par le culte des hommes.

Chez eux le grand esprit n'avait point de nom, de forme, de temples ; c'était au sein de la nature qu'ils allaient l'invoquer (1); émus par les merveilles de la terre et des cieux, la gratitude et l'admiration les conduisaient par degrés à la connaissance d'un créateur qu'ils croyaient voir dans tout ce qui manifeste sa grandeur et sa bonté (2).

Ils pensaient que les vieux arbres, les rochers élevés, les eaux murmurantes (3),

---

(1) Tacit., ib. — Cæs., ib. — Pelloutier, t. 5, p. 36, ch. 5.

(2) Mallet, lieu cité, t. 1, part. 1, c. 5. — Pellout., t. 5, l. 3. Ils croyaient que Dieu était en chaque partie de l'univers.

(3) Agath., l. 1. — Elie Schedius, *de Diis Germ.* — Keysler, *Antiq. select., septent. et celtic.* —

étaient initiés à son pouvoir, et ils s'inclinaient devant ces objets sacrés, qu'ils considéraient comme des intermédiaires entr'eux et la divinité, comme des organes qui transmettaient sa volonté et ses oracles. Tout ce qui avait du mouvement renfermait, disaient-ils, une parcelle de la céleste intelligence, et Dieu était pour eux l'ensemble de la nature animée; ils écoutaient sa voix dans la foudre, dans les aquilons et les torrents (1); les brises parfumées étaient son souffle divin; ils contemplaient sa gloire dans les rayons du soleil, dans la splendeur des météores et des astres qu'il a prodigués à la nuit (2); pour eux

---

Mallet, lieu cité. — Pelloutier, Hist. des Celtes. — Borlase, Antiq. de Cornouailles. — Strutt, Angl. anc., p. 149. — Camden's, Brit.

(1) Tacit., *de Morib. Germ.*, c. 9. — Pellout., lieu cité., t. 5, l. 3.

(2) Cæs., *de Bell. Gal.*, l. 6. — Verstegan, Restit. of Decayed intell., c. 3. — Speed, Chron.

le reflet de son sourire se montrait à travers les nuages pourprés du matin, dans le limpide azur des fontaines, et sur les gazons émaillés de fleurs : c'est ainsi que l'être invisible était vu.

Les noirs hivers de leurs climats, loin de nuire à ce culte intéressant, venaient y joindre les grandes impressions du silence et du mystère (1).

Quand la neige s'amoncelait, et que les brouillards confondaient le ciel et la terre, derrière ces voiles nouveaux, Dieu semblait recueilli au fond de son sanctuaire pour y méditer des miracles, et tout à coup il paraissait s'en élancer lorsqu'un rayon, perçant la nue, faisait étinceler tous les givres et les glaçons suspendus aux branches des sapins, ou lorsque la première verdure du printemps venait réjouir les forêts.

---

(1) Tacit., *de Morib. Germ.*

Quelles émotions, quelles extases devaient saisir ces peuples au milieu de leurs campagnes divinisées, où le seul bruit de la feuille légère et du ruisseau fugitif suffisait pour leur montrer l'Eternel prêt à juger leurs moindres actions! Aussi leurs vertus, leurs lois, leurs mœurs, étaient-elles l'ouvrage de la nature, ou plutôt la nature formait un vaste temple où la pitié se montrait de toute part. Aux rameaux des arbres on suspendait en signe de victoire des armes et des colliers d'or (1); sur les bords des fontaines on plaçait des coupes d'airain (2) pour que les voyageurs pussent aisément se rafraîchir; un monceau de pierres était le monument sacré qui rappelait un triomphe (3). Quelquefois celui qui n'a-

(1) Strutt, anc. Angl. t. 1, p. 99.

(2) Bede, Hist., l. 2, c. 15. — Strutt. anc. Angl., t. 1, p. 98.

(3) Camden's Descript. of Cardinshire. — Borlase, Ant. of Corn. — Strutt, anc. Angl., t. 1, p. 150.

vait pas d'enfants venait graver son nom sur un rocher, afin de le transmettre aux races futures (1). Un roi employa toute son armée et les bœufs de mille chariots, pour transporter sur le tombeau de sa mère une pierre énorme que les peuples révéraient (2). La plus belle des vierges pouvait dormir sous un chêne sans craindre l'insulte du passant; elle reposait sous la garde des dieux (3). Par suite de leur respect pour la nature, les Francs ne tentaient aucune entreprise lorsque la lune était à son déclin (4). Les noms de leurs mois désignaient les révolutions des saisons, ou rappelaient quelques habitudes champêtres; janvier était appelé le mois des loups furieux (5); mars, le flux

(1) Camden's, Brit. — Strutt, p. 149.

(2) Borlase, Antiq. of Cornwal. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 141.

(3) Tacit, *de Morib. German.* — *Lex salica*.

(4) Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Verstegan, Rest. of. Decayed intell., p. 58.

(5) Versteg., ib. — Strutt, p. 51.

de la lumière (1); mai, les trois mamelles (2), parce qu'alors les Germains commençaient à traire leurs troupeaux trois fois par jour (3); juillet, le mois des grandes herbes (4); août, le mois des blés (5); octobre, le mois des vins (6); novembre, le mois des vents (7); et décembre, celui des glaces (8).

Les Francs ne suivirent d'abord que leurs goûts nomades (9) et indépendants;

---

(1) Lenct-Monat.

(2) Tri-Milki.

(3) Verst., ib. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 52.

(4) Hay-Monat.

(5) Barn-Monat.

(6) Win-Monat.

(7) Wint-Monat.

(8) Winter-Monat. *Voyez*, sur ces anciens almanachs, Plot., Hist. nat. du comté de Staff., p. 419. — Verstegan, Restitut. of Decayed intell. — Strutt, Angl. anc. t. 1, p. 51 et 52.

(9) Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Tacit., *de Mo-*

ils errèrent long-temps dans la Germanie sans y choisir un séjour; mais dans le deuxième siècle ils s'établirent entre le Mein, le Rhin et l'Océan (1). Une vie moins vagabonde et une espèce de patrie adoucirent un peu leurs moeurs; l'aube de la civilisation parut sur leurs cabanes héréditaires, dont souvent l'hospitalité ouvrit la porte à l'étranger (2).

Dans le troisième siècle on vit les Francs commencer leurs premières incursions dans

---

rib. German. — Laureau, Hist. de France avant Clovis. — D. Bouquet, Rec. des Hist. de France, pref. du t. 2. — Hotman., *Franco-Gal.*, c. 4 et 5. — D'Anville, Etats formés en Europe, etc., § *Francia orientalis.*

(1) Phil. Cluvier, *Germ. Antiq.*, l. 3, c. 20. — Le comte du Buat, Hist. anc. des peuples de l'Europe.

(2) Tacit. *de Morib. German.* — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — Vopiscus *in Proculo.* — Procop., *de Bell. Goth.*, l. 2, c. 25. — Salvien, *de Gubernat.*

les Gaules (1), où ils trouvèrent les Romains, ces instituteurs de tant de nations. Des courses fréquentes dans cette contrée; leurs guerres, leurs paix, leurs traités avec l'empire (2) apprivoisèrent par dégrés les Francs, et quelques-uns d'entr'eux s'établirent sur la rive gauche du Rhin, près de la colonie d'Agrippine.

Leurs relations s'étendaient progressivement dans les Gaules; ils y envoyaient leurs enfants pour pratiquer les arts mécaniques, ou cultiver les lettres grecques et latines, professées alors dans Augustodunum, Trè-

---

Dei, l. 4 et l. 7. — C'est à cette seconde époque de leur histoire que Tacite les a représentés sous le nom de Germains.

(1) Trebell. Pollio *in Gallienis duobus.* — Florus, c. 2. — Sextus Aurel. Vict., *de Cæsarib.*, c. 33. — Eumen., *Panegyr. in Const.* — Vopisc. *in Aureliano.* — Bucher. *de Belgio Rom.*, l. 6, c. 10.

(2) Zozym. *Histor.*, l. 1. — Florus, c. 2. — D. Bouquet. Rec. des Hist. de Fr., t. 2. — Dubos, t. 1.

ves, Tolosa, Burdigalie, et d'autres cités illustres (1).

Préludant au grand mélange des deux peuples, l'antique Celte s'unit à la fille du Sicambre (2), et la jeune Gauloise présenta la coupe des aveux au guerrier Franc, qu'elle acceptait pour époux (3).

Le Romain lui-même fit en faveur d'une nation dont il admirait la valeur une exception (4) à la loi qui défendait aux empereurs d'épouser une étrangère, et le

---

(1) Agath., l. 1. — Cic. *pro L. Flac.*, n. 26, p. 166. — Strabo, l. 4. — Borel, Rech. gauloises, préf. — Suet., *Illust. Gram.* — Vossius, *Hist. Gram.* — Auson., *de Claris Urbib.* — Egas. Bulæus, *Hist. univ. Paris.*, t. 1. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1. — Boulainvilliers, Mém. hist. sur la France, au titre des Manufactures.

(2) M. Fournel, lieu cité.

(3) Athen., l. 13, c. 4. — Just., l. 43.

(4) *Voyez* sur cette exception une note curieuse à la fin du volume (3e récit, note 1re).

trône des Césars vit s'asseoir près d'Arcadius la française Eudoxie (1).

Un décret solennel de Constantin, porte que les empereurs romains ne pouvaient faire aucun traité avec les nations barbares excepté avec les seuls Français (2) ; tant ces peuples s'étaient rendus redoutables à leurs ennemis.

Plus d'une fois les Francs dépouillèrent la saye guerrière et le ceinturon de cuir pour revêtir la toge des dignités romaines (3) ; plus d'une fois leur blonde chevelure se para du bandeau impérial (4) ;

---

(1) Eudoxie était fille du Franc Baudon ; elle fut mère de Théodose le jeune.

(2) Chesn., t. 1, p. 219 et 220. — Julian., *orat.* 1, *ad Constant.*

(3) Amm. Marcell. Hist., l. 3 et 15. — Sulpit. Alex., l. 4. — Aurel. Vict. *in Cæs.* — Zozim. Hist., l. 3. — Oros., l. 7. — Suidas, *Lexicon*, t. 1. — Idatii Chronic.

(4) Proculus, proclamé à Lyon en 280 ; Ma-

l'or des chevaliers, la pourpre des sénateurs et des patrices, les couronnes triomphales, les faisceaux, tout ce que l'empire romain créa pour sa gloire concourut à celle de nos ancêtres (1).

Le voisinage des Gaules opéra donc une rapide métamorphose parmi les Francs, qui, de barbares qu'ils étaient d'abord, purent dès le cinquième siècle rivaliser de civilisation (2) avec les Gaulois, presque aussi policés que les Romains à cette

---

gnence, proclamé à Autun en 350; Sylvain, procl. en 355. On sait que le Franc Argobaste fut plus puissant qu'un Empereur. *Voyez* Sulpit. Alex. apud Greg. Turon. Hist., l. 2, c. 8. — Crevier, Hist. des Emp. rom. — Laurent Echard en son Hist. Romaine.

(1) Bucher., *de Belg. rom.*, l. 10, c. 3. p. 303. — Vales., *Rer. Franc.*, l. 1, p. 34. — Dubouch., Maison royale de France, t. 1, p. 22.

(2) Agathias, l. 1. — Tacit., l. 2, *Annal.* — Senec., ep. 123. — Vossius, *de Arte Gram.* — Sidon.

époque (1). Mais cette civilisation, pareille aux aurores boréales qui ne sont point les messagères du soleil, n'annonçait pas encore les brillants siècles de lumière qui ne devaient éclore pour les Français qu'après une nuit longue et ténébreuse (2); elle n'était que la lueur du flambeau romain qui éclairait presque tout l'univers, mais que bientôt le nord devait éteindre (3).

Apoll., 12e épître à Domitius. — *Voyez* à la fin du volume la note 2 du 3e récit.

(1) Cic. *pro L. Flacc.*, n. 26, p. 166. — Suet., *Illust. Gram.* — Auson., *de Clar. Urbibus.* — Ducange, Gloss., *verbo* Capitolium. — Egas. Bull., *Hist. univ. Parisiens.*, t. 1. — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1, 2 et 3. — Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1 et 2.

(2) Egas. Bul., *Hist. univ. Parisiens.* — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 3, 4, 5 et 6. — L'abbé Lebeuf en ses divers écrits sur l'Hist. de France. — Robertson, Introd. à l'Hist. de Charles V.

(3) *Voyez* à la fin du volume les notes 2 et 3 du 3e récit, et la fin du 10e récit.

L'entrée des Francs dans la Gaule sous le règne de Clodion, cette mémorable entrée que, dans une prévention injuste pour notre histoire, nous traitons de fait obscur et barbare (1), eût été trouvée digne chez les anciens des hymnes de Pindare et d'Alcée.

Une révélation secrète persuadait aux Francs qu'ils étaient originaires (2) de la Gaule, que leurs pères avaient quittée sous la conduite des neveux d'Ambigat (3), et

---

(1) Voltaire pense qu'on ne doit commencer l'histoire de France qu'au règne de Charlemagne.

(2) Pausanias, l. 10, p. 843. — Tit. Liv., l. 5, c. 34. — Audigerius, *in lib. de Franc. Orig.* — Les Œuv. de Bodin et de Trivorius. — Le P. Lacarry, Dissert. publ. en 1677. — Spener, Notit. Germ. Antiq., p. 125. — Christ. Brouer Proparascere, Annal. Trevir., p. 17. — Henri Glareau (apud Schardium, t. 1, p. 71 et seq.)

(3) Sigovèse et Bellovèse. *Voyez* Tite Live, loc. cit. — Dardelu Dufays, Observations hist. sur les Gaulois.

loin de laquelle ils erraient depuis bien des siècles, comme les essaims d'abeilles dont ils adoptaient l'emblème (1).

Ces Francs, ou plutôt ces anciens Gaulois, qui semblent vouloir régénérer l'univers, fondent des colonies sur les bords du fleuve Halys (2), sous les ombrages de la forêt Hercinie (3), peuplent de leur race belliqueuse les glaces du nord (4), et une partie de l'Asie (5), puis reviè-

---

(1) Montf., Monum. de la Mon. franç., t. 1. — Chiflet, Dissert. sur le tombeau de Childéric.

(2) Justin, l. 25. — Strabo., l. 4 et l. 12. — Suidas, t. 1, p. 464. — Stephan., *de Urb.*, p. 712.

(3) Tit. Liv., l. 5, p. 34. Cæs., l. 6, 24. — Pelloutier, Hist. des Celtes, t. 3, p. 15 et suiv.

(4) Le comte du Buat, Hist. anc. des peuples de l'Europe, l. 2, c. 11. — Petav. *Doctrin. temp.*, p. 614. — Bucher., *de Belg. Rom.*, p. 209.

(5) Strabo, l. 4, p. 187. — Pausan., 19, *Phocid.*, p. 856. — Memn., *in Bibl. Photii*, p. 719.

nent par les rives du Danube frapper du bout de leur lance aux portes de leur antique patrie.

Nous avons déjà parlé de cette identité d'origine entre les Gaulois et les Francs; on ne peut se dissimuler combien est poétique ce système, plus vraisemblable que tout autre, et qu'ont soutenu les savants Spener, Audigerius, Bodin, Trivorius et Volatervan (1). N'éprouve-t-on pas en effet un intérêt mêlé de surprise en reconnaissant

(1) Spener, *Notit. Germ. Antiq.*, p. 125. — Audig. in lib. *de Franc. Orig.* — Raph. Volaterv., Géogr., l. 3. *Voyez* encore sur cette opinion Strab., L 7, p. 200. — Tacit, *de Morib. Germ.*, c. 28. — L'abbé Dardelu Dufays, Observat. hist. sur la nation gaul. — Le P. Tournemine, Mém. de Trévoux, janv. 1716. — Delacourt, Orig. des Gaulois. — Vales., *Not. Gall.*, p. 201. — Le P. Lacarry, Dissert. publ. en 1677. — Cluv., *Introd. ad geogr.*, l. 2., cap. 5 et 13, l. 3 et 6, et *Germ. ant.*; cap. 5, 6, 7, 8, 13, 14, 22 et seqq. Voyez aussi la note 3 du 3ᵉ récit, à la fin du volume.

dans ces Francs intrépides, des Gaulois échappés à la servitude et à la corruption où languissaient leurs frères sous les Romains (1)? ne doit-on pas admirer cette ancienne portion de la patrie, conservée pure et vierge dans les frimas de la Germanie (2); et restée dépositaire de l'indépendance et des vertus primitives, rapportant ces trésors à la Gaule asservie, et lui rendant les pénates de la liberté qu'elle a sauvés?

Les circonstances qui accompagnent l'expédition des Francs méritent également l'attention du poëte. Il est curieux de voir reparaître à cette époque l'oracle dont parle Censorinus (3); selon ce dernier,

(1) Salv., *de Gubernat. Dei.* — Oros. *Hist.*, l. 8. — Sidon. Apol., *Paneg. Aviti*, v. 246.

(2) Tacit., *de Morib. German.* — Bucher, *de Belg. Rom.*, p. 209.

(3) Censorinus, c. 17. — Livius, t. 1. — Aurel. Vict, *de Orig. Roman.*

lorsque Romulus jetait les fondements de sa cité, il vit planer douze vautours sur les rives du Tibre, et les augures observent que ces oiseaux étaient le gage assuré de douze siècles de gloire pour l'empire romain (1); cet oracle, oublié pendant la prospérité de l'Italie, revint à la mémoire des peuples (2) dans le cinquième siècle, terme des succès promis à cet empire. Orose et Zozime rapportent qu'on s'en entretenait publiquement dans les Gaules, et les émissaires que Clodion avait envoyés dans cette contrée répandirent à leur retour parmi les Francs ces récits prophétiques (3).

---

(1) Censorinus, ib. — Aurel. Vict., ib.

(2) Censorinus, ib.—Sidonius Appol. *in Panegyr. Aviti*, v. 357. — Claudianus, l. *de Bel. Get.*, v. 265. — Coel Rhoding, l. 27, c. 8. — Aurel. Vict., *de Orig. Rom.*

(3) M. Fournel, Etat des Gaules au 5e siècle, t. 1 et 2.

Ceux-ci s'en rejouissaient d'autant plus qu'ils abhorraient le nom romain (1): ils n'avaient point oublié que Constantin livra deux chefs de leurs tribus, Ragaise et Ascaric, aux lions et aux léopards des cirques de Trèves (2); ils n'avaient point oublié que deux de leurs rois, Marcomir et Sunnon, tombèrent victimes de la politique romaine (3). On rapportait aussi qu'un roi des Francs étant en Westphalie, vit en songe un colosse à trois têtes et que le druide Alruaus expliqua cette vision en disant que ces trois têtes désignaient les trois puissances, des Celtes, des Romains

(1) Oros. Hist., l. 8. — Moreau, Disc. 1 et 2 sur l'Hist. de France.

(2) Eum., *Panegyr. Constant.*, c. 10, 11 et 13. — *Nazarii Panegyr. in Const.*, c. 16 et 17. — Eutrop., l. 10.

(3) Claudian., l. 1, *de Laudibus Stilic.*, v. 240. — Vales., t. 1 Hist. — Buch., l. 12, c. 15.

et des Francs, qui devaient successivement dominer dans la Gaule (1).

Plus de retard, plus de délai ; on met en présence les deux champions de l'épreuve (2) ; le bouclier des chefs fait *mugir les sept voix de la guerre* (3) ; les Francs vont chercher dans le sanctuaire des forêts les drapeaux qu'on y suspendait en temps de paix (4) ; ils teignent leur chevelure avec une liqueur rouge (5) ; ils consultent les femmes (6), et font hennir le cheval sacré (7) ; ils saisissent leurs

(1) Munster, *Cosmogr.*, lib. 1. — Bénéton, Comment. sur les enseignes, p. 44 et 45.

(2) On faisait combattre un citoyen et un captif : l'événement de ce duel faisait juger du succès de la guerre. *Voyez* Strutt, p. 45.

(3) Macpherson en ses remarques sur Ossian. — Wormius, *Litterat. runica.*

(4) Tacit., *de Morib. Germ.*

(5) Tacit., ib. — Diod. Sicul., l, 5, p. 212.

(6) Tacit., ib. — Strutt. Angl. anc., t. 1, p. 247.

(7) Camden's, Brit. — Strutt., p. 45.

javelots, leurs framées, leurs cuirasses, faites avec la dépouille des taureaux sauvages (1), trophées héréditaires groupés à la colonne qui soutient les toits du Sicambre.

Précédés de Clodion aux longs cheveux (2), noble successeur des Théodemir et des Pharamond, suivis de leurs familles, de leurs chars (3), de leurs bateaux de cuir (4), de leurs troupeaux, les Francs s'avancent en tumulte vers les bords du fleuve qui les sépare de la Gaule.

Mais c'est surtout dans leur conquête que tout est vraiment prodige et miracle,

(1) Montfaucon, Antiq. expliq., t. 5, l. 2.

(2) Le surnom de *chevelu*, appliqué plus particulièrement à Clodion, est commun à tous les rois de France de la première race. *Voyez* Sirmond en ses Notes sur l'Epître 2 du l. 1 de Sidon. Apol.

(3) Tacit., *de Morib. German.* — Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6.

(4) Mézeray, Hist. avant Clovis, t. 1.

et que les muses peuvent amplement moissonner sur les pas de l'Histoire.

Quelques tribus de Francs, faiblement armées, sans cavalerie (1), sans machines de guerre (2), sans discipline, abordent une contrée hérissée de fer, affrontent les triples murailles et les forteresses que Valentinien fit élever sur les rives du Rhin pour rompre les courses des barbares (3), attaquent des armées de plus de cent mille hommes (4), commandées par d'habiles généraux, des armées composées des Romains vainqueurs du monde, et des Gaulois jadis vainqueurs des Romains (5). Mais aussi qui peut arrêter ceux qui meu-

(1) Tacit., *de Morib. Germ.* — Agathias, l. 1, — Mézeray, lieu cité.

(2) Tacit., Ib. — Mézeray, lieu cité.

(3) Ammien Macellin, l. 28. — Zozim, l. 4. — M. Fournel, Etat de la Gaule au cinquième siècle.

(4) M. Fournel, lieu cité.

(5) *Voyez* le premier récit.

rent en souriant (1), ceux dont les orateurs Eumène, Nazaire, Libanius, nous ont raconté des choses incroyables (2), et que Sidonius Appollinaris (3) regardait comme une race supérieure à celle des autres hommes !

Cependant Clodion a franchi le Rhin et traversé la grande forêt qui couvrait une partie du Hainaut et du Brabant (4). Il pénètre tout à coup dans les murs de

(1) Tacit., *de Morib. Germ.* — Cæs., *de Bello Gallico*, l. 6. — Zozim, *Hist.* l. 1. — Eumen. *in Panegyr. Const.* — Sidon. Apoll. *in Panegyr. Maj.*, v. 5. — Liban. Soph. *in orat.* 3 et 10.

(2) *Voyez* aussi Vopisc. *in Prob.* — Sidon Apol., ib. — Euseb., *Hist. temp.*, l. 3. — Prosp., l. 7. — Eutrop., l. 9. — Oros., l. 7. — Sulpit. Alex. *apud Greg. Turon.*, l. 2. — Zozim. *Hist.*, l. 1.

(3) Sidon. Apoll., *in Panegyr. Maj.*, carm. 5.

(4) Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 5. — Petau, *Rat. Temp.*, l. 6.

Cambrai (1), et marche brusquement vers Tournay ; là des troupes romaines veulent en vain s'opposer à sa course triomphale ; il les défait, et entre dans cette ville, où il établit le siége de sa monarchie (2).

Enhardis par leurs succès, les Francs en poursuivent le cours, et soumettent tout le pays situé entre Cambrai et les rivages de la Somme. Un jour dans l'ivresse de leur triomphe, les Francs, orgueilleux de voir à leur tête un prince aussi vaillant que Clodion, l'élevèrent sur leurs boucliers après l'avoir selon leur usage couronné des fleurs ceuillies sur le champ de bataille (3).

---

(1) Greg. Turon. *Hist.*, l. 2, c. 9.—*Gesta Franc.*, c. 5.

(2) D. Bouquet, Rec. des Hist. de France, t. 2. — Valois, Lecointre et Bucherius.

(3) *Voyez* Christian de Drutmar dans son Comment. sur ce verset du chap. 6e. de S. Ma-

Or ces fleurs étaient des lys, dont les corolles odorantes brillèrent à la fois sur le front du Roi et dans les mains de ses compagnons qui les élevaient à ses côtés dans les airs : sur le fond d'un ciel d'azur se peignit ce trophée glorieux, tel que depuis il devait être reproduit dans l'écu de France.

Les Francs marchent ainsi de victoire en victoire, électrisés par les hymnes de leurs bardes (1); comme tous les peuples septentrionaux, ils n'allaient au combat qu'au récit de la gloire de leurs ancêtres.

Les bardes des Francs trouvaient dans les hauts faits de leurs peuplades des sujets bien dignes de leurs chants.

Ils racontaient les exploits de Sunnon,

---

thieu. *Considerate lilia agri quomodo crescunt, non laborant, etc.*

(1) Tacit., *de Morib. Germ.*, c. 3. — Livius, l. 1, c. 20. — Egin., *Vita Caroli Magni*.

fils d'Anténor ; de Marcomir (1) ; de Ricimer, dont un poète latin vanta les armes d'or, les coursiers superbes et la suite nombreuse (2) ; ils rappelaient ou l'expédition de Tarragone qu'ils allèrent assiéger, après avoir hardiment traversé les Gaules, au milieu des légions de Posthume (3) ou la défaite du romain Quintinius (4), que des historiens comparent à celle de Varus.

Dans la première strophe ils apprenaient

---

(1) D. Bouq., Rec. des Hist. de Fr. t. 2, préf.

(2) Sidon. Apoll. en ses Epîtres.

(3) Eusèbe, *Hist. temp.*, l. 3. — Prosp., l. 7. — Eutrop., l. 9. — Oros, l. 7. — Nazar. *in Panegyr.* — Ce trajet n'ayant point paru possible à Valois (*Rer. Franc.*, l. 1, t. 1, p. 5), ce savant a pensé que les Francs s'étaient rendus par mer en Espagne. L'historien Aurélius Victor donne au contraire la première version. Quoi qu'il en soit, les Francs se rendirent maîtres de l'Espagne, la pillèrent pendant douze ans, et de là passèrent en Afrique où ils commirent les mêmes désordres.

(4) Sulpit. Alex. *apud Greg. Turon.*, l. 2, cap. 9.

comment Quintinius poursuivit les Français qui repassaient le Rhin chargés de dépouilles ravies aux plus opulentes cités de la Gaule romaine.

Dans la seconde ils racontaient que ce lieutenant des Césars, s'étant emparé de plusieurs villages abandonnés, il les livra aux flammes, et planta avec sécurité ses nombreux pavillons en face du ravage étincelant.

Dans la troisième ils représentaient les Francs revenus sur leurs pas à la faveur de la nuit pour gravir les monts élevés qui entouraient le camp des Romains; ils disaient comment, à la lueur de l'incendie et du haut des sommets sourcilleux, ces nouveaux Arminius apparurent tout à coup à l'ennemi consterné, agitant leurs armes flamboyantes et poussant les trois cris de la vengeance.

Dans la quatrième ils montraient Quintinius pâle et tremblant, croyant voir sur le rivage lointain l'ombre sanglante du mal-

heureux Varus lui tendre la main pour l'associer à sa honte, et lui indiquer les tertres et l'herbe touffue qui couvraient les ossements des antiques légions.

Dans la dernière strophe les Francs représentent leurs compagnons perçant de leurs traits les soldats romains, ou leur ordonnant de prendre des chaînes (1).

Mais de tous les chants que les Francs aiment à accompagner du bruit de leurs lances et de leurs boucliers, il n'en est point de plus propre à exalter leur courage que celui de l'expédition maritime dont on pourrait ainsi rappeler les circonstances les plus héroïques, que leurs bardes font entendre en ces mots :

BARDIT.

« Pourquoi t'enorgueillir de ta victoire,
» ô Probus ? Les Francs sont tombés aux

(1) Sur tous ces faits *Voyez* Sulpit. Alex., ib. — Bucher, *de Belg. Rom.*, l. 12, cap. 11.

» postes d'honneur; leurs blessures étaient » pardevant; leurs visages de mort étaient » terribles ; ceux qui leur survécurent, » accablés par le nombre et fatigués de » carnage, ont été vaincus par la nature » plus que par ton épée, orgueilleux César! » Redoutant leur aspect, tu les fis entraîner » sur les bords de l'Euxin (1), et la barrière » des mers put seule tranquilliser ton âme.

« Que deviendront ces guerriers aban- » donnés vers des plages lointaines? Vont- » ils périr, ces enfants des braves, sur une » terre d'exil et d'oubli? Non; ils vont » étonner l'univers par leurs exploits : » déjà ils ont saisi des navires retenus au » rivage (2); ils se lancent avec leurs en-

---

(1) Eumen., *Paneg. ad Const.*, c. 18. — Vales., *Rer. Franc.*, l. 1, p. 6 et 7. — Tillem., Hist. des Emp., t. 3, Vie de Prob. — Buch., *de Belg. Rom.*, l. 7, c. 2.

(2) Vopisc., p. 289. — Zozime, p. 666. — Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 2, p. 14.

» flots et leurs compagnes sur les vagues » de l'Hellespont et du Bosphore, et bientôt la méditerranée accueille leur flotte » aventurière (1).

« La rame et l'épée passent tour à tour » dans leurs mains ; tantôt, hardis matelots (2), ils font bouillonner l'onde sur » les flancs des nefs rapides ; tantôt, valeureux combattants, ils s'élancent sur les » rivages habités en poussant le cri de la » guerre ; leur francisque (3) fend les portes » des villes, et, fiers du sang qui les couvre, ils rejoignent leurs navires. Leurs

— Bucher., *de Belg. Roman.*, l. 7, c. 2, p. 218. — D. Bouqnet, Rec., t. 2, pref.

(1) Laureau, lieu cité. — D. Bouquet, lieu cité. — Picot, Hist. des Gaul., t. 2, c. 12.

(2) Eumène, *Paneg. ad Constant.*, c. 18. — Eutrop., l. 9. — Orose, l. 7. — Liban., *Orat. ad Const.* — Sidon. Apoll., l. 8, *Epist. ad Num.* — Strutt., t. 1, p. 35.

(3) Agathias, l. 2. — La francisque était une hache à deux tranchants.

» amantes les accompagnent (1), portant
» sur leurs têtes les boucliers de ces hé-
» ros, chargés des trésors conquis comme
» de vastes corbeilles que remplissent les
» moissons de la guerre. O doux prix de
» la valeur! La beauté jouit de nos exploits
» et mêle à des chants de triomphe les
» secrètes paroles de l'amour. C'est ainsi
» que nos frères parcourent les côtes de
» la Grèce et de l'Asie, et qu'ils parais-
» sent devant la Sicile étonnée (2). »

« Reine des champs siciliens, ô toi qui
» les domines d'un front noble et majes-
» tueux, ville antique et superbe, Syracuse,
» Syracuse! tes palais sont plus beaux que

---

(1) Tacit. *de Morib. German.* — Bucher, *de Belg, Rom.*, l. 7, c. 2, p. 218. — Strutt., Angl. anc., t. 1, p. 8.

(2) Zozime, Hist., l. 1, p. 666. — Eumen., *in Orat. de Gest. Const.* — D. Bouquet, Rec., t. 2, préf. — Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 2. — Cordemoy, Hist. de Fr., t. 1, p. 67.

» les cabanes des Sicambres ; mais les Si-
» cambres sont maîtres de tes murs. Les
» vois-tu forcer tes ports ! Vois tu s'agiter
» leurs panaches élevés (1) ! Vois-tu briller
» les colliers d'or (2) sur leur poitrine, plus
» blanche (3) que l'écume des flots du Va-
» hal ! Hâte-toi donc d'acheter leur départ
» en déposant à leurs pieds ces vases cé-
» lèbres et ces coupes ciselées avec art, et
» que tu réservais pour les joies de l'hy-
» ménée ou le festin des funérailles, car tu
» es renommée par tes richesses, ô Syra-
» cuse, Syracuse ! »

« Les Francs quittent la Sicile et tour-
» nent leurs proues vers l'Afrique ; ils des-
» cendent près de Carthage (4) : à leur ap-

---

(1) Tacit., *de Morib. German.*

(2) Tacit., ib. — Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 3.

(3) Tacit. ib. — Pelloutier, Hist. des Celtes.

(4) Zozime, ib. — Eumen., ib. — Laureau, lieu cité.

» proche, du milieu des ruines s'élève un » nuage d'oiseaux de proie qui demandent » du sang aux maîtres de l'épée ».

« Montagnes de Calpé et d'Abyla (1), » détroit de Gaditan, qu'un demi-dieu ne » put franchir (2), nos héros s'élancent vers » vous, et déjà ils voient l'Océan périlleux » bondir avec fureur. La vague ressemble » à un monstre marin mugissant autour de » nos vaisseaux, prêt à les engloutir. Sans » crainte à la vue du péril, on croirait les » Francs sur l'onde familière des fleuves » de leur contrée; ils dédaignent les cla- » meurs de la tempête (3), sourient à la

(1) Noms de deux montagnes qui forment le détroit de Gibraltar.

(2) Les montagnes de Calpé et d'Abyla étaient les colonnes d'Hercule. C'est là que ce demi-dieu borna ses courses. *Voyez* Schol. ad Pindar. olymp. 3. — Dion. Perieg., v. 64. — Eustath. ad Dion., Per., 19.

(3) Eutrop., l. 9. — Orose, l. 7. — Liban. *Orat. ad Const.*

» rage des flots, et sifflent un air de l'en-
» fance au milieu des noirs écueils ».

« Ces vaillants hommes cotoient l'Ibérie
» et les Gaules, accumulant toujours sur
» leurs poupes surchargées les dépouilles
» des peuples vaincus (1); ils pénètrent
» dans le canal britannique, et, terminant
» enfin leur course immortelle, ils re-
» viènent par la Batavie sur le sol na-
» tal ».

« La patrie, qui les crut perdus, recon-
» naît de loin ses enfants à leurs marques
» de gloire; elle a fait un signe; soudain
» cent bardes célèbrent leurs exploits; la
» douce liqueur, composée du suc des
» fleurs (2), écume dans la corne de l'u-

---

(1) Zozime, l. 1, p. 666. — Eumen., *Panegyr. Const.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 67. — Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 2. — Bucher., *de Belg. Rom.*, l. 7, cap. 2, p. 218, — Vales., *Rer. Gall.*, l. 1, p. 8.

(2) L'hydromel.

» rus (1), et les flambeaux résineux éclai-
» rent la fête du retour ».

Tels étaient les exploits que les bardes rappelaient dans leurs chants rémunérateurs quand les guerriers allaient à l'ennemi.

Cependant les Francs ont couvert les plaines de l'Artois, et ils s'approchent d'Arras, qu'ils veulent surprendre (2).

Entre cette cité et les murs de Tervanna est un village que les historiens appèlent du doux nom d'Eléna (3) : ce village est bâti sur une colline ; à ses pieds est un vallon charmant arrosé par une petite ri-

---

(1) Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6, c. 28. — Ath., l. 4. — Fragm., ex. Diod. Sic. *in Excerpt. Vales.*, l. 21, p. 258. — Xenoph. *Exped. Cyr.*, l. 6.

(2) Greg. Turon. Hist., l. 2.

(3) *Vicus Helena. Voyez* sur l'emplacement de ce bourg, Valois, *Not. Gall.*, p. 246. — Longuerue, Descript. de la Fr., t. 2, p. 88.

vière (1). C'est-là que les Francs ont dressé les tentes du repos (2), c'est-là qu'ils veulent célébrer les noces d'un de leurs chefs qui s'unit à une jeune française (3). Déjà celle-ci, en présence de ses parents, avait adressé à son amant cette formule accoutumée : *Soyez mon maître et mon époux ; et moi je serai votre fidèle compagne* (4) ; déjà les armes, les coursiers et les bracelets qui composaient la dot (5) avaient été livrés, et le nouvel époux, sans craindre le blâme de la loi (6), pouvait enfin presser la main de celle qu'il aimait.

---

(1) Sidon. Apoll., *Paneg. Major.*, v. 212-150.

(2) Sidon. Apoll., ib. — Laureau, lieu cité.

(3) Claud. *in Laudib. Stilic.* — D. Bouquet, Rec. des Hist. de Fr., t. 2.

(4) Marculfe, *Form.*, c. 17. — Il y a dans le texte : *et moi je serai votre très-humble servante.* Cette locution ne semblera pas française.

(5) Tacit., *de Morib. Germ.*

(6) Une disposition de la loi salique (tit. 5[illegible], *de Manu Mulier. non stringenda*) condamnait l'homme

S'abandonnant au tumulte de la fête, les Francs déposent leurs armes ; les uns dansent à la manière des Scythes (1), en poussant par intervalles des cris simultanés ; les autres préparent le festin et font rôtir le porc et l'urus (2) ; ceux-ci luttent en jouant sur le gazon, ou sautent tout nus au milieu des épées ; ceux-là accompagnent en chantant le char nuptial, que couvrent de fleurs les filles des Sicambres, des Chamaves et des Amasivariens (3) ; tous les échos retentissent

---

qui pressait la main d'une femme à une amende de quinze sous ; s'il lui touchait le bras, cette amende était de trente sous, et du double s'il lui touchait le sein, etc. etc.

(1) Sidon. Apoll., *in Panegyr. Maj.* — C'est ce qui a fait croire à plusieurs auteurs que les Francs étaient originaires de Scythie. *Voyez* Moreri, Dic., *verbo* France.

(2) Strabo, l. 5. — Tacit., *de Morib. German.*

(3) Ruinart., *Præfatio ad Greg. Turon.*, c. 6. — Montfaucon, Monum. de la Monarchie franç., t. 1. — du Tillet, p. 1.

des cris de l'allégresse, et le rire bruyant éclate le long du rivage.

Fatale sécurité ! Aétius, grand maître de la milice romaine, et qui commandait pour l'empereur dans les Gaules (1), surprit tout à coup les Francs dans le désordre, et, secondé de Majorien, qui commandait la cavalerie, il attaqua brusquement l'armée de Clodion.

Les Francs ne purent résister à son attaque imprévue, et leurs bandes mutilées cédèrent une partie de leurs conquêtes (2).

Aétius ne savait pas toujours profiter de sa victoire (3), et d'ailleurs il craignait de

---

(1) D. Bouquet, Rec. des Hist. de France, t. 2, préf. — L'abbé Dubos, Hist. crit. de l'établ. de la Monarch. franç. dans les Gaules, t. 1, p. 521.

(2) Sidon. Apoll., *in Paneg. Maj.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1.

(3) On en voit un exemple dans le récit suivant, lorsque ce général laisse échapper Attila de ses retranchements.

pousser dans leurs derniers retranchements des ennemis dont il connaissait l'intrépidité. Il préféra donc, pour marcher sans retard aux autres guerres que l'empire d'occident avait à soutenir (1), faire une espèce de paix avec les Francs. Ceux-ci restèrent en possession de Cambrai et de Tournai; mais leur humeur guerrière les appela bientôt hors de l'enceinte de ces villes pour réparer l'échec qu'ils avaient éprouvé (2).

---

(1) D. Bouquet, Rec. des Hist. de France, t. 2. — Mézeray, lieu cité.

(2) Fredeg. *Chron. Hist. Franc.*, l. 1, — Roric., l. 1. — Marian. Schot. *Chron.* — Aim., l. 1, c. 6. Prosp. Tyron. *Chron.*

QUATRIÈME RÉCIT.

LES BARBARES.

Sujet d'un Poème épique (1).

Si l'on en croit Procope et Sozomène (2), de jeunes Huns, chassant sur les bords du Palus méotide et poursuivant avec ardeur une biche blessée, traversèrent avec elle un grand lac au-delà duquel leurs pères n'avaient point imaginé d'autres climats. Ces

(1) M. Népomucène Lemercier, de l'académie française, a publié, en 1818, un poème en 14 chants sur le même sujet, intitulé : *La Méroveïde, ou les Catalauniques*. Voyez la note 1re du 4e récit, à la fin du volume.

(2) Sozom. Hist. — Procope, Histoire mêlée. — Muratori, Annali dell' Italia.

sauvages explorateurs d'un autre univers, découvrirent sur la rive opposée, des forêts, des plaines et de lointains horizons ; ils y guidèrent leur famille, qui, semblable au premier anneau d'une chaîne sans fin, attira bientôt après elle toute la tribu, puis toute la nation, puis toutes les races confuses des barbares ; ils abandonnèrent le pays où les pressait une excessive population, et vinrent par le chemin indiqué au milieu des provinces de l'empire (1).

Mais l'effroi que causa l'irruption des Huns redoubla tout à coup lorsque, du sein de ce peuple innombrable et féroce, l'Europe consternée vit sortir un homme dont le nom, vingt siècles après lui, devait encore inspirer de l'épouvante (2).

---

(1) Procop., *de Bell. Goth.*, c. 1. — Orose, Hist. — Zozime, Hist. — Prisc. Rhetor, *inter Excerpt. de Legat.*, p. 33. — Jornandès, *de Rebus Get.* — Salvien, *de Gubernatione Dei.*

(2) Jornandès, ib. — Prisc. Rhet., ib., p. 33.

Attila, après avoir assassiné son frère Bleda pour régner sans partage (1); après avoir vaincu tout l'orient (2), humilié trois empereurs (3), soumis plus de trente nations et plus de six cents villes (4), Attila s'avança vers les Gaules, où régnait Mérovée, successeur de Clodion; et c'est ici que notre histoire découvre un sujet vraiment épique.

Dans le premier chant les muses ouvrent.

---

76. — Sigonius, *de Imp. occident..*, l. 21. — Gibbon, Decline and Fall of the Roman Empire, t. 6, c. 34 et 35. — Muratori, Annali dell' Italia, t. 4, p. 229, édit. in-8°.

(1) Jornandès, *de Reb. Get.* — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 116.

(2) Priscus Rhetor, ib. — Isid., *Hist. Goth. apud Labbeum*, t. 1.

(3) Théodose, Marcien et Valentinien.

(4) Priscus, ib. — Isidor., loc. cit. — Jornandès, *de Reb. Geticis.* — Tillem., Hist. des Emp., t. 6, p. 129. — Gibbon, t. 6, ch. 34 et 35. — de Guignes, Hist. des Huns, t. 1 et 2.

la demeure des Césars, et montrent sur le trône d'occident l'indolent Valentinien (1) s'abandonnant à la mollesse et aux voluptés de Rome corrompue (2). Là s'exhalent les parfums de l'Arabie ; la flûte et la lyre accompagnent les vers de Properce et d'Ovide; de belles esclaves, le sein paré des roses de Tibur, chantent les airs milésiens, et dans des coupes de saphir, versent le Falerne aux convives couronnés de lierre (3).

Interrompant ces fêtes, un favori du monarque lui apprend que les envoyés de plusieurs nations, le front pâle et couvert

---

(1) Priscus Rhetor, ib. — Muratori, Annali dell' Italia. — Gibbon, Decline and Fall of the Roman Emp., t. 6, c. 34 et 35.

(2) Meurs., *de Lux Rom.* — Gibbon, lieu cité. — Robertson, Introduct. à l'Hist. de Charles V. — Montesquieu Grandeur et Décadence des Rom. — Bossuet, Discours sur l'Hist. univ., part. 3.

(3) Pline, *Hist. natur.* — Meursius, lieu cité.

de sueur, descendent de leurs coursiers vers les portiques du palais (1).

Valentinien se rend au Sénat, accompagné des grands de sa cour. Les ambassadeurs de Marcien paraissent les premiers devant lui, et font la peinture des malheurs de l'Orient, qu'envahit Attila; ils montrent l'Illyrie fumante de carnage (2), et ses cités en proie à l'incendie; ils font voir la Dardanie et la Thrace livrées aux cruautés du barbare (3); les murs de Naisse et de Singido (4) s'écroulant devant lui sur leurs citoyens expirants; ils comptent soixante-dix villes de l'empire d'Orient, détruites

(1) Priscus Rhetor, *inter Excerpt. Legat.*, p. 33–76.

(2) Priscus, *Gothor. Hist.* — Procope, *de Ædific.*, l. 4, c. 5. — Gibbon, t. 6, c. 34.

(3) Jornandès, *de Rebus Geticis*.

(4) Gibbon, l. 6, c. 34, p. 272 de la Traduction française.

par des soldats (1); ils représentent la cour de Constantinople éperdue et tremblante aux approches de l'armée terrible, et demandent au nom du successeur de Théodose, de prompts secours à l'empereur Valentinien.

On voit entrer ensuite l'ambassadeur des provinces germaniques; il apprend qu'Attila, après avoir traversé comme un torrent la Macédoine et la Thessalie, jusqu'au détroit des Thermopiles; après avoir renversé les légions romaines que commandait Anargis, et saccagé de vastes pays (2), s'avançait vers l'Ister et menaçait la Germanie, qui attendait de prompts secours de Valentinien.

A cet envoyé succèdent les députés de la Gaule, qui racontent qu'Attila, vainqueur

(1) Prosper-Tyro dit positivement: *Septuaginta civitates deprædatione vastatæ.*

(2) Prisc., ib. — Jornandès, *de Reb. Geticis.* — Procop., *de Bello Gothor.* — Mézeray, lieu cité.

des peuples du Nord, paraissait sur les bords du Rhin, et que, pour franchir le fleuve, ses guerriers creusaient en nacelles les arbres de la forêt Hercinie (1).

Un dernier ambassadeur paraît.... O surprise! ô terreur! c'est l'ambassadeur d'Attila lui-même (2). Déjà cet envoyé avait été chargé d'un message insultant pour l'empereur d'Orient, auquel il avait dit : *Attila, mon maître et le tien, t'ordonne de préparer sans délai un palais pour le recevoir* (3). Maintenant il ose apporter au sein de Rome les lois et les menaces de ce conquérant. Au nom du fils de Mundzuk, il demande la main d'Honoria, sœur de Valentinien,

---

(1) Sidon. Apoll., *in Paneg. Aviti.*, v. 319.— Jornandès, ib. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1.

(2) Priscus Rhetor, *inter Excerpt. de Legat.*, p. 39. – Gibb., . 6, ch. 35.

(3) Gibbon, t. 6, ch. 35, p. 313 de la traduction française.

ainsi que les trésors qui doivent être le partage de cette princesse (1).

Cependant le Sénat délibère, et plusieurs voix proposent de livrer Honoria à l'envoyé du roi des Huns (2).

Mais Aétius, grand-maître de la milice romaine, sent fermenter dans son cœur l'orgueil de ses victoires (3); plein d'une noble indignation, il se lève, et s'écrie : « Dieu du Tibre, souvenirs du Capitole, » Manes des Fabius, des Scipions et des » Paul-Emile, laisserez-vous la maîtresse » du monde s'humilier ainsi devant un

(1) Priscus, *loc. cit.* — Mézeray, lieu cité.

(2) Cette princesse avait envoyé un anneau à Attila dont elle était éprise. *Voyez*, sur les aventures d'Honoria, Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 42, p. 674. — Prisc., p. 39 et 40. — Prosper, *Chron.*

(3) Muratori, Annali dell' Italia. — Laurent

» barbare (1), et recevoir des lois ou des » fers après en avoir donné si long-temps » aux plus superbes monarques! Nos légions » sont dispersées ; mais le nom de Rome » n'est-il pas une puissance! Seul, je des- » cendrai dans les Gaules, et j'irai trouver » les Francs, que j'y vis établir, et dont » j'éprouvai l'étonnant courage (2) : s'ils » combattent contre Attila, c'est à lui seul » à trembler. »

Valentinien approuve le discours d'Aé-

Echard., Hist. Rom., L. 7. — Mézeray, lieu cité.

(1) *Voyez*, sur l'abaissement de Rome, Priscus, *Excerpt.*, *de Legat*, p. 33 et 76. — Luitprand *apud* Murator., *script. ital.*, vol 2, part. 1, p. 481. — Salvien, *de Gubernatione Dei*. — Gibbon, Decline and Fall. of the Roman. Emp., t. 1, ch. 34, 35 et 37. — Montesquieu, Grandeur et Décadence des Romains.

(2) Sidon. Apoll., *Panegyr. Majoriani*, v. 212-230.

ans, ils envoyent un message dans l'autre monde pour porter de leurs nouvelles aux héros trépassés (1); les Marcomans, les Bructères, ceux qui habitaient les extrémités de la Germanie, où ils croyaient entendre dans les brises du soir et les murmures des flots, le bruit que faisait le char du soleil en se plongeant dans les mers (2); les Pannoniens, les Sarmates qui buvaient avec délices le lait et le sang de leurs coursiers mêlés ensemble (3); chez eux, les jeunes filles ne pouvaient point se marier avant d'avoir tué dans les combats un ennemi

(1) Les Gètes et les Daces dont les Hérules descendaient avaient aussi cette singulière coutume. *Voyez* Hérod., l. 4, 94. — Clem. Alex. Strom. 4, 598. Cet usage existait également parmi les Turcs et les Tartares. *Voyez* Ménander, *in Excerpt. Legat.*, p. 164.

(2) Tacit., *de Morib. German.*, 44-45.

(3) Jornandès, ib. — Pline, lib. 16, c. 11, p. 466. — Martial, Epigr., l. 1, p. 7.

de leur pays (1). Les Æstiens, dont les amantes portent des colliers et des couronnnes d'ambre jaune (2); les nations des rives du Tanaïs, du Licus, du Boristhène, fameux par ses beaux pâturages (3); de l'Hypanis, que la fontaine Exampée corrompt par l'amertume de ses eaux (4). Là marchent les guerriers de la Chersonèse taurique, de la Colchide, et presque tous ceux des rives de l'Euxin et de la mer Caspienne (5); les peuples du Caucase, montagne immense dont les sommets de granit sont toujours couverts de neige,

(1) Herod., l. 4, c. 516. — Vales., *Exc. ex Nicol. Damasc.*, p. 516. — Pelloutier, t 1, p. 25.

(2) Wulfstan, Peripl. *ad Cal. Sched. Arii*, p. 20.

(3) Herodot., *Hist.*, l. 4. — Ptolomée, Géogr. — D'Anville, Géogr. anc., t. 5, p. 181.

(4) Herodot. *Hist.*, l. 4.

(5) Jornandès, *de Reb. Get.* — Procop., *de Bell. Goth.* — Script. Rer. Ital., t. 1. — Crevier, Hist.

tandis que ses flancs étalent les richesses de la nature (1) : là marchent aussi ceux qui poursuivaient le cerf sur les hauteurs du Pangée et de l'Orbélus (2) ; ceux qui faisaient voguer les bateaux du pêcheur sur le Tibisis et le Noès (3), et tous les habitants de la Transylvanie et de la Mésie européenne, dont les vallées, du côté de l'Ister (4), sont si délicieuses par la douceur de l'air et la fécondité du sol, et où le voyageur trouve à toute heure une hospitalité patriarcale.

Les Roxolans s'avancent sur de rapides traineaux attelés de quatre chiens vigou-

---

des Empereurs. — Muratori, Annali dell' Italia. — Dubos, lieu cité. — Mézeray, même lieu.

(1) Chardin, Voyages, t. 1, p. 155. — Guldenstedt, t. 1, p. 436.

(2) Herodot. *Hist.*, l. 4. — Rennel, *the geog. system of Herodot.*

(3) Rennel, lieu cité. — Bayer, *Comment. Acad.*, t. 1.

(4) Depuis l'Hemus jusqu'au Danube.

reux. L'ardeur et la vitesse de ces animaux fidèles est si grande que leurs poils prènent une teinte rougeâtre; leur sang, allumé par la course, se porte avec impétuosité vers la surface de leur corps fumant de sueur (1); ils ressemblent à des Cerbères qui ont rompu la chaîne infernale.

On reconnaît encore dans cette armée l'antique Massagète, suspendant son carquois au char de son amante pour lui déclarer son amour (2), et le Trause pleurant sur ceux qui naissent, et se réjouissant à la mort de ses proches (3); on y voit les Galindes, les Fennis, qui vivaient dans la

---

(1) Ruche d'Aquit., n° 10, 15 nov. 1817, p. 396.

(2) Herodot., l. 1.

(3) Herodot., l. 5, c. 4. — Solin., c. 15, p. 214. — Strabo, l. 11, p. 790. — Plut., *de Audiend. Poetis*, p. 36. — Clement. Alex., *Stromat.*, l. 3, p. 517. — Val. Max., l. 1, c. 6, n. 12, p. 59. Au Mexique, à la naissance d'un enfant, on lui disait : « enfant, tu es venu au monde pour souffrir, » souffre donc et tais-toi ».

pauvreté (1), et les Venèdes, dormant sur le tombeau de leurs pères, pour avoir des conseils et des songes inspirateurs.

Autour d'Attila, roi des rois, se rangent des chefs célèbres par d'affreux succès. Entr'eux tous se distingue Genseric, digne émule du roi des Huns (2); on le vit, le fer et la flamme à la main, monter sur sa flotte nombreuse, en disant à son pilote : « Con» duis-moi vers les nations que Dieu veut » punir » (3). Fatal arrêt que subirent la Sicile, l'Afrique et l'Ibérie, dont Genseric fut l'impitoyable vainqueur!

On remarquait aussi Valamir et Théodemir, tous deux rois des Ostrogoths,

---

(1) Tacit., *de Mor. Germ.*, c. 46.—Malte-Brun, Précis de la Géogr. univ., t. 1, l. 12, p. 233.

(2) Jornandès, *de Reb. Get.* — Isidor., *Historia Gothorum.* — Moreau, premier Discours sur l'Hist. de France.

(3) Isid., ib. — Moreau, lieu cité, p. 269.

et le féroce Ardaric, monarque des Gépides (1).

Cette armée, composée de plus de sept cent mille combattants (2), se répand dans les Gaules effrayées; déjà les villes de Trèves, de Metz, de Reims et d'Auxerre ne sont plus que des débris (3). Si une place forte ose résister, Attila fait égorger, sous ses murs, des milliers de malheureux; bientôt la garnison ne respirant plus qu'un air infecté par tant de cadavres, quitte son réfuge et vient tomber sous l'épée des barbares (4).

O noble dévoûment des premiers chrétiens! ô miracle de l'église dans sa pureté

---

(1) Jornandès, *de Reb. Get.* — Mézeray, Hist. de France avant Clovis.

(2) Jornandès, ib., c. 36--42, p. 652--672. — Gibbon, t. 6, ch. 35.

(3) Jorn., ib. — Paul Diac., l. 5. — Cordem., Hist. de Fr., t. 1. — Gibb., t. 6. ch. 35.

(4) Roberts., Intr. à l'Hist. de Charles. V.

primitive ! Voilà que de saints pasteurs, touchés des malheurs de la patrie, espèrent fléchir le cruel roi des Huns (1).

Les Gaules admiraient alors l'éloquent Salvien, ce Jérémie d'un siècle désastreux (2), Prosper, Paulin et Sidonius Apollinaris (3). Ces poètes sacrés desservaient le culte du Seigneur, et en agitant les parfums de l'encensoir devant le tabernacle, ils chantaient les vers qu'ils composaient à la louange de l'Éternel, semblables aux enfants de Lévi, dont le sistre charmait les hauteurs d'Ephraïm et de Gelboé.

---

(1) *Voyez* sur ce dévouement, Rec. des Hist. de France, t. 1, p. 644, 645, 649, t. 3, p. 369 et surtout la vie de saint Loup.

(2) Salvien, *de Gubernatione Dei.* — D. Rivet, Hist. litt. de la France, t. 2.

(3) Sidonius, contemporain d'Attila, était tellement frappé du règne de ce monarque célèbre, qu'il avait eu l'envie d'en écrire l'histoire. Sid. Apol., l. 8, epist. 13, p. 246.

Vêtus de robes blanches, ils prènent le chapelet de corail et la lyre d'or, qu'ils couronnent d'olivier, et se rendent sans escorte dans le camp d'Attila (1). On voyait régner à la fois dans ce camp bizarre, et la simplicité des Tartares et la magnificence des cours de l'Indostan (2). Sous des tentes d'argile et de bois s'entassaient confusément de la vaisselle d'or, des vêtements de soie, des armes enrichies de pierreries, et des ornements d'un prix inestimable (3).

Attila dédaignant ce luxe et ces parures, les abandonnait à ses guerriers (4). Une autre pompe se faisait remarquer dans sa hutte couverte de chaume. Vingt rois tremblants devant lui attendaient ses ordres dans une humble contenance (5) ; vingt ambas-

---

(1) *Vita sancti Lupi*, *ib.* — Fleury, Hist. eccl.
(2) Gibbon, t. 6, c. 34, p. 297, trad. fr.
(3) Prisc., *Excerpt. de Legat.*, p. 49--70.
(4) Prisc., p. 55. — Gibbon, lieu cité, p. 264.
(5) Jornandès, *de Reb. Get.* — Gibb. lieu cité.

sadeurs venus de l'Orient et de l'Occident déposaient à ses pieds les tributs et les hommages de leurs maîtres, ou plutôt leur véritable maître était le roi des Huns (1).

Des rhéteurs, des sophistes, des poètes l'entouraient, et lisaient à haute voix des relations ou des vers sur ses victoires (2). A cette lecture, les chefs sentaient redoubler leur bravoure, et les vieillards pleuraient de ne pouvoir plus partager les périls de la guerre (3). On remarquait dans le camp des Huns, des citoyens de toutes les nations, tous les costumes, tous les usages, toutes les religions, toutes les langues, et cette image de l'Univers était là pour attester la puissance et former la cour d'un seul homme (4).

---

(1) Prisc, p. 49-70. — Montesq., Grand. et Décad. des Romains, ch. 19.

(2) Prisc., ib. — Gibb., lieu cité, p. 302.

(3) Gibbon, t. 6, ch. 34, p. 303.

(4) Prisc., *Excerpt. de Legat.*, p. 61.

Autour du pavillon d'Attila, étaient les bains de son favori Ognesius (1), et les appartements séparés de ses femmes royales. Celles-ci, environnées de courtisans, écoutaient un jeune esclave jouer du luth, tandis qu'assises autour d'elles sur de riches tapis des filles charmantes, et qui pour la plupart étaient des princesses traînées en servitude, brodaient les tuniques et les manteaux des guerriers (2).

Lorsqu'Attila sortait ou rentrait dans son camp, l'essaim de ses belles épouses accourait à sa rencontre. Les unes formant une double haie suspendaient un long voile blanc en forme de dais au dessus du monarque suprême, et les autres dansaient devant lui en chantant des cantiques à sa louange (3).

Les héros du christianisme sont intro-

---

(1) Gibb., lieu cité.
(2) Prisc., p. 49--50. — Gibb, p. 298.
(3) Gibb., t. 6, ch. 34, p. 300.

duits : ils trouvent Attila près du seuil de sa cabane, assis sur une escabelle de bois rendant la justice à ses peuples, et traitant avec hauteur les monarques dont les yeux baissés craignaient de se lever sur son éclatante majesté (1). Ils s'arrêtent devant lui, et entonnent l'hymne de la paix et les cantiques de la clémence. Le Scythe et le Sarmate s'attendrissent aux accents des Orphées gaulois : Attila lui-même est subjugué par leurs touchantes prières (2). Cette situation, si intéressante pour le poète, ne le serait pas moins pour le peintre, qui trouverait ici le sujet d'un tableau.

Emu par ces pieux pontifes, Attila leur

---

(1) Prisc., ib. — Gibb., lieu cité. — Montesquieu, Grandeur et Décadence des Romains, ch. 19.

(2) *Vita sancti Lupi, loco cit.* — Fleury, Hist. ecclésias. Saint Ambroise parle de ces saints, qui sans armée triomphaient des tyrans (Ambros., *de Off.*, cap. 85.).

accorde le salut de la ville de Troyes et des champs voisins (1); puis, se détournant des lieux qu'épargne sa rage, il conduit son armée vers les bords de la Seine (2); et c'est ainsi que finirait le second chant.

Le chant suivant contrasterait par sa grâce et sa douceur, avec la rage d'Attila et les horreurs de la guerre.

On sait quels charmes la vie et les miracles de sainte Geneviève répandent dans la légende (3) : on sait, et vingt historiens l'attestent, que cette patronne de Paris en

---

(1) *Vita sancti Lupi, loco cit.* — Mézeray, Hist. de France avant Clovis.

(2) Aim., *de Gest. Franc.* — Salvien, *de Gubernatione Dei.* — Sigeb. Gemblac. *Chron.*—Mézeray, lieu cité.

(3) *Vita sanctæ Genov.* — Boterays en son poème latin intitulé *Lutetia.* — Bourdaloue en son Panégyr. de Sainte Geneviève. — Fleury, Hist. ecclésiast.

écarta deux grands fléaux, la famine et Attila (1).

Non loin de cette ville, dans les prés que domine le mont Valérien et que couvrent les réseaux de l'anserina (2), Geneviève, simple bergère, faisait paître ses moutons; c'est là qu'assise à l'ombre d'un tremble, sur les bords du fleuve aux cent détours (3), la vierge de Nanterre apprenait à aimer Dieu en contemplant ses ouvrages : un amour divin et une sorte d'inspiration céleste se peignaient dans ses yeux

---

(1) Greg. Turon., l. 2. — *Vita sanctæ Genov.* Bourdaloue, lieu cité. — Dubreul, Antiq. de Paris, l. 4, vol. uniq.

(2) L'*anserina-potentilla* est très-commune dans les prés de Nanterre; cette plante sans tige élevée et à fleurs jaunes, s'étend fort loin en forme de réseaux.

(3) Tournefort dans son Voyage en Grèce compare la Seine au Méandre.

d'azur, et révélaient en elle un être surnaturel (1).

Combien de fois, tandis que les filles de Lutèce, le front paré de roses champêtres et s'abandonnant aux plaisirs de leur âge, dansaient en cercle dans la forêt qui couvrait les ruines du temple d'Isis (2), ou faisaient voguer leurs radeaux vers les îles des Treilles et du Pasteur (3) : combien de fois Geneviève, jeune comme elles, pénétra dans la prison obscure ou dans l'hospice infect pour consoler ou pour guérir (4)! Ah! quel aimable peintre nous la présentera sortant de ces murs ténébreux, belle de ses larmes et de sa généreuse douleur,

(1) *Vita sanctæ Genovefæ.*

(2) Delamarre, Traité de la Police, t. 1. — Saint-Foix, Essais sur Paris. — Félibien, Hist. de Paris.

(3) Tableau hist. et pitt. de Paris, par M. M***.

(4) *Vita sanctæ Genovefæ.* — Bourdaloue, Paneg.

pareille à l'astre timide qui sort des flancs d'un sombre nuage, et répand sur la nature enchantée la sérénité de sa lumière! Il n'était point de souffrance qui ne cédât à l'efficacité de ses prières; l'idolâtre l'appelait le génie de l'espérance ; le chrétien croyait voir en elle l'épouse du Seigneur (1).

A l'approche d'Attila, les Parisiens, saisis d'effroi, veulent déserter leurs remparts et se réfugier dans les bois (2) : Geneviève les engage à rester, et leur promet le secours du Tout-Puissant. Cette simple bergère, haranguant les sauvages guerriers de Lutèce, fournirait encore à la peinture un beau sujet national.

Cependant le printemps embellissait nos

---

(1) *Voyez* la 2e note du 4e récit, à la fin du vol.

(2) *Vita sanctæ Genovefæ.* — Mézeray, Hist. de France avant Clovis. — Bourdaloue, lieu cité.

climats (1); le charme de cette saison, joint au merveilleux du sujet, autoriserait le poète à adopter la fiction suivante, qui ne serait au surplus qu'une tradition historique vue à travers le prisme de la poésie.

Les esprits aériens et les séraphins aux cheveux d'or, à qui le Créateur confia les urnes de la rosée pour les épancher sur les bocages et les prairies, descendent vers la Seine et émaillent de fleurs son rivage, objet constant de leurs soins régénérateurs; ils aperçoivent au lever de l'aurore la vierge de Nanterre agenouillée à l'autel de gazon (2) qu'elle avait élevé sous les saules de ce hameau, et implorant le Très-Haut en faveur de Lutèce. Ils portent dans le Ciel les prières de la fille des champs, mê-

(1) Toutes les chroniques disent qu'Attila ravagea une partie de la France les jours de Pâques.

(2) Boterays, *loc. cit.*

lées au parfum des fleurs; alors Dieu proclame ses desseins sur la ville immortelle, et ordonne aux esprits célestes de la cacher à la fureur d'Attila. Aussitôt les chérubins descendent de l'empirée, qu'ils semblent entraîner avec eux; ils abaissent dans leur chute des nuages de pourpre et d'azur, et en composent un voile radieux dont ils couvrent les murs parisiens. Attila passe près d'eux, et ne croit voir qu'un vague horizon.

Dans le quatrième chant Aétius paraît sur les rives du Rhône, et convoque par des hérauts les rois des Francs, des Visigoths, des Bourguignons, des Alains, des Suèves, et de plusieurs autres peuples qui habitaient les Gaules (1); la ville d'Arles les a rassemblés, et le grand-maître de la

---

(1) Jornandès, *de Reb. Geticis*, c. 36. — Sidon. Apoll. *in Panegyr. Aviti*, 328. — Rec. des hist. de France, t. 2, p. 23.

milice romaine, après leur avoir exposé les dangers de la patrie commune, les engage à abjurer leurs ressentiments passés (1) et à se liguer contre Attila. On applaudit à ce discours, et Aétius est proclamé général de la confédération. Alors de rapides messagers se passent de main en main un flambeau allumé, et traversent en l'agitant les nombreuses cités de la Gaule, pour y donner le signal de la guerre.

Le festin de l'alliance se prépare; car ce n'était qu'à table que les nations celtiques et gothiques concluaient leurs traités (2): les chefs y prènent place, chacun selon sa puissance et sa valeur. Aucune épopée

---

(1) Forcatulus, *de Gall. Imp.*, l. 5, p. 333. — Dubos, lieu cité. — Mézeray, lieu cité.

(2) Cæs., *de Bello Gallico.* — Tacit., *de Morib. German.* — L'abbé Lebeuf en ses divers écrits sur l'Hist. de France. — Legendre, Mœurs et Cout. des Français. — Legrand d'Aussy, Vie privée des Francs.

n'offre plus que celle-ci des personnages et des caractères favorables à la poésie héroïque. On a vu ce qu'étaient Attila, Genseric et Valdamir ; on verrait figurer dans l'autre armée cet Aétius, le front orné de couronnes triomphales (1), vêtu de la pourpre romaine, et marchant environné d'aigles, de faisceaux et de chevaliers.

Après lui brille Mérovée, plein de la majesté que le rhéteur Priscus loua dans ce prince, qu'il vit à la cour des Césars (2); sa longue chevelure (3), sa chlamide parsemée d'abeilles (4), et la hache des Marcomir et des Ricimer, annoncent qu'il est

---

(1) Sidon. Apoll., *in Panegyr. Maj.* — Annali dell' Italia. — Laurent Echard, lieu cité.

(2) Priscus Rhetor, *inter Excerpt. de Legat.* — Mézeray, lieu cité. — Velly, Hist. de Fr., t. 1, p. 45.

(3) Mézeray et Velly en leur Hist. de France.

(4) Montfaucon, Monuments de la Monarch. fr., t. 1. — Chiflet, Dissertat.

le monarque des Francs. On racontait que sa mère, se baignant dans un golfe écarté, fut surprise par un dieu marin (1), et que ce beau Sicambre était le fruit d'un commerce merveilleux. Le poète pourrait faire de ce héros le second personnage de son ouvrage, et ajouter à l'intérêt qu'inspire dans l'histoire ce roi de France, en multipliant sur lui les incidents, et en le plaçant sur le premier plan.

Près de Mérovée paraît Théodoric, roi des Visigoths et vainqueur de Litorius (2); il règne sur l'opulente Occitanie (3); c'est dans Tolosa, surnommée la cité de Pallas à cause de son antique amour pour les sciences, qu'il a fondé son trône. La barbe et la chevelure de ce monarque étaient en désordre; à son bras pendait une chaîne

---

(1) Fredeg. *Epitom.*

(2) Isid. Hisp. *Hist. Gothor.*

(3) Isid., ibid. Procop., *de Bell. Goth.* et les histoires du Languedoc.

pesante, qui lui rappelait le serment de venger sa fille chérie (1) : il l'avait unie au fils de Genseric, et ce dernier, après avoir mutilé les traits de cette princesse, la fit reconduire à son père.

Le jeune Thorismond, héritier de la puissance de Théodoric, consolait son

---

(1) C'est d'un tel usage que vient cette locution : *être esclave de sa parole*. De semblables vœux étaient très-fréquents. *Voyez* à cet égard, Diod. Sicul, l. 6, c. 9. — Tacit., *de Morib. German.*, c. 31, p. 665. — Pompt Mela, l. 2, c. 1. — Athénée, l. 4. — Strutt. Angl. anc., p. 45. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danem., t. 1, c. 6. — Ce sont ces vœux qui donnèrent aux chevaliers et aux pélerins l'idée de leurs *emprises* et de leurs engagements, sur lesquels on peut consulter : Ducange, Gloss., aux mots *Pœnitentes et circuli ferrei*. — Fleury, Mœurs des Chrét., p. 504, vol. uniq. — Hist. de Boucicaut, p. 51. — Olivier de la Marche, l. 1, p. 243. — Les *Vœux du Paon*, poème traduit par M. Lacurne de Ste-Palaye, 3e volume de ses mémoires, et le 27e récit de la Gaule poétique, 6e vol.

cœur paternel par une grande piété filiale (1).

On remarquait encore le duc des Saxons, le chef des Armoriques (2), et deux rois terribles par leur taille et leur armure : l'un était Gondicaire, roi des Bourguignons, qui déjà trempa son glaive dans le sang des Huns, lorsqu'avec trois mille guerriers il immola sur les rives de la Moselle plus de dix mille de ces barbares (3) : le second était le sombre Sangibanus, roi des Alains, établis non loin d'Orléans ; ce dernier était lié par un pacte secret avec Attila, et son cœur perfide méditait la

---

(1) Procop., *de Bell. Goth.* — Isid., Hist. Goth. — Jornandès, *de Reb. Geticis.* — Mézeray, lieu cité.

(2) Jornandès, ib. — Dubos, Hist. crit., lieu cité. — Moreau, Disc. sur l'Hist. de France.

(3) Moreau, Disc. sur l'Hist. de France. — Courtépée, Histoire abrégée de la Bourgogne, t. 1.

trahison et les complots (1). Tels étaient les chefs de l'armée d'Aétius.

Mais au milieu de l'allégresse de ces guerriers, au milieu de leurs chants de gloire, on s'étonne du farouche silence de Sangibanus. Gondicaire l'accuse de perfidie ; la querelle s'échauffe entre ces deux chefs, qui se jètent le gage du combat. Ce quatrième chant serait terminé par la peinture du duel judiciaire, très-fréquent à cette époque (2), et l'on pourrait consulter les détails curieux qu'en donnent Marculfe, Baluze, Muratori, Ducange et Beaumanoir (3).

(1) Jornandès, ib. — Prosp. Tyronis Chronic. — Idataii Chronicon. — Mézeray, lieu cité.

(2) Montesquieu, Esprit des lois. — Legendre, Mœurs et Coutumes des Français, volume uniq.

(3) *Voyez* aussi Spelman en son Gloss. — Montesquieu, lieu cité. — Velly, Hist. de France, t. 1. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1. — Mably, Obser. sur l'Hist. de France, t. 1 et 2. *Voyez* surtout la

Le cinquième chant serait consacré au siége d'Orléans, l'un des plus mémorables de nos annales (1), soit par la résistance des assiégés, soit par la conduite courageuse et le pouvoir surnaturel que les légendaires attribuent à Aignan, évêque de cette ville (2); on trouverait d'autant plus facilement à répandre ici du merveilleux, que tous les faits héroïques s'y trouvent mêlés à des miracles (3).

---

loi salique, les lois ripuaires, la loi des Visigohts, la loi Gombette.

(1) *Vita sancti Aniani, episc. Aurelian. apud Chesnium.* — Greg. Turon, l. 2, c. 7. Aim., l. 1, — Tripault, Hist. du siége d'Orléans par Attila. — Duchesne, Antiq. des villes, p. 584 et suiv.

(2) *Vita sancti Aniani*, loc. cit. — Mézeray, Hist. de Fr. avant Clovis. — Adrien Baillet, Vies des saints.

(3) Sigeb. Gemblac. Chron. — Fredeg. Chron. — Aim., *de Gest. Franc.* — Chron. de saint Denis. — Prosp. Tyron. Chronic. — Idat. Chronic. — Vetus Moissiac. Cœnob. Chron. — *Vita sancti Aniani.*

Les remparts d'Orléans allaient s'écrouler sous les efforts du roi des Huns (1), lorsqu'Aignan monte sur une tour élevée pour implorer l'Éternel : à peine a-t-il achevé sa prière qu'une grande poussière obscurcit l'horizon, et bientôt il voit le nuage qu'elle formait étinceler de l'éclat des armes ; alors il reconnaît à leurs enseignes les sauveurs de la Gaule, et d'une voix inspirée (2) il les annonce à ses concitoyens, qui, pleins d'une ardeur nouvelle, combattent au milieu des ruines et des flammes. En vain la baliste a renversé les remparts ; les assiégés sont des remparts nouveaux ; mais la mort éclaircit leurs rangs, et leurs foyers ont peu de défenseurs.

Aétius, accourant avec l'élite de ses troupes, entre en même temps qu'Attila

(1) Tripault, Hist. du siége d'Orléans par Attila.

(2) *Vita sancti Aniani.* — Gibbon, t. 6, ch. 35.

dans les murs d'Orléans ; une lutte horrible s'engage dans l'enceinte de la cité, dont les rues se remplissent de sang (1).

Expulsé d'Orléans, le roi des Huns rallie son armée et la conduit vers la Champagne (2).

Ici commencerait le sixième chant.

Les confédérés de la Gaule poursuivent l'armée d'Attila, et l'atteignent sur les rivages de la Marne (3). Jornandès (4) rapporte qu'au milieu des champs catalauniques, on voyait une éminence qui les

---

(1) *Vita sancti Aniani*, loc. cit. — Sidon. Apol., l. 8, epist. 15, p. 246.

(2) Idatii Chron. — Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 36-37. — Gibb., t. 6, ch. 35. — Velly, Hist. de Fr., t. 1, p. 47. — Mercure de Fr., avril, 1753.

(3) Baugier, Mém. hist. sur la Champ., publiés en 1721. — Dubos, lieu cité. — Fauchet en ses Ant. gaul. — Mézeray, lieu cité.

(4) *De Reb. Geticis.* — Gibb., t. 6, ch. 35.

dominait, et près de laquelle coulait un ruisseau : les deux armées veulent s'emparer de ce poste avantageux, et envoient de part et d'autre des guerriers intrépides, qui, gravissant des deux côtés opposés, se rencontrent tout-à-coup sur le sommet ; alors ils poussent jusqu'aux nues des cris redoublés, tant pour s'enhardir que pour intimider leurs ennemis ; cris terribles qui, selon nos annales hyperboliques, renversèrent des oiseaux étouffés, et troublèrent dans son vol élevé l'aigle qui avoisinait le soleil.

La mêlée et la confusion remplissent l'espace étroit ; le sang ruissèle sur les flancs de la colline. Le géant Widimir, à qui le roi des Huns a confié cette attaque, aperçoit parmi ses adversaires le jeune Thorismond (1), qui les commandait ; l'in-

(1) Jornandès, *de Reb. Geticis*. — Dubos, lieu cité, l. 2. — Gibb., t. 6, ch. 35, p. 242.

sultant du geste et de la voix, il l'appèle à un combat singulier : ces deux chefs s'attaquent sur le plateau de la montagne, théâtre élevé où leur fureur se déploie à la vue des deux armées.

Widimir tombe comme un pin de la Norwège, et les bataillons de Toulouse applaudissent.

Cependant un accident imprévu redouble l'horreur du carnage : on sait que les Celtes creusaient des grottes profondes pour en faire leurs demeures, leurs temples, et plus souvent leur sépulture (1); plusieurs parties de la France offrent encore beaucoup de ces réduits souterrains, que le peuple crédule regarde comme l'ouvrage

---

(1) Et quelquefois pour y conserver leurs grains. *Voyez* sur ces usages, Tacit., *de Morib. Germ.* — Pelloutier, Hist. des Celtes. — Legrand d'Aussy, Hist. de la vie privée des Franç., t. 1. — Laureau, Hist. de France avant Clovis., p. 9--10.

des fées (1). Sous la montagne que foulaient tant de guerriers, s'étend une de ces vastes catacombes où étaient entassés les ossements de quelques générations celtiques : tout à coup la voûte s'écroule sous le poids des combattants ; mutilés, sanglants, ils remontent à travers les décombres et les vapeurs du funèbre abîme.

Les mânes, ainsi troublés dans leur sépulcre détruit, semblent se mêler au com-

---

(1) On en voit encore aux environs de Langres. *Voyez* ce qu'en disent Laureau, lieu cité, p. 10, de Caylus, Montfaucon, etc. Souvent, comme on l'a dit, les Gaulois y plaçaient leurs blés qui s'y conservaient fort bien. (*Mém. de l'Académ. des sciences*, *année* 1708. — *Olivier de Serres*, Théâtre d'agriculture, t. 1, p. 163, col. 2). Il y a quelques années que des ouvriers, creusant un puits dans un terrain, près d'Amiens, découvrirent une ancienne construction, composée de plusieurs chambres, dans lesquelles on trouva un amas de blé bien conservé.

bat, qui se renouvèle plus terrible sur les bords du gouffre, tombeau dévorant ouvert à tant de funérailles. Enfin Thorismond reste vainqueur (1), et les braves, l'élevant sur le bouclier, le portent en triomphe vers son père (2) : Théodoric compte avec orgueil les plaies du héros (3), et presse sur son cœur ce noble héritier de sa gloire.

Mais en ce jour tous les pères ne sont point heureux : Mérovée gémit sur l'absence de son fils Childéric ; ce prince, qui suivait les phalanges des Sicambres, s'étant

---

(1) Jornandès, *de Reb. Geticis*. — Gibbon, t. 9, ch. 35.

(2) Mœurs du temps. *Voy.* Tacit. *de Morib. Germ.* — Favyn, Théât. d'Honn., t. 1, ch. 2, p. 29.

(3) *Voyez* Tacit., ib. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danem., t. 1, p. 15 et suiv. — North. Antiq., v. 1, p. 117. — Snorron, Chr. Norw. — Les notes du poème des Scandinaves, traduit de Résinius par M. Montbron.

égaré dans une marche nocturne, avait été surpris par les ennemis.

Ce fait rapporté par Grégoire de Tours (1) et Fredegaire (2); la jeunesse et la beauté de Childéric (3), son penchant pour la volupté (4), ses aventures singulières (5), tout justifierait ici un épisode intéressant, qui délasserait de la narration des combats.

Le poète remplirait le septième chant de cet épisode, dont voici la rapide esquisse (6).

---

(1) Greg. Turon, episc. Hist., l. 2, c. 12.

(2) Fredeg. Schol. 10. — Mézeray, Hist. de Fr. avant Clovis.

(3) Velly, Hist. de France, t. 1, règne de Childéric. — Mézeray, lieu cité.

(4) Velly, lieu cité. — Mézeray, même lieu. — *Gesta Franc.*, l. 1, c. 6. — Dubos, lieu cité.

(5) *Gesta Franc.*, l. 1. — Aimon, l. 1, c. 8. — Sauval, Galant. des rois de Fr.

(6) Si j'invente le fond de l'action, c'est pour y rattacher d'une manière pittoresque des détails

Quelques Sarmates, placés en embuscade, ayant surpris Childéric, tuèrent sa garde et le conduisirent dans leur camp pour le sacrifier en l'honneur de leurs dieux féroces (1); ils arrivèrent au lever de l'aurore sous les tentes des Roxolans (2). La jeune Néliska, prophétesse de ces peuples, sortait alors de l'enceinte guerrière; assise sur un char attelé de taureaux, elle allait, accompagnée des prêtres et des chefs, interroger le vol des oiseaux sur le succès de la guerre (3).

Elle aperçoit le fils de Mérovée; elle admire sa taille élégante, sa jeunesse, sa grâce et sa royale chevelure, qui se divisait

---

purement historiques, et qui, épars dans un simple récit, produiraient peu d'effet.

(1) Northern., Ant., vol. 1, c. 7, p. 134. — Speed, Chron. — Camden's, Brit.

(2) Tribu sarmatique.

(3) Mœurs des temps. — Tacit., *de Morib. Germ.* — Pelloutier, lieu cité.

sur son front et tombait en longs anneaux sur un cou d'une blancheur éclatante (1).

Occupée de cette douce image, elle ne donne plus que des soins distraits au sacrifice, et le ciel n'a déjà que sa seconde pensée.

Elle apprend que les Sarmates s'assemblent pour délibérer sur le sort de leur captif; comme femme, comme prêtresse, elle a droit d'entrer au conseil (2): elle y paraît au moment où l'on prononçait un arrêt de mort; alors elle jète un cri d'effroi, et, d'une voix animée, elle s'écrie :

« J'ai consulté les dieux : le meurtre d'un » homme désarmé les offense. Ce n'est » pas le sang répandu, c'est la victoire » qui seule est agréable à ces dieux, amis

(1) *Voyez* le portrait de ce prince, trouvé dans son tombeau et conservé à la bibliothèque roy.

(2) Tacit., *de Morib. Germanorum.* — Pelloutier, Histoire des Celtes. — Jornandès, *de Reb. Geticis.*

» de la valeur généreuse, et leur courroux
» tombera sur le lâche dont la main égorgera
» l'être sans défense. »

La frayeur et l'amour exaltent les traits de Néliska, et les chefs la croient inspirée par un génie. Déférant à ses avis, ils décident qu'on fera combattre Childéric avec un guerrier, pour que sa défaite ou son triomphe apprène s'il est abandonné ou protégé du ciel (1) : si le captif succombe, il périra ; mais s'il est vainqueur, il sera libre et donnera sa chaîne à son adversaire.

Cet arrêt n'a point rassuré le cœur de la belle prêtresse ; elle craint que Childéric, si jeune encore, ne puisse repousser l'attaque d'un soldat aguerri : « Hélas, s'écrie-
« t-elle il mourra vaincu, et sans mon

(1) Cette espèce de jugement de Dieu était fort ordinaire en ces temps-là, chez les peuples d'origine scythique, celtique et gothique, ainsi qu'on le verra dans la suite de cet ouvrage.

» conseil il perdait du moins la vie avec » honneur ! » A cette amère pensée Néliska soupire et pleure ; tout à coup ses larmes s'arrêtent, et ses yeux levés au ciel brillent d'une céleste espérance.

Occupée d'un généreux projet, elle se rend dans la tente confiée à sa garde ; c'est là que les enfants du nord avaient déposé les images de leurs dieux, les os de leurs pères et les trésors ravis à l'ennemi ; elle détache de ces trophées un casque ombragé des ailes d'un vautour ; elle se couvre de la peau d'un tigre qu'un ouvrier de Bysance avait ornée de griffes d'or, et s'arme d'un bouclier d'osier et d'une lance légère ; puis, déposant au pied des autels qu'elle desservait, son voile, sa couronne et sa ceinture virginale, elle baigne de larmes involontaires ces objets pudiques et sacrés, que peut-être elle ne doit plus reprendre.

Méconnaissable sous l'habit guerrier, elle s'avance la première dans la lice ouverte, et déclare que l'ombre de l'un de ses frères,

tombé sous le glaive de Mérovée près des murs d'Orléans, l'a chargée cette nuit de sa vengeance.

Childéric, impatient de retrouver la liberté, s'élance avec fureur vers la beauté qui n'est à ses yeux qu'un soldat roxolan; mais, loin de l'attaquer, Néliska oublie même le soin de se défendre.

Déjà son sang coule, déjà sa lance brisée échappe à ses débiles mains : on la charge de fers, on brise ceux du petit-fils de Pharamond; rendu à la liberté, il retourne avec le prisonnier vers le camp d'Aétius.

Il en découvre déjà les pavillons, et son cœur s'attendrit à l'idée de revoir son pére; son imagination, encore effrayée d'une captivité périlleuse, s'élance avec transport vers l'avenir; dans sa douce ivresse il semble renaître et sourit à toute la nature. Mais quelle pensée vient mêler un nuage aux rayons de l'espérance! Childéric est sensible; il craint pour un autre le danger qu'il vient d'éprouver, et, tournant des

yeux compatissants vers son esclave, il lui permet de retourner parmi ses compagnons.

Cependant il met un prix à sa délivrance; ce prince avait senti à l'aspect de Néliska un amour égal à celui qu'il avait inspiré lui-même; il l'avait entendue au conseil, et son cœur reconnaissant aimait à lui devoir la vie. Il exige donc que celui qu'il délivre aille trouver en secret Néliska pour lui offrir un collier précieux (1), comme le gage d'un souvenir éternel.

Néliska lui répond d'une voix émue: « Tu me rends en vain la liberté; mes yeux » ne reverront jamais le golfe de ma patrie » ni les roseaux du Ladoga; je ne verrai » plus mes frères percer de leurs traits le » cerf et l'élan, ou atteler les rennes à mon

(1) Parure des Celtes et des Francs. *Voyez* Tacit., *de Morib. Germ.* — Polyb., l. 2. — Strabo, l. 4.

» char d'écorce, pour traverser le lac durci » par les frimas : mais cependant, aimable » étranger, ces objets, si doux au cœur » d'un pauvre exilé, ne causent pas mes » regrets en ce jour ; il est un objet plus » doux encore et que je dois perdre bien- » tôt. Regarde mon sang rougir au loin » derrière toi les graviers du désert ; en te » suivant ma vie s'est écoulée par une » blessure profonde ; mais avant d'expirer, » ta Néliska apprendra ton amour, et cou- » vrira ton présent de ses baisers et de ses » pleurs. » Elle dit, et presse sur ses lèvres le collier du jeune Sicambre ; aussitôt elle chancèle, son casque tombe : Childéric, étonné, relève la chevelure de cette jeune amante, et reconnaît la pâle Néliska ; alors il pâlit comme elle, il la relève dans ses bras, il l'appèle, et, s'effrayant de son silence, il se trouble, frissonne, et pose sur son cœur, sur sa bouche, la main de la vierge charmante ; mais, hélas ! toute la tendresse d'un mortel ne peut rendre la

vie à ce qu'il aime, et ce miracle manque à l'amour.

Les historiens racontent que la veille de la bataille dix mille guerriers d'Attila ayant rencontré un nombre égal de défenseurs de la Gaule, il s'engagea entr'eux un combat si opiniâtre que tous périrent de part et d'autre (1). Le huitième chant serait réservé à ce fait et aux funérailles du roi Gondicaire, qui périt aux champs catalauniques (2); ces funérailles seraient très-propres à la poésie, car les peuples barbares célébraient celles de leurs chefs par des chants de gloire, ainsi

---

(1) Jornandès, *de Reb. Get.* — Idat. Chronic. — Baugier, Mém. hist. sur la Champagne. — Dubos, Hist. crit. de la monarchie franç. dans les Gaules, t. 2. — Mézeray, Hist. de Fr. avant Clovis.

(2) Quelques auteurs ont confondu ce roi avec un autre roi de Bourgogne du même nom. Courtépée éclaircit fort bien cette erreur dans son Abrégé de l'Hist. de Bourgogne, en tête de la description de cette province.

qu'on le voit dans tous les historiens des événements qui nous occupent (1).

Il serait donc permis au poète d'appeler les Scaldes, ces chantres célèbres du nord (2), autour du corps de Gondicaire, dont toute l'armée admirait la valeur, et de faire entendre cet hymne sur les harpes funèbres :

CHANT DES SCALDES (3).

« Le chef des guerriers a combattu, et » les corbeaux vivront long-temps sur les » traces de son épée.

---

(1) Jornandès, *de Reb. Geticis.* — Isidor., Hisp. Hist. Goth. — Idat. *Chron.* — Dubos, lieu cité.

(2) Mallet, Introd. à l'Hist. du Danem., t. 1. Saxo Gram., Myth. Scand. — Worm., *Litt. runica.*

(3) *Voyez* la note 2 du 4e récit à la fin du volume.

« Le lâche ne fait point usage de son » cœur ; il croit que, s'il évite la guerre, » il vivra toujours : mais le brave n'a peur » que d'une vie sans gloire (1) ; la mort le » trouve prêt dans le combat ; il la voit, » sourit et tombe (2) ; ainsi est tombé Gon- » dicaire, dont les scaldes chanteront long- » temps la valeur au milieu des héros et » des vierges de Genève (3).

« Le chef des guerriers a combattu, et » les corbeaux vivront long-temps sur les » traces de son épée.

« Aussitôt que le brave est tombé, une

---

(1) Précepte de ces peuples. *Voyez* l'Hamavaal, ou disc. d'Odin à ses peuples. (Il est rapporté dans Mallet.)

(2) Mallet, lieu cité. — Bartholin, Raisons de mépriser la mort. — Snorron, Chron. Norw. — *Voyez* aussi les *Saga* rapportés par Torféus, Saxon le grammairien, et Wormius.

(3) Capitale des anciens rois Bourguignons. *Voy.* Picot de Genève, Hist. des Gaulois.

» étoile scintillante brille dans la nuit qui » l'environne ; c'est l'astre de l'immorta- » lité. Il se relève, et se trouve sur l'autre » bord du tombeau : là deux chemins s'of- » frent à lui ; l'un conduit au Vahalla (1), » palais des héros ; l'autre mène au sombre » Nifleim (2), lieu de douleur et d'oubli ; » le génie Heimdal (3), assis près de ces » deux routes, indique à l'enfant de la » mort celle qu'il doit suivre.

« Le chef des guerriers a combattu, et » les corbeaux vivront long-temps sur les » traces de son épée.

---

(1) L'Edda myth. — Wormius, *Litterat. runica.* — Snorron, Chron. de Norwége. — Saxo Gram., *Myth. scand.* — La doctrine des Vola, rec. de Sined ; Vienne, 1791, in-4°.

(2) L'Edda myth. — North. Antiq., v. 1, p. 117. — Sined, ib. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Dan., t. 1 et 2.

(3) L'Edda myth. — Bartholin, Antiq — Mallet, lieu cité, et le recueil de Sined.

« Heimdal, en voyant Gondicaire sortir » de la tombe, lui demande comment il » y est descendu. L'héritier de l'épée, » pour toute réponse, laisse tomber le » manteau qui couvre ses blessures : sou- « dain une musique ravissante se fait en- » tendre ; de jeunes déités apportent des » urnes pleines d'une liqueur rouge et » subtile qu'elles versent sur les plaies » du guerrier : ces plaies se referment ; » mais les cicatrices en conservent l'o- » deur. Alors le héros sent circuler en lui » des forces nouvelles ; son front s'épa- » nouit et les cent portes du Vahalla ou- » vrent leurs battants d'or (1).

« Le chef des guerriers a combattu, et » les corbeaux vivront long-temps sur les » traces de son épée.

---

(1) L'Edda myth. — Keysler, *loc. cit.* — Mallet, lieu cité.

« Brillant élu de la victoire, tu ne con-
» duiras plus nos phalanges; mais d'autres
» plaisirs te sont réservés : tantôt tu com-
» battras les géants descendants d'Ymer (1);
» tantôt imitant le génie Uller (2), qui,
» sur des patins radieux, dévance les aqui-
» lons et les éclairs, tu glisseras sur le
» fleuve de glace, et tu t'enfonceras par
» des portiques nébuleux dans les palais
» aériens (3); là des vierges aux yeux bleus
» et aux pieds d'albâtre te verseront la

---

(1) L'Edda mythol. — La doctrine des Vola dans Sined, et les notes à l'appui du texte. — Snorron, Chron. Norw. — Saxo Gram., *Mythol. scand.* — Keysl., loc. cit. — Barth., *Antiq. Dan.* — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danem., t. 1 et 2.

(2) L'Edda myth. — Ossians und Sineds Lieder; in-4°, Vienne, 1791. — Mallet, Introd. à l'Histoire du Danem., t. 1 et 2.

(3) Macpherson, Réflex. sur Ossian. — Milady Montague, Apologie de Shakespeare.

» boisson des héros dans le crâne (1) des
» Huns et des Vandales, tandis que Bra-
» ga (2), assis sous le chêne d'Idrasil (3),
» te charmera du son de sa lyre, et que
» la déesse Yduna (4) t'offrira les pommes
» qui donnent l'immortalité.

« Le chef des guerriers a combattu, et
» les corbeaux vivront long-temps sur les
» traces de son épée. »

Après cet hymne guerrier le poète dé-

---

(1) C'était aussi la coutume des Gaulois. Silius Italicus, l. 13, v. 482, dit, en parlant des Celtes :

At Celtæ vacui capitis circumdare gaudent
Ossa, nefas! auro, et mensis ea pocula servant.

(2) L'Edda myth. — Keysler, *loc. cit.* — Mallet, lieu cité. — Oss. und Sin. Lieder; Vienne, 1791, in-4°.

(3) L'Edda, ib. — Hist. d'Odin, rapp. dans la Bibl. univ. des Romans, année 1777. — Mallet, lieu cité, et les notes du poème des *Scandinaves*.

(4) L'Edda myth. — Sineds, lieu cité.

crirait la cérémonie des funérailles, et ici notre histoire lui fournirait des traits touchants et des usages peu connus.

Voyez ces femmes, couvertes de robes noires (1) et les cheveux épars, s'élancer dans le bûcher ou descendre vivantes dans la tombe conjugale qui renouvelait l'hyménée (2)!

Voyez ces amis se percer le cœur sur le corps de leurs compagnons (3)! Voyez ces armes, ces trophées inhumés avec le brave dont ils attestent la gloire (4), et qui

(1) Tacit. *de Morib. Germ.* — Am. Marcel., l. 15. — D. Martin, Hist. des Gaulois.

(2) Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6. — D. Martin, lieu cité. — Pelloutier, Histoire des Celtes. — Mézeray, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

(3) Cæs., *de Bell. Gall.*, ib. — D. Martin, lieu cité. — Legendre, Mœurs et Cout. des Fr., — Pelloutier, lieu cité. — Picot, Hist. des Gaulois, t. 2, l. 2, c. 4, p. 322.

(4) Montfaucon, Ant. expl., t. 5, p. 2, et Suppl., t. 3, l. 1, c. 9, et t. 4, l. 7, c. 13. — D. Martin,

semblent escorter en triomphe son âme fugitive! Entendez-vous ces voeux, ces serments formés par ceux qui survivent pour venger celui qui n'est plus (1)! Que de digressions intéressantes, que d'épisodes attendrissants l'auteur peut trouver dans ces coutumes primitives, telles que les rapportent Pelloutier, Montfaucon, D. Martin et les écrivains qu'ont réunis Duchesne et D. Bouquet (2)!

Hist. des Gaulois. — Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1. — Moreau de Mautour, Mém. sur les tombeaux trouvés dans l'Auxois en Bourgogne.

(1) Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6, c. 19. — Diod. Sicul., l. 5. — Pomp. Mela, l. 3, c. 2. — Saint-Foix, Essais hist. sur Paris. — Picot, lieu cité, p. 321.

(2) *Voyez* aussi Legendre, Mœurs et Cout. des Franç. — Saint-Foix, Essais hist. sur Paris. — Cordemoy, Mézeray et Velly, en leurs Histoires de France. — M. le marquis de Paulmy, Legrand d'Aussy, etc.

Le poète puiserait la matière du chant suivant dans le merveilleux du sujet ; et c'est ainsi qu'après avoir dépeint, dans ce qui précède, les mœurs, les costumes, les festins, les duels judiciaires, les combats, les amours, les funérailles, et mille choses curieuses de l'histoire de nos ancêtres, il dirait dans le neuvième chant les religions et la superstition de ces peuples assemblés, qui, se préparant à une grande bataille, cherchent à se concilier leurs dieux par des prières et des sacrifices.

Plusieurs autels sont dressés dans le camp des défenseurs de la Gaule pour des cultes différents. Sur l'un (1), les Saxons adorent le sombre Irminsul, qui d'une main agitait son étendard, et portait dans l'autre une

---

(1) *Voyez*, sur la religion des Saxons, Tacit., *de Morib. German.* — Sammes', Ant. et Orig. of the Saxons. — Verstegan, Rest. of Decayed Intel. c. 3. — Keysl., *Antiq. Sept. et Celt.* — Sched., *de Diis Germ.* — Strutt, Angl. ancienne.

épée et des balances, emblêmes des hasards du combat (1). Les Alains, les Suèves, et quelques peuples d'origine scandinave, entourant le second autel, célèbrent par des chants féroces Odin et son épouse Frigga, et défient la déesse Héla de leur arracher une plainte (2). Les nations de la Scythie placent debout sur un bûcher le glaive, symbole de leur divinité tutélaire, et ils arrosent cette arme sacrée avec le sang des brebis et des coursiers (3).

Sur un troisième autel les Gaulois, presque tous chrétiens (4), célébraient les saints

(1) Eginh., *Annal. et Vita Caroli mag.* — *Annal. Metens.*

(2) North. Antiq., t. 1, p. 117. — Strutt. Angl. anc., p. 196. — Mallet, introduction à l'hist. du Danem., t. 1 et 2.

(3) Amm. Marcell., l. 31, c. 2. — Hérod., l. 4, c. 62. — Le poème des *Scandinaves* et les notes.

(4) Fleury, Hist. eccl*é*s. — Tillemont, Mém. pour l'Hist. ecclés.

mystères et imploraient le Dieu d'Israël, qui conduisit les armées victorieuses à travers les abîmes de la mer, renversa les cités ennemies au seul bruit de la trompette, et confondit l'orgueil des Nabuchodonosor et des Baltazar.

Quant aux Francs, ils n'élevaient point d'autels. Assis vers les bords de la Marne qui coule près de leurs tentes, ils adressaient des prières au courant des flots (1) et à l'astre qui s'y réfléchit (2); leurs prêtresses observaient le vol des oiseaux, et, brisant les liens d'or qui retenaient les chevaux sacrés (3), elles suivaient d'un œil attentif leur course prophétique.

Les chroniques qui parlent de cette cé-

(1) Agathias, l. 1.

(2) Tacit., *de Morib. Germ.* — Sched., *de Diis Germ.* — *Voyez* aussi le 3e récit de ce volume. — M. Fournel, lieu cité.

(3) Tacit., ib. — Schedius, ib. — Camden's Britt. — Strutt, Angl. anc., p. 42.

lèbre bataille prétendent qu'elle fut annoncée par des phénomènes (1) : la critique de l'histoire rejète avec raison ces récits d'une crédulité ignorante ; mais la poésie, moins sévère, est autorisée à s'en servir et leur doit souvent de grandes beautés. Elle pourrait donc peindre, d'après nos gothiques écrivains, les prodiges qui selon eux effrayèrent les deux armées la veille de la bataille ; la terre trembla, le ciel parut en flammes, et les nuages se découpèrent en lances, en enseignes, en légions.

Cependant Attila est plongé dans une morne tristesse (2) ; tous ses rêves, tous ses pressentiments l'épouvantent ; il croit voir refluer sur lui le sang dont il noya tant de

---

(1) Sigeb. Gembl. Chronic. — D. Bouquet, Rec. des Hist. de Fr., t. 2. — Lafaille, Ann. de Tolose, t. 1. — OEuvres de Fauchet. — Baugier, Mém. sur la Champagne.

(2) Jornandès, *de Reb. Geticis*. — Mézeray, Hist. de France avant Clovis, t. 2.

contrées. Pâle et hideux, il sort de sa tente; l'horizon tout en feu réfléchit sur lui de sinistres lueurs (1), et ce roi superstitieux, teint des couleurs infernales, regarde d'un air troublé ces signes du courroux céleste.

Il fait dresser dans son camp un grand bûcher, formé des selles de ses coursiers et des débris des chariots (2), et il ordonne à ses soldats de l'y brûler tout vivant si les ennemis forcent ses retranchements.

La nuit descend sur les deux armées, où tant de milliers d'hommes rejetaient les douceurs du repos. Attila, ne pouvant supporter plus long-temps l'inquiétude qui le

---

(1) Lafaille, Annal. de Tolose, t. 1. — Fauchet, œuvres, l. 2, c. 2.

(2) Sigeb. Gemblaç. — Jornandès, *de Reb. Get.* — L'abbé Dubos, Hist. crit. de l'Etabl. de la Mon. franç. dans les Gaules, l. 2, c. 17. — Fauchet, œuvres, l. 2, c. 2. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1, p. 121. — Gibbon, t. 6, c. 35, p. 348, de la traduction française.

dévore, s'enveloppe dans un manteau et s'avance à pas lents et sans escorte vers un endroit écarté, pour consulter les magiciennes (1), qui étaient en grande vénération chez les Huns et les Goths, dont elles suivaient les armées (2).

Selon Bartholin, dont les ouvrages sont pleins de choses curieuses sur les peuples du nord (3), ces devineresses, qu'il appelle *visinda-kona*, *femmes aux oracles* (4),

---

(1) Jornandès, *de Rebus Get.* — Gibbon, t. 6, ch. 35, p. 342 de la trad. française. — Dubos, Hist. crit. de la Monarch. franç. — Ce fait peut fournir le beau sujet d'un tableau.

(2) Procop., *de Bell. Goth.* — Mallet, Introd. à l'Hist. du Dan. — Jornandès, *de Reb. Geticis.* — Keysler, *Ant. select. Sept. et Celt.* — Pelloutier, Hist. des Celtes.

(3) Bartholin dans ses Antiquités danoises, dans ses Raisons de mépriser la mort, dans l'Hist. d'Erich-le-rouge, qu'il rapporte, etc.

(4) On leur donnait aussi les noms de *Volva-Seid*

étaient vêtues de robes bleues étoilées de pierreries ; un large baudrier suspendait à leur côté une poche remplie d'instrumens magiques ; leur bonnet était une toison noire roulée autour de leur front ; elles s'appuyaient sur un long bâton de cuivre doré surmonté d'une boule brillante (1).

Shakespeare (2) en fait une peinture plus terrible ; il les montre maigres et échevelées, occupées à une action sans nom, autour d'une chaudière enflammée, et se disant un secret en saluant le voyageur sur la plaine inculte et solitaire (3).

Attila les aborde, semblable au roi Saül lorsque, frappé de crainte, parce que Dieu l'avait abandonné, il se rendit au milieu de

---

Kona si de *Fiol-kyngi*, c'est-à-dire qui sait beaucoup.

(1) Bartholin, l. 3, c. 4, p. 688.

(2) Shakesp., trag. de Macbeth.

(3) Shakesp., loc. cité. — Milady Montagüe, des Êtres surnaturels employés par Shakespeare.

la nuit vers la pithonisse d'Endor, qui lui montra l'ombre menaçante de Samuel. Ces magiciennes se livrent à une œuvre pleine d'horreur ; un rire bizarre, errant sur leurs lèvres tremblantes, donne à leurs traits un air indéfinissable. Pour toute réponse elles évoquent le fantôme du vieil Hermanaric, qui, après avoir régné près de cent ans sur les Goths, et étendu son empire depuis la Baltique jusqu'au Danube, et depuis la Vistule jusqu'au Borysthène, fut défait par les aïeux d'Attila (1), et se tua lui-même en appelant la vengeance sur la race de ses vainqueurs.

A cette apparition, Attila se trouble et chancèle comme un homme ivre, qui voit les objets autrement qu'ils ne sont. Il revient dans son camp à la lueur des sapins allumés, et retrouve ses malheureux guerriers, que

(1) Malte-Brun, Précis de la Géogr. univ., t. 1, l. 15, p. 326.

son ambition va peut-être condamner à périr: déjà il ne voit de toutes parts que des spectres irrités qui lui montrent leurs plaies (1).

Bientôt, indigné de sa crainte, il la surmonte, et, plus audacieux que l'avenir n'est menaçant, il dit en brandissant son épée: « Demain je serai Attila! » Mais il attend que le soleil penche vers l'horizon (2) pour engager le combat; il veut, s'il est défait, que la nuit, abrégeant la victoire de ses ennemis, puisse cacher les vaincus et les sauver dans ses ombres (3).

---

(1) Selon Jornandès les prophétesses lui annoncèrent qu'il perdrait la bataille, mais que le plus brave de l'armée ennemie périrait.

(2) Jornandès, *loc. cit.*—Idat. *Chron.*—Isidor., *Hist. Gothor.* — Paul Emile, Histoire de France, l. 1. — Dubos, lieu cité, l. 2, c. 17. — Fauchet, Orig. gaul., l. 2, c. 12.

(3) Jornandès, *ub. supr.* — Idat., ib. — Dubos, même lieu. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1.

Le dernier chant serait rempli de cette bataille, l'une des plus mémorables que présente l'histoire.

Le soleil était au tiers de son cours lorsqu'Attila rangea son armée; il confia la droite au vaillant Ardaric, qui commandait un grand nombre de nations; la gauche fut occupée par Valamir et les Ostrogoths; Attila se tint au centre avec les Huns et les Vandales (1). Ce monarque encourage ses guerriers. « Vous êtes, leur dit-il, les vainqueurs et les maîtres de cent nations; vous avez dompté les montagnes de l'Arménie (2) éternellement couvertes de neige; vous avez traversé le Tigre, l'Euphrate, le Halys, le Danube, le Rhin,

(1) Jornandès, *de Reb. Get.* — Dubos, lieu cité, l. 2, c. 17.

(2) Eutrop., l. 1, p. 243—251. — S. Hieron., t. 1, p. 26, *ad Heliodor.* — Philostorgius, l. 9, c. 8.

et partout vos efforts ont triomphé des hommes et de la nature. La même fortune qui vous ouvrit les marais et les déserts de la Scythie vous réserve la jouissance de cette journée (1). Je vais lancer le premier dard (2) : le lâche qui refusera de m'imiter est dévoué à une mort certaine, mais ceux qui combattront vaillamment seront protégés par la main invisible des dieux (3). » A ces mots il fait luire à leurs yeux l'épée du dieu Mars, et les scaldes entonnèrent les chants du triomphe et de la mort (4).

Cependant Aétius et Mérovée préparent de leur côté l'ordre de la bataille, et par

(1) Cassiodore conserve ces propres expressions dans la harangue d'Attila, que je n'ai point rapportée, mais qu'on trouve toute entière dans Jornandès et presque tous les Historiens du temps.

(2) Gibb., t. 6, ch. 35, p. 344.

(3) Gibb., ib.

(4) Jornandès, *de Reb. Geticis*. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danem. — D. Martin, Hist. des Gaul.

de savantes manœuvres ils évitent l'aspect du soleil (1), qui éblouit leurs ennemis. Ils placent au centre Sangibanus et les Alains (2), dont ils suspectent la fidélité, afin de contenir leurs mouvemens; les Visigoths, les Gaulois, les Bourguignons et les Francs s'étendent sur les ailes; ils chantent le bardit et font tourner leurs boucliers colorés comme les roues d'un char rapide (3).

C'est ici que le poëte invoquerait de nouveau les muses pour ranimer sa voix au moment de faire entendre le choc d'un million de combattans (4), mêlant au bruit

(1) Jorn., *de Reb. Get.*—Fauchet, en ses Oeuvres.

(2) Jornandès, *de Reb. Geticis*. — Idat. Chronic. — Dubos, t. 1, l. 2, c. 17. — Gibbon, t. 6, ch. 35. p. 344. — Legendre, Hist. de Fr., t. 1, p. 142.

(3) Tacit., *de Morib. German.*

(4) Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 41. — Idat. *Chr.* — Olympiad. 307. — Isidor. Hisp., *Hist. Goth.* — Gregor. Turon. episc., *Hist.*, l. 2, c. 7.

des instruments de guerre des cris épouvantables. Parmi ces barbares il en est qui ont fait voeu (1) de ne pas s'asseoir au festin solennel, de ne point dormir ailleurs que sur la terre aride, de ne pas quitter la chaîne ou l'anneau de fer qui charge leurs bras, de ne pas rompre les liens dont ils ont serré les nœuds autour de leurs flancs avant d'avoir immolé un certain nombre de guerriers, ou d'avoir chanté les chœurs de la victoire.

C'est dans cette horrible mêlée, au sein de la mort ou du triomphe, que ces voeux sont acquittés.

— Paul Emile, Hist. de France, l. 1. — OEuvres de Fauchet, l. 2. — Dubos, lieu cité, t. 1, l. 2, c. 17.

(1) Sur ces vœux consultez : Diod. *Sicul.*, l. 6, c. 19. — Tacit., *de Morib. Germ.*, c. 21, p. 663. — Athénée, l. 4. — Fayyn, Théât. d'Honn., t. 1, c. 78. — North. Antiq., v. 1, p. 205. — Strutt, Angl. anc. t. 1, p. 45. — Mabill., *Annalia ord. S. Benedict.*, préf., n. 41. — Olivier de la Marche, Mém. l. 1, p. 243.

Les Bretons font rouler avec bruit leurs chars hérissés de faux tranchantes (1), et les conduisent avec tant d'adresse, que souvent on les voit tourner sur un espace étroit autour d'un gouffre béant, gravir les rochers escarpés, en descendre précipitamment, et tout à coup s'arrêter sur la pente rapide (2); ils lancent leurs traits du haut de ces chars légers, se tiennent debout sur le timon, voltigent sur leurs coursiers, sautent lestement à terre, remontent avec agilité (3), partent, reviennent, et sont en même temps et l'éclair et la foudre.

De nombreux escadrons s'ébranlent à la fois, la lance en arrêt, et, couverts de leurs boucliers jusqu'au niveau de leurs yeux sombres et menaçants, ils fondent sur des remparts de guerriers; ceux-ci, à demi-

(1) Pomp. Mela, l. 3, cap. 5.

(2) Strutt, Angl. anc., t. I, p. 7.

(3) Strutt, ib.

baissée, mais le front levé et plein d'audace, tiennent d'un bras tendu en arrière leurs piques acérées : le fer croise le fer ; le sang coule, et la terre est jonchée de cadavres.

Le Sicambre, fidèle à sa manière de combattre, se précipite sous le ventre du coursier, qu'il perce de son épée (1); l'animal se cabre et tombe avec son cavalier sur l'ennemi qui l'a blessé ; il s'engage entr'eux une lutte affreuse qui ne laisse qu'un monceau de carnage.

Là le Scythe, selon la coutume des peuples barbares, enlève les têtes de ceux qu'il immole (2), et les attache par leurs

(1) Tacit., *de Morib. Germ.*

(2) Herodot. *Hist.* — Idat. *Chron. in Bibl. patr.*, v. 7, p. 1233. — Vict. *de Pers. Afric.* — Tacit., *de Moribus Germanorum.* — Polyb., l. 2. — Diod. Sicul., l. 5 et l. 14. — Tit. Liv., l. 10, c. 26, et l. 23, c. 24. — Strabo, l. 4. — Justin., l. 24, c. 5. — Marcel, t. 1, c. 12, p. 60.

tresses pendantes (1) à son ceinturon de cuir et à la selle de son cheval. Entouré de ces horribles trophées (2), il s'enfonce dans l'épaisseur des bataillons.

Genséric jouit au milieu de tant d'horreurs, depuis long-temps affamé de carnage, le cruel trouve enfin l'abondance ; sa hache, que cent fois il abaisse et relève, fait ruisseler des flots de sang.

Mérovée entraîne avec lui ses guerriers ; sa longue chevelure teinte en rouge est pareille à la comète, qui, secouant dans les airs sa crinière ardente, épouvante les peuples et présage les fléaux. Les Marcomans, les Gépides, les Hérules, tombent

---

(1) Presque tous les barbares avaient les cheveux longs, et particulièrement les Huns, qui tressaient les leurs en serpents. *Voyez* Jornandès, *de Rebus Geticis*. — Fortunat, Episc., l. 6, *carm.*

(2) C'est encore l'usage des Turcs, dont l'origine est la même que la plupart des peuples du continent.

sous la hache de ce roi (1), et les Francs, à demi-nus, se servent de leurs longues piques (2), tantôt pour renverser des rangs entiers, tantôt pour franchir ces barrières de corps expirants.

Mais rien n'égale les exploits de Théodoric, et malgré le deuil qui va payer sa gloire, les braves de Tolosa ne parleront de lui qu'avec envie. Ce héros renverse des peuples entiers sous son épée; à la tête de sa cavalerie (3) il attaque le puissant Valamir, qui n'ose soutenir sa vue : mais ce dernier a près de lui un chef nommé Andagis (4), habile à lancer les traits; l'arc

---

(1) Paul Emile, lieu cité. — Fauchet, œuvres complètes, l. 2.

(2) Tacit., *de Morib. Germ.*. — Agathias, l. 1. — Sidon. Apoll., *Paneg. Maj.*, c. 5.

(3) Jornandès, *de Rebus Geticis*. — Dubos, t. 1, l. 2, c. 17. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1.

(4) Jornandès, ib. — Dubos, lieu cité. — Cord., lieu cité, p. 121, in-fol.

siffle, le coursier de Théodoric est atteint; il tombe, et le guerrier, renversé avec lui, est écrasé par ses propres escadrons (1).

Tandis que les deux ailes de l'armée d'Aétius disputaient vaillamment la victoire, les Alains, que retenait le perfide Sangibanus, restaient oisifs à leur poste (2); mais Thorismond, qui voit leur déshonneur, cesse de poursuivre les Gépides; il passe de la droite au centre (3) avec ses guerriers encore fumants du triomphe; il ajoute à sa gloire la part qu'un traître a négligée.

Attila, enfoncé de toutes parts, ne compte plus que sur le secours de la

(1) Jornandès, *de Reb. Get.* — Dubos, lieu cité. — Gibbon, t. 6, c. 35, p. 347 de la trad. française

(2) Jornandès, ib. — Dubos; lieu cité. — Cordemoy, lieu cité.

(3) Isidor. Hisp. *Hist. Goth.* — Jornandès, ib. — Fauchet, œuvr. complètes, l. 2, c. 2.

nuit (1) ; bientôt , lugubre auxiliaire , elle descend des montagnes, et sous ses auspices les Huns rentrent dans leur camp (2).

Les vainqueurs, épars dans les ténèbres, courent au ruisseau qui coule dans la plaine pour s'y désaltérer et pour laver leurs paupières et leur visage brûlés de sueur et de poussière; ils ne voient pas le sang qui l'a rempli (3), et lorsque les feux du camp les éclairent, ils se regardent avec horreur.

Cependant Attila, ralliant les débris de ses bataillons, s'échappe de ses retranchements et quitte pour toujours la Gaule (4).

---

(1) Jornandès, *de Reb. Get.* — Fauchet, lieu cité. — Picot, Hist. des Gaulois, t. 2, p. 112.

(2) Jornandès, ib. — Baugier, Mém. hist. sur la Champagne. — Mézeray, Hist. de Fr. avant Clovis.

(3) Jornandès, *de Reb. Geticis*, c. 40. — Cord., Hist. de Fr., t. 1, p. 121. — Mézeray, lieu cité.

(4) Jornandès prétend qu'il y revint pour com-

C'est ainsi que cette contrée fut délivrée de ce guerrier féroce, qui laissa deux cent mille hommes sur le champ de bataille (1).

L'armée des alliés se sépara. Thorismond et ses Visigoths revinrent à Toulon, Aétius conduisit les Romains dans la ville que l'Empire possédait encore dans les Gaules, et les Bourguignons revinrent dans leur patrie. Mais quoique restés seuls et en petit nombre, les Francs infatigables résolurent de poursuivre Attila et de venger l'univers en achevant la ruine de ce bar-

---

battre les Alains, mais qu'il fut chassé par Thorismond. Attila, en quittant la Gaule, marcha à d'autres célèbres expéditions, sur lesquelles on peut consulter Prosp., *Fast. ad ann.* 452. — Idat., *Chron. ad ann.* 452. — Cassiod., *Fast.* ad ann. 453. — Muratori, *Annali dell' Italia.*

(1) Les historiens diffèrent sur le nombre. *Voyez* Jornandès, *de Reb. Get.*, c. 41. — Isidor. Hisp. *Hist. Goth.* — Greg. Turon., l. 2, c. 7. — Idat., *Chron.* — Dubos, Hist. crit., 1, l. 2, c. 17. — Gibb., t. 6, c. 35, p. 346 de la trad. franç.

bare (1). Ils le harcelèrent jusqu'aux extrémités de la Thuringe, et l'auraient chassé plus loin si les habitants de cette contrée attachés au parti des Huns n'eussent point profité de l'éloignement de Merovée pour faire une invasion dans son royaume où ils égorgèrent deux cents jeunes filles dont ils dispersèrent les membres sanglants dans les villes et les campagnes ravagées (2). Cruautés inouies dont plus tard l'un des fils de Clovis sut tirer une vengeance éclatante (3).

A Mérovée succéda Childéric (4); l'imagination sourit à ce règne voluptueux.

L'histoire, comme un juge sévère, doit comdamner sans doute les séductions et les excès de ce prince; mais la poésie, qui sur

---

(1) Gibbon, t. 6, c. 35, p. 351.

(2) Gibb., ib.

(3) Greg. Turon., *Hist.*, l. 2, c. 10, p. 190.

(4) Greg. Turon., l. 2, c. 12. — Fredeg., *Epit.*, c. 11. — Adon. Vien., Chr. — Roric., *Gest. Franc.* l. 1. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 8.

sa lyre indulgente chanta les amours d'Hélène et de son ravisseur, peut célébrer les aventures de Bazine et de Childéric (1).

Ce dernier, plein d'attraits et de grâces, partageait aisément les sentiments qu'il faisait naître (2). Bientôt les fatales délices, les soupirs, les molles langueurs, changent le Sicambre farouche en un mortel efféminé; de riches vêtements remplacent la cuirasse et la saye des guerriers; des réseaux de perles (3) enveloppent les tresses par-

---

(1) *Gesta Francorum*, l. 1, c. 6. — Velly, Hist. de France, t. 1, règne de Childéric. — Hamilton, Anecd. sur la cour de Childéric; Paris, 1736, in-12. — Vanel et Sauval, Galanteries des rois de France.

(2) *Gesta Franc.*, l. 1, c. 6. — Greg. Tur., *Episc. Hist. Franc.*, l. 2. — Fredeg., *Epit.*, c. 11.

(3) Montfaucon, Antiq. expliq. et Monum. de la Monarchie franç. — Bouteroue en son Ouvrage sur les Médailles et les Monnaies. *Voyez* aussi l'édition in-4° de l'Hist. de France de Mézeray, avec figures; presque tous les rois de la première race y sont

fumées que naguères, pour les combats, teignit une couleur sanglante (1).

Les Francs murmurent d'un si lâche repos (2), et s'indignent de ne voir dans le fils de Mérovée que le suborneur de leurs épouses et de leurs filles. « Hé quoi, se disent-ils, quand nous sommes environnés » d'ennemis qui nous disputent (3) une » conquête mal affermie, quand nos tribus » sont resserrées en d'étroites limites, nous » nous arrêtons sur le chemin de la victoire! » les harpes restent muettes et les armes » oisives! N'avons-nous donc refusé la » couronne aux femmes (4) que pour la ré-

---

couronnés de réseaux de perles; mais surtout les recueils publiés par M. Willemin, M. Rathier etc.

(1) D. Bouquet, Rec. des Hist. de France, t. 2, préf. — Mézeray, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

(2) *Gesta Franc.*, l. 1, c. 6 et 7. — Greg. Turon., ib., c. 12. — Fredeg., *Epit.*, c. 11.

(3) Isid. Hisp. *Hist. Goth.* — Procop., *de Bell. Goth.* — Mably, Observ. sur l'Hist. de Fr., t. 1.

(4) En vertu d'une interprétation forcée d'un pas-

» server à leur esclave, ne proclamons-
» nous un chef sur le pavois, où il doit se
» tenir debout et sans appui (1), que pour
» le voir languir ensuite dans la couche
» adultère ! Non, non, et puisque Childé-
» ric cesse d'être brave et vertueux, il re-
» nonce à nous gouverner. »

Ainsi parlaient entr'eux les chefs de la nation, qui résolurent d'appeler à leur tête le romain Egydius (2). — Cependant quand Childéric perdait un trône il lui restait un

---

sage de la loi salique. *Voyez* Echard sur la loi salique. *Voyez* aussi Cordemoy, Mézeray, Velly, et surtout Montesquieu sur cette interprétation.

(1) Voulant montrer par là, qu'un roi doit s'élever par lui-même. Tacit., *de Morib. German.* — Sauvigny, Mœurs des Français. — Mably, Obs. sur l'Hit. de France, t. 1. — Mézeray, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

(2) Greg. Turon., l. 2. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1. — Fredeg., *Epit.*, c. 11. — Addon. Viennens, *Chronic.* — Chroniq. de Saint-Denis, l. 1, c. 8 et 9.

ami : le fidèle Viomade (1) avait deviné les complots des Francs ; il conseille à Childéric de se réfugier à la cour de Basin, roi de Thuringe (2) ; puis, rompant en deux une pièce d'or, il lui en remet une part en lui disant (3) : « Je garde l'autre » moitié, lorsqu'un messager vous la présen- » tera, revenez sans crainte ; j'aurai frayé » le chemin de votre retour. »

Les amis se séparèrent ; le fils de Mérovée se rendit dans la Thuringe, et Viomade resta près d'Egydius, dont il gagna si bien la confiance qu'en peu de temps il devint

---

(1) Quelques-uns l'appèlent Guyomans.

(2) Greg. Turon, ib. — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 7. — L'abbé Dubos, Hist. crit. de l'Etabliss. de la Monarchie franç. dans les Gaules.

(3) Greg. Turon., ib. — Aim., l. 1, c. 7. — *Gesta Franc.*, l. 1, c. 6. — Sigeb. Gemblac., *Chronic.* — Hamilton, Anecd. de la cour de Childéric; Paris, 1736, in-12.

son ministre et son favori (1); alors il lui donna de perfides conseils, et lui suggéra les actions les plus capables de le faire haïr (2). Lorsqu'il eut ainsi façonné un tyran tel qu'il le fallait pour ses desseins, il vit les auteurs mêmes de l'exil de Childéric se repentir de leur conduite et redemander ce prince à Viomade (3), qui d'abord garda avec eux un silence sévère (4); mais lorsqu'il se fut assuré de la sincérité de leurs regrets, il leur tint un discours éloquent (5) dans lequel il imputait au jeune âge de Childéric des passions que le malheur et

(1) Aimoin, *loco citato*. — Mézeray, Histoire de France avant Clovis, t. 2, p. 297.

(2) Aim., ib. — Mézeray, lieu cité.

(3) *Gesta Francorum*, c. 7. — Aimoin, l. 1, c. 8.

(4) *Gesta Franc.*, ib. — Aim., *loco citato*.

(5) *Gesta Franc.*, ib. — Aim., loc. cit. — Roric., *Gesta Franc.*, l. 1. — Chroniq. de Saint-Denis, l. 1, c. 8 et 9. — Cordemoy, Histoire de France, t. 1. — Mézeray, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

les années avaient sans doute apaisées ; il rappela les qualités de ce prince, le pur sang des Théodomir, des Clodion, des Mérovée, de tous ces chefs valeureux que déjà il avait imités aux champs Catalauniques (1); il leur dit quelle honte c'était pour les Francs d'obéir à un Romain (2), qui les traitait en esclaves, et finit par les engager à se rendre dans la ville de Bar (3), où bientôt il leur ferait revoir Childéric, pour qu'ils le proclamassent de nouveau leur souverain (4). Les Francs remercièrent Vio-

---

(1) Greg. Turon., l. 2, c. 12.

(2) Les peuples barbares méprisaient les Romains. *Voyez* Luitprand *apud Murator.*, Script. Ital., v. 2, part. 1, p. 481. — Jornandès, *de Reb. Get.* — Prisc. Rhet., *Excerpt. de Legat.* — Selon Priscus (*Excerpt. de Legat.*) Egydius était Gaulois. — Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Emp.*

(3) Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1. — Picot de Gen., Hist. des Gaulois, t. 2, c. 15, p. 122.

(4) Fredeg., Epit., c. 9. — Aim., ib — *Gesta Fr.*, Epit., c. 7.

made et allèrent à la rencontre de Childéric, auquel un messager porta la moitié de la pièce d'or, signal convenu d'un retour sans péril.

Ce prince en quittant le trône s'était présenté à la cour de Basin, où il reçut une hospitalité généreuse. Le roi de Thuringe, quoiqu'au déclin de son âge, avait une jeune épouse (1), célèbre dans l'histoire par sa beauté, son esprit et les connaissances qu'on lui attribuait dans la magie (2). Les annalistes racontent que cette Armide de nos climats, ayant un jour consulté l'avenir sur ses destinées (3), apprit qu'elle devait

(1) Aim., ib. — Mézeray, Hist. de France avant Clovis, t. 1.

(2) Aim., l. 1, c. 8. — Dubos, Hist. de l'Etab. de la Monarch. franç. dans les Gaules, l. 3, c. 8, 10 et 11. — Velly, Hist. de France, t. 1.

(3) Aim., ib. — Mézeray, Hist. de France avant Clovis. — Hamilton, Anecd. sur la Cour de Child.; Paris, 1736.

être l'épouse d'un roi dont la puissance et le courage égaleraient la grâce et la beauté : son mariage avec Basin ne lui semblait pas l'entier accomplissement d'un oracle si flatteur. Childéric parut à sa cour : le récit de ses malheurs, qu'avait causés son goût pour un sexe trop aimable, redouble l'impression que fit sur Basine l'aspect de ce prince charmant, auquel il ne manquait plus qu'un sceptre pour être l'époux promis. De son côté Childéric n'avait pu voir la reine sans éprouver un amour d'autant plus violent qu'il voulut le combattre, ou du moins le cacher pour ne point offenser un monarque hospitalier (1). Mais à peine le messager de Viomade lui a-t-il remis la moitié de la pièce d'or, qu'il sent se réveiller en lui le courage et l'honneur (2).

Après de tendres adieux il se rend à Bar,

---

(1) Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 8. — Hamilton, Anecd. sur la cour de Childéric ; Paris, 1736, in-12.

(2) Greg. Turon. *Hist.*, l. 2. — Aim., *loco citato.*

où il trouve les chefs de la nation, dont il reçoit de nouveaux serments. A la tête de ses sujets il attaque Egydius (1), et recouvre son royaume qu'il agrandit par des conquêtes (2).

Un jour qu'il tenait cour plénière, une princesse descendit de son char aux portes du palais; c'était Basine, qui, instruite des victoires et de la puissance de Childéric, ne doutait plus qu'il ne fût celui que le sort lui réservait.

« Fils de Mérovée, lui dit-elle (3), je » suis venue près de vous, parce que vous » êtes le prince le plus digne de moi; si » j'avais connu un héros plus parfait, j'au- » rais traversé les mers pour m'unir à lui.»

(1) Greg. Tur. *Hist.*, l. 2. — Fredeg., Epit., c. 9.

(2) *Gesta Franc.*, Epit., c. 12. — Greg. Turon. *Hist.*, l. 2. — Roric., *Gesta Franc.*, l. 1. — Fredeg., Epit., c. 12.

(3) Aimoin, *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 7 et 8.

Childéric présenta son anneau à cette reine, et l'épousa aux applaudissements de sa cour enchantée.

La poésie, la musique et la peinture pourraient à l'envi féconder ces faits historiques, où l'on distingue les sujets de plusieurs tableaux; tel est celui de Childéric s'arrachant des bras de Basine, et saisissant son bouclier et sa lance lorsque le messager de Viomade lui présente la moitié de la pièce d'or.

Tel est encore l'instant où Basine arrive au milieu de la cour de son amant, qui descend de son trône et présente son anneau à la reine de Thuringe.

Le merveilleux qu'on remarque dans leurs amours, et qu'amplifient encore nos vieilles chroniques en faisant de Basine une puissante magicienne, conviendrait bien à la scène lyrique, où l'on pourrait donner à cette jeune et belle princesse la baguette et le talisman des fées, leurs chars de nuages et leurs dragons ailés.

Il faut ajouter que puisqu'il y a dans ce sujet des victoires et un hymen à célébrer, on amènerait, plus naturellement qu'on ne le fait quelquefois à l'Opéra, des fêtes et des ballets, auxquels nos ancêtres n'étaient point étrangers.

Tacite rapporte que dans la Germanie les Francs s'exerçaient à sauter demi-nus au milieu des lances et des épées; Claudien et Sidonius Apollinaris disent qu'ils formaient des danses en cercle, et qu'ils marquaient la cadence en accompagnant de leur voix le bruit des instrumens.

CINQUIÈME RÉCIT.

CLOVIS.

Sujet d'un Poème épique.

Les Francs ne possédaient encore qu'un établissement incertain et d'étroits domaines à l'extrémité du pays où ils avaient déjà plus d'une fois triomphé ; mais pendant le règne de Clovis, leur puissance, qui s'élevait à peine comme un point sur l'horizon des Gaules, va subitement s'agrandir et couvrir toute cette contrée de l'éclat foudroyant de ses armes.

Clovis est le véritable fondateur de la

monarchie française(1); et à ce titre il peut être le héros d'une épopée nationale dont voici quelques éléments.

---

(1) Clovis doit être regardé comme le fondateur du trône français. Vainement dirait-on que Clodion franchit le Rhin, que Mérovée donna son nom à la première race, que Childéric eut un royaume dans le Tournaisis; les Francs, sous ces rois, n'étaient encore qu'une nation secondaire et confondue dans les Gaules avec les différents peuples qui s'y étaient établis, et dont plusieurs, tels que les Visigoths et les Bourguignons, se montraient plus puissants que nos tribus. (*Voyez* Oros., l. 6, 7 et seq.—Isidor., Hisp. *Hist. Goth.* —Prosp. Tyron. *Chron.*—Mably, Observ. sur l'Hist. de France, t. 1, part. 1.—Dubos, Hist. crit. de l'Etabl. de la Mon. franç., l. 2.) Ces tribus d'ailleurs n'étaient pas encore réunies sous un seul chef; elles n'avaient ni lois écrites, ni gouvernement fixe, ni frontières reconnues, ni possessions légitimes : les Romains regardaient le petit espace qu'elles occupaient dans les Gaules comme une usurpation sur les domaines de l'empire d'occident. Tout changea de face sous Clovis; devant ce hardi conquérant disparurent les

Ce monarque remporta près de Soissons une grande victoire sur les Romains, dont il renversa pour toujours l'autorité (1): alors plusieurs peuples se donnèrent à lui comme au seul chef capable de les défendre, et la Gaule entière aurait suivi cet exemple si, depuis qu'elle était chrétienne, elle n'eût point répugné à reconnaître pour chef un idolâtre (2).

---

trônes que les barbares avaient élevés dans la Gaule, et il fit ses frontières des Pyrénées, de l'Océan, des Alpes et du Rhin. (*Voyez* Greg. Turon. *Hist.*, l. 2. — Aimoin, *Gesta Franc.*, l. 1. — Roricon, l. 2. — Procop., *de Bell. Goth.*, l. 1 et 2. — Fredeg., Epit., c. 26, 27 et seq.) C'est sous Clovis que les Francs eurent pour la première fois des lois écrites et une histoire. (*Voyez* Echard, *Pact. leg. sal.* — Argou, Hist. du Droit français, en tête de ses instit. — Cordemoy, Hist. de France, t. 1.)

(1) Greg. Turon. *Hist.*, l. 2. — Aim., *Gest. Franc.*, l. 1, c. 1. — Fredegar., *Epitom.*, c. 15. — *Chronic. Virodun.* — Dubos, Hist. crit. de l'établ. de la Mon. franç. dans les Gaules.

(2) Deux causes ont concouru à la puissance de

Moins conseillé par son ambition qu'inspiré par Clotilde (1), Clovis se montrait souvent disposé à se convertir ; puis il en était dissuadé par le plus grand nombre des seigneurs de sa cour, parmi lesquels il y

---

Clovis, ses victoires et sa conversion. En effet, ce n'est pas assez de voir le conquérant dans le fondateur du trône français, il faut aussi voir le chrétien ; car des peuples qui bravèrent Clovis dont le front était paré des lauriers de la victoire, se donnèrent à lui quand il eut courbé ce front superbe sous les eaux du baptême : d'ailleurs les évêques, qui à cette époque, étaient les seuls dépositaires de l'éloquence et des lumières, et qui avaient un grand pouvoir sur l'esprit des Gaulois et des Romains, servirent puissamment Clovis lorsqu'il eut abjuré l'idolâtrie. *Voyez* sur tous ces faits, *Vita sancti Remigii*. — Les Annales ecclés. du P. Lecoitre. — Le Recueil de Pérard, p. 1. — Mézeray, Histoire de France, t. 1. — Moreau, disc. sur l'Hist. de France.

(1) *Vita sanct. Clotildis.* — Giov. Botero, *Vita Clodoveo, re di Francia* (*nelle vite Dei princip. christ.*). — Mézeray, lieu cité.

avait non seulement des Francs, mais aussi des Scandinaves et des Romains (1).

Bien que ces derniers fussent presque tous chrétiens, quelques-uns d'entre eux, identifiant leur antique prospérité avec leur gracieuse mythologie, et se voyant presque toujours avilis et vaincus depuis la conversion de Constantin, reprochaient au christianisme leur décadence qu'ils ne devaient au contraire imputer qu'à l'oubli des vertus que cette religion commande; ils souhaitaient en secret qu'un nouveau Julien rouvrît l'Olympe et rappelât au milieu des fils de Mars les dieux qui dans leur exil avaient emporté l'espérance (2).

(1) Dubos, Hist. crit. de l'établiss. de la Monarc. franç. dans les Gaules. — Mably, Observ. sur l'Hist. de France, t. 1. — Moreau, Disc. sur l'Histoire de France.

(2) L'eunuque Mardonius, celui que l'historien Socrate (Hist. eccl., l. 3, p. 65) appèle un *sophiste païen*, fut l'un des maîtres de Julien. Il lui inspira

L'histoire a peu de sujets plus riches et plus profonds que la délibération de Clovis sur le choix d'une religion dominante. Les païens, que le poète appèlerait au conseil, chercheraient à faire prévaloir leurs dieux en vantant ce que tel ou tel peuple a fait d'illustre sous leurs auspices, et de cette gloire acquise en leur nom il leur composerait une espèce d'auréole.

Dans cette assemblée, présidée par le roi

---

de la haine pour le christianisme, en lui prêchant les dieux de la Grèce et les brillantes rêveries de la mythologie ancienne. (Voyez *Mysopogon*, trad. de la Bléterie, p. 37. — Hist. de Julien, par M. Jondot, t. 1, l. 1, p. 9.) Bientôt après les philosophes s'emparèrent de l'esprit de ce prince, et le ramenèrent à l'idolâtrie.

Plusieurs philosophes romains écrivirent contre les chrétiens peu de temps avant Clovis; on doit donc supposer que, sous le règne de ce roi, le paganisme avait encore des partisans parmi les Romains. *Voyez* l'Hist. ecclésiast. des quatrième et cinquième siècles.

des Francs, un Romain, un autre Symmaque (1), se lève le premier et parle en ces mots :

« Si le culte religieux est l'expression » de la reconnaissance des mortels envers » une suprême intelligence, quels autels » dûrent être plus couverts d'offrandes, » quels temples dûrent plus souvent re- » tentir d'actions de grâces que les tem- » ples et les autels du divin Jupiter, qui, » du seul mouvement de ses sourcils, » ébranle la terre et les cieux ! (2)

» La Grèce (3) et Rome l'ont adoré, et

---

(1) Symmaque, préfet de Rome, et ensuite grand prêtre des païens, fut nommé par le Sénat pour solliciter de l'empereur Valentinien le rétablissement de l'autel de la Victoire et de quelques pratiques païennes. Le discours qu'il présenta à cet effet est une apologie assez éloquente du culte des Romains. *Voyez* Prosp. et Cassiod., *in Chron.* — Symmaque, l. 1, ép. 2 et 3. — S. Ambroise, ép. 30.

(2) Homer. Iliad., l. 1.

(3) Il n'est pas certain que le Jupiter des Grecs

» nul autre peuple n'atteindra les subli-
» mes destinées de ces nations impéris-
» sables. La première fois que nous l'in-
» voquâmes, il arrêta nos légions fugitives,
» et dispersa devant elles les Sabins ef-
» frayés (1).

» Un long cours de prospérités découla
» pour nous de l'antique Olympe (2); tant

---

soit le même que le Jupiter des Romains; rien n'est plus obscur que tout ce qu'on a écrit sur ce Dieu : Varron compte jusqu'à trois cents Jupiter : mais comme il ne s'agit pas ici d'apporter le discernement d'une critique subtile dans des faits qu'on offre à la poésie, je puis adopter l'opinion vulgaire qui confond le Jupiter du Capitole avec le Jupiter d'Olympie.

(1) Tit. Liv. *Hist.*, l. 1. — Plutarch. *in Vitâ Rom.*

(2) La prospérité de Rome était un des plus grands arguments de Symmaque en faveur des dieux du paganisme. Avant ce philosophe, les illuminés de la cour de Julien, tels qu'*Edèse*, *Eunape*, *Maxime*, *Eusèbe*, *Prisque*, *Oribase*, *Libanius* et beaucoup d'autres, avaient fait valoir cet argument

» que nous adorâmes les dieux de Numa, » ils mirent à nos pieds les sceptres du » monde, et le Capitole, terreur de cent » rois vaincus, s'enorgueillit de ses nom- » breux triomphes.

» Mais nos dieux ne sont pas seulement » les dieux de la victoire ; ils sont encore » ceux du bonheur et des jouissances ; » tour à tour ils font gronder la foudre et » versent le nectar : si Romulus est le fils » de Mars, Énée, cet autre fondateur de » notre empire, reçut le jour de la belle » Vénus, mère des Grâces et des Amours.

« Nos arts, nos institutions, tout ce qu'il » y a parmi nous de grand et d'utile fut » leur ouvrage.

« C'est la nymphe Egérie qui dicta nos » lois (1) ; c'est Minerve qui enseigna aux

---

pour fasciner l'esprit de ce prince. *Voyez* M. Jondot, Hist. de l'emp. Julien, t. 1, l. 1, p. 27 et suiv.

(1) Tite Live, l. 1. — Florus, l. 1, c. 3. — Plut. *in Vitâ Num.*

» vierges pudiques à manier les fuseaux et
» l'aiguille ; Vulcain nous apprit à forger
» les métaux, et Neptune à dompter les
» coursiers ; Cérès initia Triptolême à l'art
» de cultiver la terre, et laissa dans les
» murs d'Eleusis la doctrine sacrée qui
» donne l'espérance d'une mort paisible
» et d'une félicité sans bornes (1) ; Apollon
» éleva sur les bords du lac d'Ortygie le
» premier édifice qu'aient vu les mortels (2),
» et près des sources de Castalie et de
» Pimplée (3) il fit entendre les premiers

---

(1) Isocrat. *Panegyr.*, t. 1, p. 132. — Cicero, *de Leg.*, l. 2, c. 14. — Diod. Sicul., l. 13, p. 155. — Crinag. *in Anthol.*, l. 1, c. 28.

(2) Callimaque, hymne quatrième en l'honneur d'Apollon. — Le lac d'Ortygie est le nom que les anciens donnaient souvent à l'île de Délos.

(3) Les fontaines Castalie et Pimplée étaient consacrées aux muses ; l'une coulait près du Parnasse, et l'autre avait sa source dans le mont *Pimplæus*, voisin de l'Olympe. *Voyez* Callimaque, Ovide, Horace, etc.

» vers aux muses ravies ; Pan et les Syl-
» vains, rassemblant les bergers du Lycée
» et du Ménale au son de leurs flûtes cham-
» pêtres, leur apprirent à charmer une
» destinée obscure.

« Avec quel contentement et quelle
» ivresse les peuples soumis à ces dieux
» de paix et d'amour venaient célébrer les
» fêtes instituées en leur honneur sur les
» rivages de l'Illissus (1), du Pénée et du
» Méandre, dans les prairies d'Amyclée (2),
» sous les ombrages d'Azilis (3) ! Quel
» spectacle attendrissant qu'un concours

---

(1) C'est sur les bords de l'Illissus qu'on célébrait les Panathénées, instituées en l'honneur de Minerve. *Voyez* quel était l'éclat de ces fêtes dans Meursius, *Panath.* — Corsini, *Fast. Att.*, t. 2, p. 557.

(2) Les habitants d'Amyclée célébraient tous les ans, au retour du printemps, les fêtes d'Adonis, époux de Cypris. *Voy.* Hérodote, l. 9, c. 6 et 11. Xenoph., *Hist. græc.*, l. 4, p. 529. — Meurs., *Græc. Feriat. in Hyac.*

(3) Callimaque, hymne 4e en l'honneur d'Apoll.

» immense goûtant, libre de soins et de
» travaux, tous les transports que le cœur
» peut éprouver sous un ciel ouvert à tous
» les désirs, et d'où la félicité et la lu-
» mière tombaient comme une abondante
» rosée !

« Danses voluptueuses des filles de Les-
» bos, de Mithylène et de Corinthe, flots
» du Tibre où les vierges, couronnées de
» myrte, venaient se baigner à la première
» aurore du mois cher à Vénus (1), courses
» triomphales (2), thyrses de lierre, fêtes
» nocturnes des sommets du Cithœron, de
» l'Ismeneus et du Rhodope (3), trépieds

(1) Le mois d'avril. *Voyez* Horat., od. IV, 11, 15. — Ovid., fast. IV, 139. — Plutarch., *Quæst. rom.*, 20. — Serv. *in Virg.*, VIII, 635.

(2) Meurs., *Panath.* — Corsini, Fast. Att., t. 2, p. 357.

(3) On célébrait les fêtes de Bacchus tous les trois ans; c'était pendant la nuit, principalement sur le *Cythœron* et sur l'*Ismeneus* en Béotie, sur

» des oracles, bandelettes et flambeaux sa-
» crés, combats de la cithare (1), chœurs
» mélodieux, foule heureuse, ah! qui
» mieux que vous sut garantir le bonheur
» des mortels et les enivrer de jouissances!
» qui mieux que vous attesta la paternelle
» faveur des dieux!

« Mais si jamais le genre humain ne fut
» plus heureux que sous ces dieux tolé-
» rants, qui dans leur Panthéon hospita-
» lier faisaient place à toutes les idoles des
» nations, jamais aussi fut-il plus digne

l'*Ismarus*, le *Rhodope* et l'*Edon*, dans la Thrace. *Voyez* sur ces fêtes, les plus curieuses de toutes celles du paganisme, Ovid., Fast. 141, 715-770, ep. IV, 47.

(1) On engageait des combats de cithare aux fêtes d'Apollon. (Hellan. apud Athen., l. 14, c. 4, p. 635.) Et généralement dans toutes les fêtes des anciens, il y avait des chants de musique. Plut., *in Lyc.*, t. 1. — Plat., *de legib.*, l. 7, t. 2, p. 800. — Xenoph., *in Ages.*, p. 661.

» de pitié que depuis l'abolition de notre
» culte, qui sous ses ruines a enseveli le
» palladium de la victoire, les sources des
» lettres et des beaux-arts, et toutes les
» illusions qui pouvaient embellir la vie?
» Partout règnent maintenant l'ignorance
» et la barbarie, et le plus douloureux
» silence succède aux lyres de nos prê-
» tresses (1).

---

(1) C'était l'opinion d'une foule de sophistes, et particulièrement de Symmaque, dans son plaidoyer pour la conservation de l'*autel de la Victoire*. Cette opinion erronée a été avidement accueillie par les philosophes modernes : *Le christianisme*, dit Voltaire, *ouvrait le ciel, mais il perdait l'Empire*. Gibbon et le marquis d'Argens ont développé ce paradoxe. Montesquieu s'est montré plus profond et plus impartial, en disant : *Comme autrefois dans Rome florissante on attribuait les débordements du Tibre et les autres effets de la nature à la colère des dieux, de même dans Rome mourante on imputait les malheurs à un nouveau culte et au renversement des autels*. Qu'on lise ce que dit ce grand publiciste

» Renonçons donc aux cultes sombres
» et sanguinaires ; allons sacrifier aux au-
» tels que le safran parfume et qu'ornent
» les fraîches guirlandes ; adorons les dieux
» qu'ont chantés Hésiode, Homère et Vir-
» gile, et qui menèrent à la victoire
» Alexandre et César. Alors les murs de
» nos temples se couvriront de trophées,
» nos bosquets se rempliront de nymphes,
» nos vallons de napées, nos fleuves de

---

sur la grandeur et la décadence des Romains, et l'on sera convaincu que l'Empire, long-temps avant le christianisme, portait dans son sein le germe de sa mort. C'est ce que prouve fort bien Paul Orose qui, dans son Histoire générale du monde, répond aux plaintes des païens. Le savant Ancillon, dans son *Histoire des révolutions du système politique de l'Europe*, *t.* 1, *p.* 67, et M. Jondot, en son *Histoire de l'empereur Julien*, *t.* 1, *l.* 3, *p.* 289 *et suivantes*, réfutent également la plupart des objections que les partisans du paganisme opposent à la religion de Jésus-Christ.

» naïades, et partout retentiront les chants » de la reconnaissance et du bonheur! »

A peine l'orateur s'est-il assis, que le scandinave Aldaric se lève, et, dans sa sauvage éloquence, loue ainsi la religion d'Odin ;

« Esclave romain, quels dieux viens-tu » proposer à des hommes! Emporte loin » de nous le luxe, les arts, les plaisirs que » tu vantes ; ils ont amolli et corrompu » tes frères ; ils les ont endormis quand il » fallait veiller et combattre ; ils les ont » fait descendre aux derniers degrés de l'in- » fortune, parmi la honte et les affronts.

« Les biens les plus précieux, les seuls » que nous désirons, sont un corps ro- » buste, un cœur magnanime et des armes ; » voilà ce que nous ont accordé nos dieux, » qui nous donnent eux-mêmes l'exemple » des exploits en combattant sans cesse » les géants et les mauvais génies (1) : ces

(1) Schütz, Traité du paganisme de l'Allemagne.

» puissances du bien et du mal, se dispu-
» tant l'empire inconstant des âges, ex-
» pliquent ainsi dans une lutte éternelle
» comment le désordre et l'harmonie sem-
» blent régner tour à tour dans la nature (1).

« Nos divinités sont donc guerrières :
» Balder seul était ami de la paix ; mais
» ce fils de Frigga, trouvé sans défense
» au jour de la perfidie, fut enlevé à sa
» propre immortalité (2). Loke est le seul

(Cet ouvrage se trouve en latin.) — *Voyez* aussi les Commentaires de Resenius, de Bartholin et autres sur l'Edda.

(1) *Voyez* la doctrine des Vola, rapportée et expliquée dans le recueil allemand du poète Sined ; in-4°, Vienne, 1791. — Schütz, lieu cité. — Keysler, *Antiq. celt.* — Géographie de toutes les parties du monde, par MM. Mentelle et Malte-Brun, p. 302 et 303, édit. in-8°, 1803.

(2) L'*Edda* rapp. par Mallet, Introd. à l'Hist. du Danemarck, t. 1 et 2. — La doctrine des Vola, lieu cité. — Barthol., *Antiq. dan.* l. I —

» qui sache parler avec esprit et railler » avec finesse (1); mais il est méprisé des » autres dieux (2), qu'il a voulu désunir et » tromper, et il restera chargé de fers » jusqu'à l'instant fatal où tout l'univers » périra par le feu qu'allumeront les noirs » génies de Muspelheim (3).

« Tous les autres divins habitants du » lumineux Fan-Sal (4) ne respirent que » pour les combats ; Odin est l'extermina- » teur et le foudroyant (5); Thor est armé

(1) *Voyez* les divers commentaires de l'Edda et les opinions de Verelius, de Saxon le gram., de Bartholin, d'Andrea, de Wormius.

(2) *Voyez* l'Edda.

(3) *Surtur* était le chef des génies de *Muspelheim*, région idéale, dont le nom est islandais, et que les commentateurs expliquent diversement.

(4) *Fan-Sal* est la salle des dieux.

(5) *Voyez* les *Edda*. — Schütz, Traité du pagan. de l'Allemagne. — Puffendorf, Hist. de Suède, t. 1, p. 6 et suiv. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danem., t. 1 et 2. — La doctrine des *Vola*, rapp. et expliq.

» d'une massue, et vient se mêler dans
» nos camps avec ceux qui brisent les
» boucliers et qui nourrissent les corbeaux
» avides de funérailles (1); Thyr est le
» dieu de la valeur téméraire (2); les douze
» valkiries, nymphes des combats, sont
» chargées de choisir ceux qui doivent
» tomber sous l'épée (3); elles travaillent

---

dans le recueil de Sined; Vienne, 1791, in-4°.—Hist. d'Odin, rapportée avec exactitude dans la Biblioth. univ. des Rom., vol. de février 1777, p. 7.

(1) *Voyez* les *Edda*, la doctrine des *Vola*, lieu cité; Mallet, Introduct. à l'Hist. du Danemarck, et les OEuvres de M. Bernardin de Saint-Pierre en ses fragm. d'un poème sur l'Arcadie, chant des Gaules.

(2) *Thyr* était le dieu de la valeur aveugle et de la force brute; son nom signifie en danois *taureau*, et c'est sous la forme de cet animal que les Cimbres l'adoraient.

(3) Ces personnages figurent souvent dans la singulière mythologie du nord. *Voyez* l'*Edda*, rapp. par Mallet, Introd. à l'Hist. du Danem., t. 1 et 2.—

» le destin des héros autour d'un métier » dressé sur quatre lances; leur trame est » composée d'entrailles frémissantes ; à » chaque poids sont suspendus une tête » humaine et des cœurs encore palpitants (1).

« Egra conduit les filles des Scandinaves » aux lieux déserts où fleurissent les plantes » qu'elles doivent appliquer sur les bles- » sures (2).

« Braga enflamme les braves au son de » sa harpe (3); il les reçoit, pour prix de

---

Bartholin, *Ant. dan.* — La doctrine des *Vola*, lieu cité, strophe 23 et note 53.

(1) *Voyez* les Orcades de Thermodus Torfœus; Copenh., 1697. — Gray, the Fatal Sisters, ode 8.

(2) *Egra* était la déesse de la médecine, et c'étaient les femmes qui pansaient les blessés.

(3) *Voyez* l'*Edda*. — Hist. d'Odin, lieu cité. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danemarck, t. 1 et 2. — Poésies de Sined; Vienne, 1691. — Géogr. de toutes les parties du monde, par MM. Mentelle et Malte-Brun, t. 2, p. 302; Paris, 1803, in-8°.

» leur courage, dans le délicieux pays
» d'Asgard, où ils goûtent les délices de
» Vingolf (1) et du Valhalla, tandis que
» les lâches sont plongés dans les feux de
» Nastrond (2) ou dans les glaces de Nifl-
» heim (3).

« Le Scandinave aime les fêtes et les
» banquets; mais ce n'est point au son du
» hautbois, couché sur des roses et s'eni-
» vrant d'une liqueur traîtresse, qu'il laisse
» couler les heures consacrées à l'hospita-
» lité; il s'assied tout armé à la table, où
» il divise entre ses compagnons le san-
» glier fumant qu'ont frappé ses javelots.

« Une fée découvrit à Odin, dans les

---

(1) *Vingolf* est le céleste séjour de l'amitié.

(2) Ce mot signifie *rivage de cadavres;* c'était la partie la plus horrible de l'enfer. *Voyez* l'*Edda*.

(3) Niflheim, ou le séjour des brouillards, était une autre partie de l'enfer. *Voyez* l'*Edda*, Bartholin, et les poésies de Sined.

» forêts de la Sarmatie, le miel (1) dont » les rayons trempés dans le cristal des » fontaines forment une boisson que sa- » vourent nos guerriers en écoutant la » harpe des scaldes célébrant la gloire des » siècles passés (2).

« Le Scandinave est sensible aux charmes » des femmes (3); mais ce n'est point en » parfumant sa chevelure, en modulant

(1) L'*Edda*. — La doctrine des *Vola*, lieu cité, note 51 de la strophe 21. —Hist. d'Odin, lieu cité, p. 20.

(2) Wormius, *Litter. runica*. — Barthol., Antiq. *dan.*, l. 1, c. 10. — Olavius, Rem. sur Saxon le gram. — Les notes du poème des *Scandinaves*.

(3) *Voyez* les *Saga*, ou Histoires recueillies par Snorron, Wormius, Bartholin, Saxon le gramm. et autres. *Voyez* aussi les *Saga*, les odes et autres poésies rapp. par Mallet, Introduct. à l'Histoire du Danem.; par Sined (Recueil allem. imp. à Vienne en 1791), et dans la Bibl. univ. des Romans, vol. d'avril 1777, p. 5.

» un air tendre, en exhalant des soupirs
» qu'il plaît à sa jeune maîtresse ; c'est par
» son audace et ses victoires (1). Quand le
» soleil fait place à la nuit, Freya, déesse
» de l'air et de l'amour, répand sur la
» bruyère des larmes d'or (2) plus odo-
» rantes que l'ambre de Courlande (3),
» plus brillantes que les vers luisants des
» mousses de Fionie : le Scandinave suit
» ces chemins rayonnants, et arrive au
» pied de la tour où Vara, déesse des ser-
» ments (4), allume le flambeau conduc-

(1) *Voyez* dans le *Knitlinga-Saga*, rapporté par la plupart des auteurs cités, l'Hist. de Harald aux beaux cheveux. Dalin. Suea. Rikes Hist., l. 1, c. 7. — Sax. gram., l. 7. — Sined, lieu cité.

(2) *Freya*, ou la fée aux larmes d'or, était l'amie et la protectrice des cœurs tendres. *Voyez* l'*Edda*.

(3) Heinze, nouveau magasin de Kiel, 2, p. 337 et suiv. — Malte-Brun, Précis de la Géogr. univ., t. 2, l. 31, p. 225 (in-8°, 1810).

(4) L'*Edda mythol*. — Barthol., Antiq. dan.

» teur ; pour parvenir jusqu'à l'amante que
» le courage a séduite (1) il gravit les ro-
» chers, franchit les précipices, escalade
» les remparts, brise les portes jalouses (2).
» et, souriant à sa beauté, l'enlève au fond
» des forêts, où il est heureux à la lueur
» des aurores boréales et au bruit sourd
» des torrents perdus dans la solitude.

« Que ceux qui envient de pareils plai-
» sirs, que ceux qui redoutent l'esclavage
» et l'oisiveté se prosternent donc à l'autel

---

(1) Grimer, roi de Suède, disent les historiens de ce pays, plaisait à toutes les femmes parce qu'il savait tremper son épée dans le sang, grimper sur les montagnes les plus escarpées, lutter, jouer aux échecs, et qu'en un mot il était doué de tous les talents qui forment le héros. — *Voyez* North. Antiquit., v. 1, p. 205. — Strutt, Angl. anc., t. 1, p. 209.

(2) *Voyez* les *Saga* et poésies rec. par Wormius (*Litter. runica*), Snorron, Saxon le gramm., Bartholin, Sined, etc.

» du grand Odin ; c'est par lui que nos » pères ont soumis presque tout l'univers ; » c'est par lui que quelques Scythes, partis » des bords de la mer Capsienne (1), pa- » rurent en vainqueurs vers le Tanaïs et le » Borysthène, et que leur torrent, grossi » des peuples qu'il entraîna, inonda mille » pays étonnés (2), et vint rouler ses flots » jusque sous les murs du Capitole (3).

» Romains qui vantez votre gloire, oh! » que vos Césars sont petits et faibles de- » vant les géants du nord! En trois pas ils

---

(1) Suhm, Orig. des peuples, Migrations des nations gothiques; Odin, ou Mythologie, et Hist. crit. du Danem. (Ces ouvrages de Suhm ont été composés en danois, et traduits en allemand.) — Histoire d'Odin, Bibl. univ. des Romans, vol. de février 1777. — Puffendorf, Hist. de Suède, t. 1.

(2) Suhm, ib. — Thunmann, Recherch. sur les peuples, etc. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Dan.

(3) Procop., *de Bello Goth.* — Jornandès, *de Reb. Get.* — Laurent Echard, Histoire Romaine.

» ont franchi le désert : ils sont envoyés
» par le ciel pour punir les forfaits de l'em-
» pire. La mort est dans cet empire, cor-
» rompu par ses vices et ses excès. De
» toutes parts il tombe en dissolution. Déjà
» ce n'est plus qu'un cadavre orgueilleux
» et paré du vain luxe des funérailles.
» L'odeur de sa mort attire les aigles du
» Caucase. Nous voilà, le sacrifice est
» prêt; nous fournirons l'autel, et vous
» fournirez la victime. »

Après ce discours le franc Volrade prononce ainsi l'apologie de la religion celtique :

« Romains et Scandinaves, dit-il, quels
» sont les dieux que vous préconisez dans
» cette enceinte? Comment pouvez-vous
» les connaître, comment osez-vous les
» peindre, si jamais ils ne se révélèrent à
» vos yeux, et si rien ne démontra leur
» existence !

« Ces dieux, que le bronze et l'argile,

» figurent au gré du statuaire, et que vous
» adorez sur la foi des temps fabuleux, ne
» sont que vos passions et vos goûts déi-
» fiés; votre Olympe, votre Valhalla n'est
» qu'un monde idéal où l'homme se réflé-
» chit de toute part. Sous les cieux bril-
» lants de l'Italie et de la Grèce les mor-
» tels, s'adonnant aux plaisirs et aux beaux-
» arts, se créèrent pour émules des dieux
» de volupté et d'harmonie, tandis que
» le belliqueux enfant du nord plaça au
» milieu du sang et des ruines ses idoles
» incendiaires.

» Les Celtes sont mieux inspirés quand,
» méprisant des divinités arbitraires et fan-
» tastiques, ils n'en veulent connaître que
» d'immuables et d'éternelles comme la
» nature (1); loin d'être cachées, elles se
» découvrent sans cesse à notre amour dans

(1) *Voyez* ce que je dis de la religion des Francs dans le 3e récit.

» les merveilles de cette nature qu'elles
» vivifient. Ce soleil que nous adorons (1)
» n'est point une chimère ; cet océan qui
» gronde, ces fleuves qui fertilisent, ce
» feu sacré, âme de tout ce qui se meut ici
» bas, ne sont point de vaines illusions ;
» ces arbres qui nourrissent l'homme et
» qui l'abritent ne sont point des supposi-
» tions : hé bien, voilà nos dieux (2),

---

(1) Tacit., *de Morib. German.* — Cæs., *de Bell. Gallic.*, l. 6. — Agathias, l. 1. — Fournel, Etat de la Gaule au cinquième siècle, t. 2, c. 4, p. 339.

(2) Tacit., *de Mor. Germ.* — Cæs., ib. — Agath. ib. — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danemarck. Si les Celtes donnaient des traits et des noms à quelques divinités, ce n'étaient que les personifications des éléments; ainsi, par exemple, *Taranis* était la foudre, *Niorder* la tempête, *Dis* la terre et la nuit, *Belenus* le soleil, etc. *Voyez* Cæs., *de Bell. Gall.*, l. 6, c. 17 et 18. — Lucan. *Phars.*, l. 1, v. 446. — Tacit., *de Morib. Germ.*, c. 11, et *Annal.*, l. 1, c. 50 et 65. — Strabo, l. 3. — Petri Lescaloperii *Theolog. aeter. Gall.* — Sched., *de Diis German.*, p. 220. Cluver., *German. antiq.*, c. 29.

» voilà les sources de notre bonheur.
» Quelles preuves plus immédiates, quels
» bienfaits moins douteux pourraient justi-
» fier notre croyance et mériter nos hom-
» mages !

» Mais tandis que les intelligences divi-
» nes s'incorporent à mille objets palpa-
» bles, elles permettent que les âmes irré-
» prochables puissent elles-mêmes faire
» partie de cette nature agissante; voilà
» pourquoi les druides ont initié les Grecs
» au mystère que ces derniers ont appelé
» la métempsycose (1); voilà pourquoi les
» Calédoniens, qui sont eux-mêmes des
» Celtes (2), voient errer sur les nuages

---

(1) Les Grecs ont rapporté le système de la métempsycose de l'Égypte et non pas de la Gaule, ainsi que plusieurs écrivains l'ont avancé; mais cette dernière opinion est suffisamment accréditée pour la poésie.

(2) Pelloutier, Histoire des Celtes.

» les ombres de leurs aïeux ; c'est sur ces
» trônes aériens que les fantômes des braves
» et des chantres sublimes écoutent les
» harpes invisibles et le bruit des torrents
» éloignés ; c'est dans ces espaces vapo-
» reux qu'ils poursuivent à travers les mé-
» téores le sanglier nébuleux et la biche
» imaginaire (1); c'est là que le héros est
» rejoint à son amante, et qu'ils se perdent
» ensemble dans le fond de la nue, qui
» distille sur leur chevelure une rosée odo-
» rante. »

« Faut-il donc s'étonner quand les
» Francs ont toujours devant les yeux ce
» qu'ils ont de plus cher, les images de
» leurs dieux et les ombres de leurs pères ;
» faut-il s'étonner des prodiges de leur
» vaillance, et doit-on hésiter à maintenir
» un culte si respectable, et que professent

---

(1) Poésies d'Ossian, et Macpherson en ses Remarques.

» les vainqueurs, au milieu desquels on » délibère aujourd'hui ! »

C'est ainsi que Volrade loue la religion de ses pères, et les Francs l'ont applaudi.

Maintenant quel orateur prendra la défense du christianisme ? Sera-ce un de ces vieux guerriers qui dans les combats sont les modèles des héros, et qui durant la paix font fleurir les vertus civiles ? Sera-ce un de ces vénérables évêques, derniers dépositaires des lettres grecques et romaines, flambeaux vivants de la doctrine, eux dont les cœurs inépuisables brûlent de l'amour divin et de la charité ?

Mais pourquoi chercher ici le plus éloquent ? Ah ! s'il est dans cette assemblée un enfant, une femme, un être faible, c'est lui que Jésus-Christ appèle, c'est lui qu'il veut inspirer (1).

---

(1) Evang. *sec. Math.*, c. 18, v. 2, 3, 4, 5 et 6, et c. 5, v. 3.

Clotilde, reine aimable et chrétienne, nouvelle Esther (1), c'est toi qui te levas du trône où tu siégeais près de l'Assuérus français pour célébrer la religion de ta mère! On rapporte que les voûtes du palais s'entr'ouvrirent, et qu'on vit sur des nuages un essaim d'anges brillants accompagner de leurs sistres et de leurs téorbes mélodieux le discours que tu prononças ainsi :

« Oui, peuples idolâtres, vos dieux sont
» les dieux des vainqueurs, mais le nôtre
» est celui des vaincus; oui, vos dieux
» sont les dieux de la fortune, des jouis-
» sances et des prospérités; mais le nôtre
» console ceux qui souffrent et ceux qui
» pleurent.

» Notre religion est apparue la dernière
» en ces climats, afin de réparer tous vos

---

(1) C'est le nom que donnent à Clotilde le père Daniel et quelques autres historiens.

» ravages ; elle a relevé les ruines des cités
» que vos bras ont renversées ; elle a ra-
» cheté les captifs qui portaient vos fers ;
» elle a promis le ciel à ceux que vous
» aviez dépossédés de leurs champs héré-
» ditaires (1) ; elle a reçu dans les cata-
» combes et les cavernes des forêts so-
» litaires la victime humaine échappée à
» l'autel d'Odin ou de Teutatès ; elle lui a
» fait connaître un dieu de bonté auquel on
» ne sacrifie pas l'homme, mais qui lui-
» même s'est immolé pour l'homme.

» Il a fallu peu d'efforts et des preuves
» peu convaincantes pour vous engager à
» suivre des cultes qui sont les flatteurs de
» vos désirs et les complices de vos pas-
» sions ; mais vous reconnaîtrez du moins
» qu'il faut au chrétien une foi bien iné-
» branlable, une conviction bien profonde,

---

(1) *Voyez* les Hist. de Zozyme, d'Orose, et les OEuvres de Salvien, évêque de Marseille.

» quand il embrasse une religion qui lui
» offre pour amères voluptés les rigueurs
» de la pénitence, les larmes de la com-
» ponction, les affronts et les outrages. Et
» cependant cette religion austère, qui
» foule ainsi la vie à ses pieds et s'en fait
» comme un degré pour s'élever au ciel ;
» cette religion, qui prêche l'humanité et
» le pardon des injures, enfanta plus d'hé-
» roïsme et de dévoûment, que jamais
» n'en ont inspiré les dieux qui vous met-
» tent sans cesse dans les mains et la coupe
» des banquets et le luth de l'allégresse !

» Vous le savez, Romains, vous qui vîtes
» l'arène de vos cirques cruels détrempée
» du sang des martyrs ; vous le savez, Scan-
» dinaves, vous qui portâtes le fer et la
» flamme dans les temples et sous les toits
» des chrétiens (1) ; oui, vous savez avec

(1) Tertul. *Apolog.* — Salvien, *de Gubernatione Dei.* — Orose, *Hist.*

» quelle résignation, quelle douce attente
» de l'éternité, ils présentaient leurs gorges
» aux bourreaux et leurs mains aux fers
» des vainqueurs; oui, vous savez combien
» de fois alors, et ces bourreaux et ces vain-
» queurs, subjugués par un ascendant irré-
» sistible, reconnurent le dieu dont ils vou-
» laient punir les adorateurs (1).

» Les Francs désirent qu'une divinité se
» révèle à leurs regards, et, confondant la
» nature avec celui qui l'a créée, ils égarent
» leurs hommages sur des objets insen-
» sibles. Mais qui peut méconnaître le vrai
» Dieu à des miracles sans nombre, et quelle
» contrée en vit plus que la Gaule, réser-
» vée peut-être à d'étonnants destins!

» C'est près d'Autun que Constantin, au
» moment de livrer bataille au fougueux
» Maxence, vit luire dans le firmament

---

(2) Fleury, Hist. ecclés. — Adrien Baillet, Vies des Saints.

» une croix enflammée autour de laquelle » se lisaient ces mots, écrits sur l'azur des » cieux avec les rayons du soleil : *C'est » par ce signe que tu obtiendras la vic- » toire* (1).

» Dirai-je les miracles de saint Denis et » de saint Martin, dont les tombeaux ren- » dent chaque jour des oracles (2)? Dirai- » je comment saint Germain d'Auxerre, » allant au-devant d'un conquérant qui » chassait devant lui les peuples éperdus, » osa saisir les rènes de son coursier, et le

---

(1) Baluze rapporte, sur la foi de Lactance, que ce phénomène parut la veille de la bataille qui se livra le 27 octobre de l'an 312; du reste, tous les auteurs ecclésiastiques qui ont écrit sur la conversion de Constantin, parlent de cette apparition miraculeuse. *Voyez* Socrate, Sozomène, Eusèbe, Eutrope, Fleury, le P. Alexandre, etc.

(2) Greg. Turon., *Mirac. S. Mart.* — Sainte Marthe, *Gall. Christ.* — Félibien, Hist. de l'abb. de Saint-Denis, prélim., p. 2, 3 et 4.

» détourner des pays qu'il allait ravager?
» Dirai-je enfin comment, à la prière de
» Geneviève, Dieu tendit un voile impé-
» nétrable devant la cité qu'Attila ne put
» apercevoir (1)?

» Venez donc, ô peuples de la Gaule!
» venez aux piscines de la rédemption
» effacer les souillures du paganisme san-
» glant, du paganisme adultère (2); venez,
» ah! venez reconnaître la religion qui ne
» montre la mort que près de l'immorta-
» lité (3), cette religion, la seule capable,
» si elle n'était point un jour altérée par
» les hommes dont les mains ne conservent

---

(1) *Voyez* le récit précédent.

(2) Origène, *Cont. Cels.*—Polyeucte, tragédie.—Fleury, Hist. ecclés.

(3) Et en cela le christianisme était plus consolant que le paganisme, qui crut guérir des terreurs de la mort en plaçant cette terrible divinité près de la statue du Sommeil. *Voyez* Pausan., l. 3, c. 18, p. 253.

» rien de pur, de faire une seule famille
» du genre humain pacifié. »

Mais tandis que le choix d'une religion nationale occuperait ainsi les peuples de la Gaule, la poésie épique, pour laquelle le ciel et l'enfer n'ont point de barrières et de secrets, pourrait nous montrer les puissances surnaturelles divisées entre des cultes différents ; elle donnerait aux démons la figure des faux dieux que ces peuples adoraient; par là seraient reproduites et les divinités de l'Olympe homérique et celles du Valhalla des Scandinaves.

Ces démons, quittant les voûtes de l'enfer, convoqueraient leur conseil dans le Panthéon de Rome, qui accueillait toutes ces idoles, ou plutôt encore dans le Colisée, cher au paganisme à cause du sang chrétien dont il fut inondé (1).

---

(1) Fleury, Hist. ecclés., t. 1 et 2.

Tandis qu'ils y délibèrent pendant la nuit, tout à coup apparaîtraient dans ce vaste amphithéâtre les ombres des mille martyrs qu'y déchirèrent jadis les tigres et les léopards.

Dépouillant leurs robes sanglantes et se montrant tout radieux, ces enfants adoptifs du ciel jèteraient l'épouvante parmi les esprits impurs. Chassés de ces lieux, les démons viendraient s'abattre, comme un essaim d'oiseaux de tenèbres, vers une de ces vieilles forêts des Gaules où leurs autels furent souvent rougis de sang humain; mais la croix est partout arborée sur les débris de ces autels, et ils reculent à l'aspect du signe de notre salut. En s'enfuyant l'un d'eux voit, à l'ombre d'un chêne frappé de la foudre, la jusquiame, dont les Celtes empoisonnaient autrefois leurs flèches (1);

(1)

(1) Pelloutier, Hist. des Celtes. — Martin, Hist. des Gaulois. — Les Gaulois empoisonnaient aussi

il la cueille avec joie, et, prenant les traits d'un magicien, il s'avance vers le palais de Clovis.

Les historiens rapportent que le premier fils de ce roi mourut aussitôt que Clotilde l'eut fait baptiser, et qu'imputant cette mort à la vengeance des dieux, Clovis en conçut de l'aversion pour le christianisme (1).

Le poète attribuerait la perte de ce nouveau-né aux maléfices de l'enfer; un de ces affreux génies accourrait exprimer d'une main invisible la plante vénéneuse sur le front de l'enfant qui venait de recevoir le baptême.

---

leurs traits avec de l'ellébore. *Voyez* Aristot. *de Mirab. Auscult.*, t. 1. — Pline, l. 25, c. 5, et l. 27, c. 11. — Aulu Gell, l. 17, c. 15.

(1) Greg. Turon. Hist., l. 2, c. 29. — Hincmar *in Vitâ S. Remigii.* — *Vita sanctæ Chrotil.* — Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 16. — Mézeray, Hist. de Fr., règne de Clovis.

Mais quels que soient les efforts de l'idolâtrie, la conversion de Clovis ne peut être long-temps différée, et le jour des miracles va briller sur la France.

Les Allemands, enlevant leurs tentes des rives du Danube et des forêts germaniques, étaient venus les dresser au pied du mont Jura et vers le lac de Genève, d'où ils faisaient des incursions sur nos frontières (1).

Clovis marche à eux, et les rencontre près de Tolbiac (2): le choc est épouvantable. Accoutumés à faire plier l'ennemi, les Francs s'étonnent d'une résistance inconnue (3); vingt fois ils vont à l'attaque, et vingt fois leurs bataillons se brisent contre

---

(1) Gregor. Turon., *Hist.*, l. 2. — Mézeray, lieu cité.

(2) Gregor., ib. — Hincmar, *loc. cit.*

(3) Greg. Tur. Hist., l. 2, c. 30. — *Gesta Franc. Epitom.* 15. — Sigeb. Gembl., *Chron.* — Aim., l. 1, c. 16. — *Vita S. Chrotil.* — Adon. *Viennens. Chron.*

les bataillons qu'ils veulent enfoncer ; eux-mêmes, assaillis à leur tour, ne peuvent long-temps résister (1). Les Allemands, que rien n'arrête, semblent grandir en approchant ; ils s'avancent comme le flux de la mer, qui, réglé dans sa furie, écume, gronde et submerge.

Ces guerriers farouches et gigantesques poussent dans les phalanges de la Gaule leurs chars attelés de taureaux, que la pointe des javelots aiguillonne. Ces animaux furieux, dont les prunelles s'enflamment et dont le poil exhale d'épaisses fumées, mugissent dans l'horrible mêlée, et secouent leurs cornes meurtrières surchargées de lambeaux sanglants.

Les Francs vont être vaincus... (2). Déjà leur courage épuisé ne peut plus renouveler de trop inutiles efforts. Aurélien, qui com-

---

(1) Greg. Turon., *ubi supr.* — Hincmar, ib.

(2) Greg. Turon., ib. — Hincmar, ib.

battait près de Clovis, lui dit au milieu du danger (1) : « Seigneur, invoquez le dieu » des chrétiens ; il vous exaucera, car il » est tout puissant. » Le monarque lève ses regards vers le ciel, et, s'adressant à l'être immortel qu'il méconnaît encore, il s'écrie (2) : « Dieu de Clotilde, rends-moi » vainqueur, et je briserai des idoles sans » puissance pour n'adorer que toi désor- » mais. »

Le moment où Clovis implore ainsi l'Eternel offre à la peinture un tableau à la fois national, religieux et guerrier. L'artiste aurait à représenter les Germains, les Gaulois, les Francs et les Romains, devenus les sujets de Clovis depuis la bataille de

(1) Greg. Turon., ib. — Hincm., ib. — Dubos, Hist. crit. de l'Établ. de la Monarch. franç. dans les Gaules. — Mézeray, Daniel, Cordemoy et Velly en leurs Histoires de France, t. 1. — Fleury, Hist. ecclésiastique.

(2) Greg. Turon., ib. — *Vita sanctæ Chrotild.*

Soissons (1). Quelle variété dans tous ces personnages, dont les uns sont presque nus ou vêtus de peaux sauvages, et dont les autres sont couverts d'or et d'acier! Tout est mouvement dans ce vaste tableau; cent mille soldats combattent sur ce terrain fumant : les coursiers des Francs, les taureaux des Allemands, les dogues que les Gaulois dressaient souvent pour les batailles (2), mêlent leur fureur à celle de l'homme, et font un commun carnage; les airs se remplissent de poussière où planent les aigles des légions romaines; le ciel, s'animant pour ainsi dire à la prière de Clovis, se nuance de vives couleurs, et par

(1) Fredegar., Epit., c. 15.— Aim., *Gest. Franc.* l. 1, c. 1. — Dubos, lieu cité.

(2) Bituitus, roi des Arverniens, disait qu'il pourrait vaincre une armée romaine avec les chiens qui étaient dans la sienne. *Voyez* sur cet usage Picot de Genève, Hist. des Gaulois, t. 2, l. 2, c. 5, p. 327.

des teintés brûlantes et des clartés inconnues se montre prêt à enfanter un grand miracle.

Ce vœu solennellement exprimé, ce triomphe inespéré qui succède à une défaite, et que nos légendes et nos annales (1) attribuent au secours de l'Eternel, tout autorise ici l'emploi du merveilleux et l'intervention des êtres surnaturels.

Aussitôt que Clovis a prononcé le serment de se convertir, le poète pourrait supposer que Dieu d'un seul signe assemble ses nombreuses milices ; soudain elles s'arment dans les arsenaux du ciel, où sont rangés les foudres et les épées flamboyantes.

---

(1) Greg.Turon. *Hist.*, l. 2, c. 20.—*Gest. Franc.* Epit., c. 15. — Hincmar, *in Vitâ S. Rem.* — *Vita S. Chrotild.*—Aim., l. 1, c. 16.— Sigeb. Chron.— *Vetus Chronic., moiss. cœn.*—Roric., l. 2. — Adon. *Viennens. Chron.*—Mézeray et Daniel en leur Hist. de France, t. 1.

Les séraphins s'avancent en ordre de bataille sur les chemins d'azur semés d'étoiles; en effleurant rapidement les nuages, les roues de leurs chars, d'où jaillissent une longue suite d'éclairs, dispersent au loin la rosée dont l'humide poussière, colorée par tant de feux, retombe en une pluie de diamants, de rayons et d'étincelles.

L'armée lumineuse s'abaisse vers les champs où combat Clovis au désespoir, et se mêle à ses bataillons; l'ennemi tombe de tous côtés, et les brillants archanges, en remontant victorieux vers leur séjour immortel, posent sur les drapeaux français les couronnes de lis qui ceignaient leur chevelure.

Bientôt pour les cérémonies du baptême s'ouvrent les portes de l'église de Reims, dont les murs sont couverts de draperies et de fleurs (1). Clovis s'avance suivi de ses

(1) Avitus *in Epist. ad Clodov.* — Greg. Turon. *Hist.*, l. 2, c. 31. — Hincm., *Vita S. Rem.*

deux sœurs (1) et de trois mille de ses sujets (2) altérés des eaux du salut.

Saint Remi, comme un envoyé céleste, s'approche du monarque : « Baisse la tête,
» Sicambre, lui dit ce lévite inspiré ; brûle
» ce que tu as adoré, et adore ce que tu as
» brûlé (3) »

A ces mots s'élèvent de toutes parts des parfums et des hymnes ; les nouveaux chrétiens sortent des sources sacrées, vêtus de robes blanches, emblêmes de leur pureté (4), et font tomber au pied de l'autel les fers des captifs que leur livra la victoire (5).

---

(1) Alboflède, qui était idolâtre, se fit chrétienne, et Lantilde, qui était arienne, abjura son hérésie.

(2) Greg. Turon., l. 2, c. 32.

(3) *Mitis depone colla, Sicamber, adora quod incendisti, incende quod adorasti.* — Hinc., ib.

(4) Hincm. *in Vitâ S. Remig.* — Fleury, Mœurs des Chrét., vol. uniq. — Mézeray, règne de Clovis.

(5) Mézeray, Hist. de France, règne de Clovis.

guider nos guerriers à travers le fleuve qu'ils ne pouvaient franchir (1).

Quel personnage pour la poésie que cet illustre Remi, imposant vieillard, dont l'histoire raconte des merveilles (2), et qui, animé d'un esprit divin, semblait d'intelligence avec le ciel! Ce nouveau Joad, entouré des lévites et du peuple, ne saurait-il pas alors qu'il proclame la France fille aînée de l'Eglise (3)? ne saurait-il pas, dans une sainte inspiration et ravi en une longue

---

(1) Greg. Turon., ib. — Fredeg., ib. — Aim., l. 1, c. 20 et 21. — Roric., l. 4.

(2) Hincmar *in Vitâ S. Remigii.* — Lecointe en ses Annal. ecclés., t. 1, p. 143.

(3) Le premier concile d'Orléans donne ce titre à la France. En effet, Clovis était le seul prince orthodoxe; car Anastase, empereur d'Orient, professait les erreurs d'Eutichès; Alaric, roi des Visigoths, Gondebaud, roi de Bourgogne, et Théodoric, roi d'Italie, étaient ariens; les autres souverains étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie.

extase, publier la grandeur future de ce naissant empire?

Mais du côté de l'Occident, et sortis des portes de Bysance, arrivent les ambassadeurs de l'empereur Anatase, qui apportent à Clovis la pourpre romaine et les titres de patrice, de consul et d'auguste (1). Ce monarque revêt la toge qu'ont illustrée les Flaminius, les Paul Emile, les Scipion; les honneurs qui lui sont décernés portent dans le sein de la France quelque chose de la splendeur romaine, et par une sorte d'alliance unissent l'antiquité aux temps modernes.

Clovis, couvert des glorieux vêtements qui rappèlent le triomphe du Capitole, sort de la ville de Tours pour transférer son

---

(1) Greg. Turon., l. 2, c. 38.—Aim., *de Gest. Franc.*, l. 1, c. 22.—*Gesta Franc-, Epitom.*, c. 17. —Dubos, Hist. crit. de l'Etab. de la Monarc. franç. dans les Gaules.

trône à Paris (1), et, précédé de ses trésors, de ses drapeaux, de ses trophées, suivi de sa cour et de ses héros, il marche vers la cité qui désormais doit être la capitale de la France.

Les épisodes ne manqueraient pas dans le poëme qu'on indique ici; les amours de Clovis et de Clotilde en composeraient un qui, sans s'écarter de la vérité, aurait tout le charme d'un conte oriental.

Clotilde était nièce du cruel Gondebaud, roi des Bourguignons, qui avait fait massacrer ses parents (2); mais, soit qu'un ange eût préservé Clotilde des coups du poignard, soit que ses grâces naissantes et son sourire innocent eussent attendri Gondebaud; celui-ci, l'ayant épargnée, la fit

---

(1) *Gesta Franc.*, l. 2, c. 18. — Greg. Turon, *loc. cit.*

(2) *Vita sanct. Chrotild.* — Fredegar., *Epitom.*, c. 20 et 21. — Lecointe en ses Annal. ecclés., t. 1.

élever à sa cour, où il lui permit d'adorer le dieu des chrétiens, auquel sa mère l'avait donnée par le baptême (1).

C'est dans cette cour que s'élevait cette tige fleurie, ce rejeton brillant d'un arbre abattu par la tempête.

Tout ce qu'on raconte à Clovis de l'auguste orpheline lui inspire un intérêt qui bientôt se change en amour; il appèle son plus cher favori, le fidèle Aurélien, et lui remet un anneau qu'il le charge de porter à cette aimable princesse à l'insu de son persécuteur (2).

Aurélien arrive à Genève (3). Pour trom-

(1) *Vita sanct. Chrotild.*

(2) *Gest. Franc.*, ib. — Greg. Turon., ib.

(3) M. Picot de Genève (Hist. des Gaulois, t. 2, l. 1, c. 13, p. 145) dit qu'on montre encore la maison qui servait de palais à Gondebaud; cet écrivain ajoute qu'on y a trouvé des armoiries, des inscrip-

per les regards du soupçonneux Gondebaud il se déguise sous les habits d'un mendiant (1), et s'approche des murs du palais.

Il reconnaît la tour qu'habitait Clotilde à la foule des pauvres qu'on voyait à sa porte (2); c'étaient les humbles pompes de sa cour, c'était le digne cortège d'une chrétienne.

Aurélien, couvert de haillons, se mêle à ces malheureux qui attendent le moment où la princesse, en se rendant au pied des autels, leur fait les aumônes accoutumées (3) : elle paraît; le voile jeté sur sa chevelure (4) laisse à découvert son beau

tions et d'autres monuments qui ne permettent point de douter de son ancienne destination.

(1) *Vide Vit. S. Chrotild.—Gest. Franc.*, c. 11.

(2) Greg. Turon. *Hist.*, l. 2, c. 28.

(3) Greg. Turon. *Hist.*, ib.—Aim., l. 1, c. 13.

(4) Telle est la coiffure des reines de France

visage, où la tendre compassion imprime une céleste mélancolie.

A la vue d'un nouvel infortuné dont les nobles traits semblent révéler une haute origine, elle croit voir une grande victime du destin, et voulant épargner en public le langage de la pitié à un cœur fier peut-être encore, d'une opulence récemment éclipsée, elle lui fait dire de se présenter devant elle après l'heure des prières (1).

On introduit Aurélien, qui laisse aux portes du palais son bâton et sa chaussure poudreuse (2); il se prosterne aux pieds de la princesse, et, faisant briller à ses yeux

---

sous la première et la seconde races. *Voy*. Montfaucon, Monum. de la monarc. franç. — Willemin, Choix de costumes français.

(1) *Vita sanct. Chrotild.* — Greg. Turon. *Hist.*, l. 2, c. 28. — Aim., l. 1, c. 13. — Dubos, Hist. crit., lieu cité.

(2) *Gesta Francor.*, c. 11. — Aim., ib.

l'anneau de Clovis, gage sacré de la confiance du monarque, il expose avec éloquence le motif qui l'amène (1).

Aurélien, sous les habits d'un pauvre, présentant l'anneau royal à une belle princesse, et laissant percer un air de noblesse et l'habitude des grandeurs, sous la fausse misère de ses lambeaux, offrirait au poète un personnage romanesque et mystérieux qui réveillerait l'idée de ces stratagèmes de gloire et d'amour, de ces métamorphoses célèbres dont l'antiquité nous laissa des exemples dans sa mythologie, et que les temps modernes rappèlent encore mieux à l'imagination dans les aventures des califes, des visirs, des croisés et des paladins.

Tout le reste de l'histoire de Clotilde, depuis cette ambassade jusqu'à son ma-

---

(1) *Gesta Franc.*, c. 11. — Greg. Tur., l. 2, c. 28. — Dubos, lieu cité.

riage avec Clovis, est également rempli de circonstances intéressantes dont le poète embellirait cet épisode ; il pourrait aussi, tandis que Clotilde se rend à Paris, lui faire raconter par Aurélien les exploits de Clovis sur les Romains (1), et rappeler ainsi dans un récit tous les évènements antérieurs au moment où l'action du poème s'ouvrirait.

On trouverait un autre épisode dans la description de Lutèce, aussi simple qu'un hameau; comme une fée initiée à de grandes destinées, la muse sourirait mystérieusement sur les premières pierres de cette

(1) Greg. Turon. *Hist.*, l. 2, c. 27. — Aim., *Gest. Franc.*, l. 1, c. 1. — Fredeg., *Epitom.*, c. 15. — La bataille de Soissons, qui anéantit la puissance des Romains dans les Gaules, et qui amènerait naturellement quelques réflexions sur la décadence de l'empire, serait pour le poète une matière éminemment épique.

ville des rois, et laisserait échapper quelques paroles prophétiques.

On aimerait sans doute à comparer la grandeur de cette cité à son état primitif, alors qu'elle n'était encore qu'un village resserré dans une île et entouré des flots de la Seine et de grands marais (1), tel qu'un enfant royal enveloppé dans son berceau, de langes et de bandelettes.

Properce et Tibulle (2) nous représentent les sept collines de Rome encore ombragées d'oliviers ; Virgile (3) nous montre les troupeaux d'Evandre paissant aux lieux où s'élevèrent depuis le Forum des Romains et le superbe quartier des Carènes. Le poète français plairait comme eux, en donnant la première vue d'une

---

(1) Jul. Mysopog. — De la Marre, Traité de la Police, t. 1, p. 72.

(2) Prop., l. 4, élég. 1. — Tibul., l. 2, eleg. 5.

(3) Virg. Æn., l. 7.

cité non moins fameuse que la reine du Tibre (1).

On verrait, au lieu de ces quartiers populeux et superbes, des marécages où venaient pondre la sarcelle et les oies sauvages (2), des forêts obscures qui couvraient les ruines de quelques monuments de l'idolâtrie (3), de grandes prairies où

---

(1) M. Chenedollé, dans son poëme du Génie de l'homme, a dit:

L'ours informe rodait sur ces bords enchantés
Où depuis, décorant la reine des cités,
Le Louvre a déployé sa noble architecture;
D'horribles bois couvraient la Gaule sans culture:
Près du dôme guerrier qui, s'approchant du ciel,
Voit l'humble vétéran invoquer l'Eternel;
Où le peuple, inondant les deux bords de la Seine,
Venait voir triompher Catinat et Turenne,
Quelques grossiers chasseurs, avec l'arc ou les rêts,
Se disputaient la proie au fond de leurs forêts.

(2) De la Marre, lieu cité.

(3) De la Marre, Traité de la Police, t. 1, p. 78 et

les filles des Parisis formaient leurs danses en chantant l'aventure du beau Loïs (1), des cabanes construites en forme de ruches

suiv. — Jacq. Dubreul, Antiq. de Paris. — Corrozet, Antiq. de Paris, p. 7, 8 et 9. — Saint-Foix, Ess. hist. sur Paris. Tout le Nord de Paris depuis le bord de l'eau jusques et par delà Vincennes, était couvert de marais et de bois dont l'ensemble était appelé la *forêt des charbonniers*. L'autre coté de Paris, c'est-à-dire le faubourg St.-Germain, était en prairies. *Voy*. d'Expilli, au mot *Paris*.

(1) M. Bernardin de Saint-Pierre, dans ses fragments d'un poème sur l'Arcadie, chant des Gaules, raconte avec sa grâce accoutumée l'aventure fabuleuse du beau Loïs.

« Cérès ayant appris à Loïs comment on faisait le pain avec le blé, ce Triptolème des Gaulois le dit à son père, qui ensemença un champ où il recueillit la moisson bienfaisante.

» Un druide crut que les Gaulois n'adoreraient plus les forêts s'ils cessaient de se nourrir des faînes du hêtre et des glands du chêne; il attire Loïs au bord

et ombragées de figuiers (1), des îles fleuries où les cygnes déployaient leurs ailes en sortant de l'onde, des saules bleuâtres

---

de la Sequana, et le plonge au fond des eaux, afin que le secret de Loïs ne fût point propagé.

» La déesse eut pitié de la mère de Loïs, qui pleurait sur le corps de son fils, que les vagues avaient poussé sur le bord. Loïs, dit-elle, sois la plus belle fleur des Gaules ! Aussitôt les joues pâles de Loïs, se développent en calice plus blanc que la neige ; ses cheveux blonds se changent en filets d'or ; une odeur suave s'en exhale ; sa taille légère s'élève vers le ciel ; mais sa tête se penche encore sur le bord du fleuve qu'il a chéri : Loïs devient lys.

» Les Gaulois avaient beaucoup de traditions mythologiques de ce genre. On en trouve quelques-unes dans les OEuvres de M. Cambri (Voyage au Finistère et Monuments celtiques), et dans les Mémoires de l'académie celtique. »

(1) Julian. *in Mysopog.* — Jacq. Dubreul, Antiq. — *Voy.* la forme de ces cabanes dans les gravures de l'ouvrage de De la Marre.

où les radeaux du pêcheur étaient attachés.

Le mont Leucotitius (1), aujourd'hui si peuplé, était alors orné de pampres et sillonné de sentiers agrestes qui conduisaient à l'amphithéâtre romain, où l'on entendait rugir les tigres et les lions (2); non loin de cet édifice les cintres d'un aqueduc festonnaient l'horizon et conduisaient le limpide cristal des fontaines au palais des Thermes, qui étalait au pied de ce mont son architecture et ses jardins aériens, pareils à ceux de Babylone (3).

---

(1) Aujourd'hui le mont Saint-Jacques.

(2) Ces combats furent très-fréquents sous la première race, mais des conciles les défendirent par la suite. *Voyez* Legendre, Mœurs des Français.

(3) Beaucoup d'auteurs, et notamment Hadrien de Valois, ont pensé que la maison des Thermes (dont on voit des restes, rue de la Harpe et à l'ancien bâtiment de Cluni rue des Mathurins) était dans l'ori-

Mais c'est surtout en se transportant dans les bois qu'on voyait alors aux lieux où s'étend aujourd'hui cette longue galerie qui d'arcade en arcade arrive à deux palais pour les unir, que le poète sentirait son imagination s'épanouir au souffle de l'avenir; il verrait les chênes et les sapins se changer en nobles édifices, et sur ces bords sauvages le Louvre dresserait à ses yeux ses portiques et sa colonnade, où apparaîtraient les pompeuses images de nos rois et

---

gine, le palais de Césars et notamment de Julien, qui l'avait fait construire. Il est bien vrai que cet édifice a porté le nom de *palais*, et même le nom de *palais de César*; mais cette dénomination n'est pas une autorité. On sait que le peuple attribue à César toutes les constructions antiques dont l'origine est incertaine. Il paraît que les empereurs qui vinrent à Paris, résidaient dans l'île même, et que la maison des Thermes ne servait qu'aux bains. On voit encore l'emplacement des cuves et des baignoires. *Voy*. Sauval, t. 2, p. 314.

de nos héros, les trophées de la victoire et les trésors des beaux-arts (1).

---

(1) Lorsque je publiai la première édition de cet ouvrage, le Louvre était encore le dépositaire des chefs-d'œuvre qui avaient orné le triomphe de nos armées victorieuses, et l'on voyait sur l'arc qui décore la place du Carrousel, le quadrille des chevaux de Venise, si célèbres par leur antiquité. Les revers par suite desquels les étrangers nous ont dépouillés de ces trésors, dont plusieurs traités semblaient à jamais nous assurer la propriété, n'ont rien dû changer à mon texte primitif, car l'histoire est là pour perpétuer le souvenir des exploits de nos héros. On a pu en dérober les fruits, mais non pas en obscurcir la gloire.

PREUVES ET REMARQUES
A L'APPUI
DE CE PREMIER VOLUME.

PREMIER RÉCIT.

NOTE 1re, PAGE 42.

JUSTIN (liv. 38, ch. 4) rapporte la harangue que Mithridate prononça au milieu de son armée à l'instant de combattre les Romains ; on y remarque le passage suivant, qui prouve combien on avait une haute opinion du courage des Gaulois :

« Vous n'ignorez pas que les Gaulois se sont mon-« trés jadis à l'Italie, qu'ils y ont conquis un grand « nombre de villes, et qu'ils y ont établi un empire « plus vaste encore que celui qu'ils possèdent en Asie ;

« vous n'ignorez pas que non seulement ils ont vaincu
« les Romains, mais qu'ils ont pris leur capitale;
qu'ils ne leur ont laissé pour refuge que le sommet
« d'un rocher; et qu'enfin le Tibre ne s'est affranchi
« de leurs armes que par une rançon et non par des
« victoires.

« Hé bien, ces mêmes Gaulois, qui furent tou-
« jours la terreur des Romains, composent en
« grande partie mon armée; car ceux qui habitent
« l'Asie ne diffèrent que par leur séjour de ceux qui
« firent trembler l'Italie : ils ont même origine,
« même valeur, même façon de combattre : les
« Gaulois de l'Asie sont même plus aguerris que les
« autres, ayant eu à traverser l'Illyrie, la Thrace, et
« tant d'autres pays, route glorieuse que des héros
« seuls ont pu tenter. »

NOTE 2, PAGE 52.

Tantôt les Gaulois brûlaient leurs morts, et tantôt ls les ensevelissaient. César, qui vit tout ce qu'il rapporte dans ses Commentaires, s'exprime ainsi au livre 6 de cet excellent ouvrage :

« Funera sunt, pro cultu Gallorum, magnifica
« et sumptuosa; omniaque, quæ vivis cordi fuisse
« arbitrantur, *in ignem inferunt*, etiam animalia;
« ac paulo supra hanc memoriam servi et clientes,

» quos ab iis dilectos esse constabat, justis fune-
» ribus confectis, una cremabantur. »

Il paraît cependant que l'usage le plus fréquent chez les Gaulois était d'ensevelir les morts; nos antiquaires nous donnent la description d'un grand nombre de tombeaux et des restes quils renfermaient; d'où il résulte évidemment que nos ancêtres étaient inhumés avec leurs armes, et quelquefois avec les animaux qu'ils avaient aimés, tels que leur coursier ou leur faucon. *Voyez*, sur ces sépultures, de Caylus, Laureau, Montfaucon, Legendre, Pelloutier, Strutt, Borlase, D. Martin, etc.

L'usage de brûler les morts cessa, disent quelques auteurs, sous le règne des Antonins; et d'autres prétendent qu'il s'est prolongé jusqu'au V[e] siècle : mais il paraît que dès le IV[e]. siècle il ne fut plus autorisé. *Voyez* à cet égard, Religion des Gaulois t. 2, p. 217. — Godefroy, sur le code Théodos. ad. leg. omnia 6, de sepulc. Viol. l. IX. tit. 17. — Macrob. Satur. l. VII, c. 7.

NOTE 3, PAGE 66.

Le poète Lucain, Diodore de Sicile, Ammien Marcellin et tous ceux qui ont parlé des bardes gaulois nous donnent une si haute idée de leurs hymnes que nous devons vivement regrètter que le temps

n'en ait point laissé parvenir jusqu'à nous : c'est assez dire que le chant que je rapporte n'est point original; cependant j'ose croire qu'il peut trouver place dans les pages de cet ouvrage, et qu'il est vraiment historique ; en effet, les préceptes, les usages qui y sont consacrés sont les préceptes et les usages des Gaulois. Quelques auteurs nous apprènent que non-seulement les bardes célébraient dans leurs vers les exploits des héros, mais encore les lois, les mœurs et les coutumes des Gaulois, et que c'était ainsi que la tradition s'en conservait, puisque l'usage de l'écriture était défendu par les druides (1).

Il est donc présumable que les bardes ont dû placer dans leurs chants ce qui compose celui que je leur attribue ; ils se sont probablement exprimés autrement, et j'ai trop vanté leur poésie pour prétendre l'imiter ; mais quelle que soit ma prose, elle donnera, sinon un hymne véritable, du moins le véritable sujet d'un de ces hymnes gaulois : ce n'est pas la peinture animée, mais seulement l'esquisse fidèle d'un tableau dont l'original est perdu. Peut-être me saura-t-on gré des recherches que j'ai faites pour rassembler dans un cercle étroit quelques traits de nos ancêtres, qui, épars dans une foule d'ouvrages

(1) Cæs, de Bell. Gall., l. 6.

obscurs, seraient restés inconnus à la plupart des lecteurs.

C'est donc sous ce rapport que j'appèle cet hymne supposé un chant historique, parce qu'encore une fois les préceptes qui y sont consignés sont puisés, comme on le voit par les citations, dans les meilleures autorités.

NOTE 4, PAGE 85.

On reconnaîtra dans la description que je fais d'une de ces forêts gauloises consacrées par les druides à la religion sanglante et mystérieuse de nos pères, quelques passages imités de Lucain, qui traita le même sujet dans sa Pharsale.

Je crois devoir rapporter ici ce morceau, qui est un des plus beaux du poète latin :

Lucus erat, longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè summotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent, sed barbara ritu
Sacra Deûm, structæ diris altaribus aræ;
Omnis et humanis lustrata cruoribus arbor.
Si qua fidem meruit superos mirata vetustas,
Illis et volucres metuunt incidere ramis,
Et lustris recubare feræ : nec ventus in illas
Incubuit silvas, excussaque nubibus artis

Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tùm plurima nigris
Frontibus unda cadit., simulacraque mœsta deorum
Arte carent, cæsisque exstant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos : non vulgatis sacrata figuris
Numina sic metuunt ; tantùm terroribus addit,
Quos timeant non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpè cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia silvæ.,
Roboraque amplexos circumfluxisse dracones.
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere Deis. Medio quùm Phœbus in axe est,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci, etc.

SECOND RÉCIT.

NOTE 1re, PAGE 93.

On me soupçonnerait sans doute d'exagération dans ce que je dis de Marseille, si mon récit n'était pas confirmé par une foule d'autorités. Voici un passage extrait de l'Histoire littéraire du savant D. Rivet ; c'est un résumé fidèle de tout ce que les historiens ont écrit sur cette ville d'origine grecque :

« Rien de plus admirable, rien aussi de mieux » ordonné que la police de cette nouvelle répu-

» blique. Son gouvernement était aristocratique,
» manière de gouverner que les anciens préféraient
» à toute autre; six cents sénateurs en avaient l'ad-
» ministration et formaient le conseil de la ville; ils
» exerçaient leur charge pendant toute leur vie; on
» les nommait τιμούχους, d'un mot grec qui signifie
» *honorable*, etc. . . . .
» . . . .
» On suivait à Marseille les lois ioniques, que l'on
» tenait exposées en un lieu public, afin que tout le
» monde, les ayant continuellement devant les yeux,
» y pût conformer sa conduite. Vous pouvez juger
» de l'excellence de ces lois par l'intégrité des mœurs
» des Marseillais; le peu que nous en savons vous en
» donnera une idée bien avantageuse. Le droit d'hos-
» pitalité était chez eux en une singulière recom-
» mandation et s'y exerçait avec toute sorte d'huma-
» nité; les étrangers pouvaient compter d'être dans
» un asile assuré lorsqu'ils étaient à Marseille. Pour
» maintenir la sûreté de cet asile on ne souffrait point
» que personne entrât armé dans la ville; il y avait
» à la porte des gens préposés pour garder les armes
» de ceux qui entraient, et les leur rendre à leur
» sortie. On n'y voyait point de ces infâmes repré-
» sentations de théâtre; on craignait avec raison que
» de tels spectacles n'inspirassent le désir et la licence
» d'imiter ce que l'on y aurait vu représenter; on y

» fermait la porte à tous ceux qui, sous le prétexte
» de religion, y auraient voulu introduire ou la pa-
» resse ou une vie délicate et voluptueuse ; et l'on
» avait un soin particulier d'y détruire la duplicité
» et le mensonge. La frugalité et la modestie, on les
» y portait l'une et l'autre jusqu'à ce point que la
» plus riche dot n'excédait jamais cent écus d'or, et
» qu'il n'était permis à personne d'en dépenser plus
» de cinq pour sa nourriture, et cinq autres pour
» ses plus somptueux habits.

» Il serait difficile de renchérir sur les éloges
» magnifiques que cette belle police a attirés à Mar-
» seille de la part des plus célèbres écrivains de l'an-
» tiquité.

» Cicéron en était si charmé qu'il doutait sérieu-
» sement si cette ville n'était pas préférable, non seu-
» lement à la Grèce, mais aussi à toutes les nations
» de l'univers ; il avouait sans façon qu'il était plus
» aisé à chacun de faire l'éloge de ses excellentes
» maximes que de les imiter : *Ut omnes ejus insti-*
» *tituta laudare facilius possint quam æmulari.*
» Combien en devait-on être persuadé du temps de
» Plaute, puisque ce poète a fait passer en proverbe
» les mœurs des Marseillais pour exprimer des
» mœurs irréprochables et très-réglées, etc. . . .
» . . . .

» D'une si excellente police jointe à la tempé-
» rance gauloise il se fit un mélange merveilleux qui
» rendit Marseille une école de politesse. On y ap-
» prenait ce que l'on nomme aujourd'hui le beau
» monde, la civilité des mœurs, l'art de vivre en
» galant homme, l'honnêteté dans les discours
» comme dans les actions, cet air gracieux et ces
» manières prévenantes qui savent gagner et lier les
» cœurs, en un mot tout ce qu'il y a jamais eu de
» plus délicat et de plus poli chez les Grecs. Outre
» ces avantages, il n'est point d'art et de science
» que l'on n'y cultivât avec autant de succès que
» de pompe et d'éclat; on y professait publique-
» ment l'éloquence, la philosophie, la médecine,
» les mathématiques, la jurisprudence, la théologie
» fabuleuse et toutes sortes de littérature; elle a
» même eu l'honneur, cette ville, de donner aux
» Gaules d'illustres écrivains en la personne de
» Pithéas et celle d'Euthymenès, long-temps avant
» que Rome s'avisât de faire à l'Italie de semblables
» présents.

» En fallait-il davantage pour faire de Mar-
» seille une académie célèbre qui n'a point eu de
» supérieure dans le monde, et qui a mérité le
» rang de préséance sur celle d'Athènes même?
» En fallait-il davantage pour lui acquérir le titre

» glorieux de siége et de maîtresse des études et
» des sciences que lui donne Tacite, etc ?......

»· Marseille, devenue puissante et formidable,
» tant par les victoires remportées sur ses ennemis,
» que par son union avec la ville de Rome, en-
» voya des colonies bâtir Agde, Nice, Antibe,
» Olbie, Taurence, et Arles même, selon un écri-
» vain moderne ; si elle ne bâtit point Fréjus,
» elle en était au moins maîtresse encore sous le
» règne de Tibère. Tant de nouveaux établissements
» contribuèrent à répandre davantage les Grecs
» dans les Gaules et à les mêler de plus en plus
» avec les Gaulois. Ce mélange fut avantageux
» pour ceux-ci ; ils se défirent insensiblement de
» ce qui leur restait encore de leur ancience rusti-
» cité, et commencèrent à se civiliser et à mener
» une vie plus honnête et plus réglée ; eux qui
» pour la plupart ne respiraient auparavant que
» les armes, s'accoutumèrent à suivre les lois d'une
» sage politique ; peu à peu l'exemple des Mar-
» seillais les apprivoisa et les porta à préférer à
» l'art de la guerre l'agriculture et les belles étu-
» des, etc. . . . . »

NOTE 2, PAGE 118.

Les bardes célébraient les héros des temps passés et rappelaient leurs exploits ; ainsi rien n'est plus conforme à cet usage que de mettre ici dans leur bouche le récit des belles actions d'Inducio-mare, de Vercingétorix et des autres capitaines gaulois qui périrent pour la liberté de leur pays.

Gray, Sined (1), Klopstock, ont composé avec succès des chants germaniques et scandinaves, où l'on retrouve la valeur et les sentiments magnanimes que j'attribue à nos ancêtres d'après tous les historiens ; pour fortifier ce que j'ai dit à cet égard je rapporterai une ode de Klopstock, traduite par feu M. Chénier, de l'Institut.

HERMANN ET THUSNELDA,

Après la défaite des légions romaines commandées par Varus.

THUSNELDA.

Couvert de sang romain, de sueur, de poussière,
Il revient des combats sanglants :

(1) Sined n'est point le véritable nom, mais seulement l'anagramme du nom de l'auteur, qui se nommait *Denis*.

Jamais les traits d'Hermann ne furent si brillants ;
Et jamais si vive lumière
Ne jaillit de ses yeux brûlants.

Viens, donne cette épée ; elle est encore fumante :
Varus a reçu le trépas :
Respire, et viens goûter le repos dans mes bras,
Sur la bouche de ton amante,
Loin du tonnerre et des combats.

Hermann, repose-toi ; que sur ton front j'essuie
Ton sang et ta noble sueur :
Comme il brûle ton front, de Rome heureux vainqueur !
Non, jamais Thusnelda ravie
Ne sentit pour toi cette ardeur ;

Non, pas même le jour où sous un chêne antique
Hermann, par l'amour emporté,
Fuyante me saisit de son bras indompté :
J'observai son œil héroïque,
Et j'y vis l'immortalité.

C'est ton bien désormais. Ô Germains ! plus d'alarmes ;
Germains, dont Hermann est l'appui !
Honte au divin Auguste ! il s'abreuve aujourd'hui,
D'un nectar mêlé de ses larmes :
Hermann est plus divin que lui.

HERMANN.

Laisse-là mes cheveux. Vois, pâle et sans lumière,
Le père étendu devant nous !

César, s'il eût osé s'offrir à mon courroux,
Serait ici dans la poussière,
Plus pâle et plus couvert de coups.

THUSNELDA.

Que tes cheveux, Hermann, en boucles menaçantes
Ombragent ton front glorieux !
Ce corps n'est plus Sigmar; ton père est dans les cieux!
Sèche tes larmes impuissantes ;
Tu le reverras chez les dieux.

NOTE 3, PAGE 129.

Les Gaulois ont frappé en l'honneur des Césars et des grands hommes de l'empire, des médailles dont les allégories ingénieuses et le talent d'exécution attestent les progrès qu'ils avaient faits dans les arts sous les Romains.

Peiresc, Caylus, Sauvigny, Laureau, le P. Montfaucon et d'autres savants nous ont donné l'explication d'un grand nombre de ces médailles (1). On remarque celle que la ville de Nîmes décerna en l'honneur

(1) De Caylus, Rec. d'Antiq. — Sauvigny, Mœurs des Français. — Laureau, Histoire de France avant Clovis. — D. Montfaucon, Antiq. expliq. — Le père de Colonia, Hist. de la ville de Lyon. — L'abbé Courtépée, Descript. de la Bourgogne. — Du Chesne, Recherc. des Antiq. des Villes.

d'Auguste et d'Agrippa ; d'un côté on voit leurs effigies, et de l'autre un crocodile enchaîné à un palmier, emblème de la conquête de l'Egypte. Parmi celles qu'on frappa à la gloire de Vespasien on en trouve une qui représente également un palmier; au pied de cet arbre oriental est une femme, image de la Judée, ainsi que l'indiquent ces mots gravés autour : *Judæa capta*.

Sur la plupart des médailles frappées chez les Gaulois, et qui nous sont parvenues, on voit les figures symboliques et les attributs chers aux Romains ; c'est la Justice et ses balances ; c'est la Victoire avec ses palmes ; c'est l'Abondance avec la corne d'Amalthée; c'est la Force domptant un lion, etc., etc. ; ce qui prouve, comme je l'ai dit, que la Gaule était toute romaine (1).

Je renvoie aux auteurs cités les lecteurs curieux de connaître ces précieux monuments sauvés du naufrage des siècles, et moins suspects que les pages de l'histoire (2).

Les peuples de la Gaule n'offraient pas seulement

(1) Laureau, Histoire de France avant Clovis, t. 1 et 2. (Les gravures sont à la fin du second volume.)

(2) Les auteurs précités, et de plus Ausone, *de Clar. urbib.* — Strabo, l. 4. — Papyre Masson, *Descript. flum. Gall.* — Jean Munier, Mém. d'Autun, etc.

des médailles aux empereurs ; ils leur érigeaient aussi des autels et des statues. Les antiquaires ont recueilli sur des débris une foule d'inscriptions qui ne laissent aucun doute à cet égard (1).

Les cités gauloises étaient encore dans l'usage de décerner des couronnes d'or aux Césars victorieux dans quelque expédition. Nous terminerons cette note par un passage d'une lettre que Probus écrivit au sénat après une victoire qu'il remporta sur les Francs vers l'an 277 de notre ère (2).

« Je rends grâces aux dieux immortels, pères » conscrits, de ce qu'ils ont confirmé le jugement » que vous aviez porté sur moi. J'ai soumis la pro- » vince germanique dans toute son étendue ; neuf » rois de différentes nations se sont jetés en suppliants » à mes pieds, ou plutôt aux vôtres ; c'est pour » vous que les barbares vont labourer la terre ; c'est » pour vous qu'ils s'armeront désormais. Remerciez » donc les dieux selon l'usage ! Quatre cent mille » ennemis sont tombés sous le fer romain, seize » mille ont déposé les armes ; je leur ai repris soi- » xante-dix villes : la Gaule est sauvée, et toutes ses

(1) Laureau, lieu cité. — L'abbé Courtépée, Descript. de la Bourgogne. — Mém. de l'Académ. des Inscript. et Belles-Lettres.

(2) Flav. Vopisc. *in Prob.* — Zozim., Hist., l. 1.

» cités m'ont offert des couronnes d'or. Je vous en » fais hommage, péres conscrits, pour que vous les » consacriez au grand Jupiter. »

NOTE 4, PAGE 130.

Les Français, ou du moins la plupart, connaissent peu les premiers temps de l'histoire de leur pays; ils sont étonnés qu'on leur parle de la civilisation des Gaulois, qu'ils ne considèrent que comme des barbares, et ils croient que le flambeau des lettres et des sciences n'a brillé pour la première fois parmi nous que dans les derniers siècles. C'est assurément une grande erreur, qu'il est très-facile de dissiper, car nous ne manquons point d'auteurs qui ont pris soin de rappeler la gloire et l'éclat des Gaules durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, et notamment depuis les règnes d'Auguste et de Tibère jusqu'à la chute de l'empire romain.

Lorsque je dis que les Gaulois étaient au quatrième siècle presque aussi policés que les Romains, je ne fais que me conformer à l'opinion des écrivains les plus respectables et qu'on ne peut accuser de partialité, puisqu'ils sont presque tous étrangers. (On peut consulter sur ce point Caton, *Orig.*, l. 2. — Macrob. *Saturnal*, l. 3. — Dion. Cass., *Excerp. à Xiphilino*, l. 69. — Tacit. *Annal.*, l. 3. — Appian, *de Bellis civilib.*, lib. 2. — Zozim., l. 2. — Strabo, l. 4. —

Auson., *de Claris urbib.* — Hier. Chron., l. 2. — Sueton., *de Illustrib. gram.*, c. 7. — Itiner. Anton. — Pomp. Mela, l. 2., etc., etc. Parmi les modernes voyez Egas. Bullæus, *Hist. univ. Parisiens.*, t. 1. — Ducang., *Gloss.*, v° *Capitolium.* — Vossius, *de Arte gram.* et *de Veter. poet. temp.* — Syllabus, *poet. christ. vet.* — Baluz. Miscel. — Tillemont, Hist. des Emp. et ses mémoires pour servir à l'Hist. ecclés. — Danville, Notice sur les Gaules. — Le P. de Colonia, Hist. et Antiq. de la ville de Lyon. — Montfaucon, Antiq. expliquée. — D. Rivet, Hist. littér. de France, t. 1, 2, 3 et 4. — D. Martin, Hist. des Gaulois. — De Caylus, Rec. d'antiq. — Du Chesne, Rech. des antiq. des villes. — Jules Scaliger, de Clar. urb. — Laureau, Hist. de France avant Clovis. — Bouche, en sa Chorographie de Provence. — Dubos, Hist. critiq. de l'Etabliss. de la Monarchie franç. dans les Gaules. — Fleury, Hist. ecclés., etc., etc., etc.)

NOTE 5, PAGE 149.

Il est curieux de comparer la civilisation des Gaules sous les Romains avec notre civilisation actuelle; ces deux époques ont entr'elles une ressemblance surprenante; non seulement on trouve dans les quatrième et cinquième siècles des mœurs et des usages

qui sont aujourd'hui les nôtres, mais encore des institutions et des découvertes qu'on croit généralement d'invention moderne.

Cette contrée était traversée en tous sens par de grandes routes (1) qui partaient à peu près des mêmes points, et qui aboutissaient à peu près aux mêmes lieux que nos grands chemins; les distances étaient indiquées par de petites colonnes milliaires (2); il y avait de loin en loin des relais et des postes, sous le nom de mutations (3), et de loin en loin le voyageur observait du haut des tours les manœuvres énigmatiques des télégraphes (4).

Les voituriers étaient vêtus d'une robe courte de toile, et tenaient un fouet dont la poignée était couverte de cuir (5); ils devaient déclarer aux bureaux de l'octroi établis aux portes des villes (6) s'ils con-

---

(1) L'itinéraire d'Antonin. — Bergier, Hist. des Grands Chemins. — Le P. de Colonia, Hist. des Antiq. de la ville de de Lyon. — Danville, Not. sur les Gaules.

(2) Obs. de l'abbé Lebeuf, Mercure, mars 1731, p. 481.

(3) Danville, ib. — Guido Pancir., c. 6.

(4) Vegece, lib. 3, n. 50. — Cassiod. *Varior.*, p. 100. — M. Fournel, Etat de la Gaule au 5e siècle, t. 1, p. 261.

(5) Laureau, Hist. de France avant Clovis, t. 1, p. 40.

(6) Cujas, Observ. ad tit. 63, lib. 4, Cod. — Dubos, Hist. crit. de l'Etablissement de la Monarchie française.

duisaient des objets soumis aux droits; une fausse déclaration était punie par la confiscation (1).

La justice se rendait à peu près comme aujourd'hui; les lois romaines, qui régissaient alors les Gaulois, ont vu passer leurs dispositions dans nos codes, et leurs textes sont cités chaque jour devant nos tribunaux (2).

Les avocats étaient en grand nombre; ils entraient à l'audience avec des sacs pleins de procès qu'ils discutaient souvent avec prolixité (3).

Dans les écoles publiques on enseignait, comme de nos jours, la grammaire, la poésie, l'éloquence et la philosophie; comme de nos jours, les livres classiques étaient Cicéron et Virgile pour la latinité, Homère et Démosthènes pour les lettres grecques (4).

Le pouvoir militaire dans les Gaules était remis par l'empereur à un grand maître de la milice, dont la France a vu renaître l'éminente dignité sous le titre

(1) Cujas, *loco citato*.

(2) Dubos, lieu cité. — Domat, en ses lois civiles. — Terrasson, Hist. de la Jurispr. rom. — Argou, Instit. au Droit français, v. 1, disc. prélim.

(3) Juv., sat. 7, v. 107 et 147. — Pétron. Sat., p. 89.

(4) Pétron. Sat., p. 19. — Hist. littér. de la France, t. 1. — Mézeray, Hist. de France avant Clovis.

de connétable. Ce chef commandait à des généraux qui portaient le nom de ducs, et qui avaient des comtes sous leurs ordres (1).

Outre les troupes régulières on organisait aussi dans les cités de la Gaule des gardes nationales et sédentaires (2). Ces milices municipales maintenaient l'ordre public et prêtaient main-forte à l'exécution des dispositions de la police et des jugements des tribunaux.

La discipline militaire était maintenue avec sévérité. Le soldat à son reveil entendait les instruments de guerre jouer l'air matinal de la Diane, celui-là même que nos trompettes sonnent encore dans nos camps (3).

Ceux qui se distinguaient par quelque action d'éclat recevaient des mains de leurs chefs des décorations, des épées et des sabres d'honneur (4).

---

(1) Dubos, lieu cité. — Moreau, Discours sur l'Hist. de France. — Mably, Observations sur l'Hist. de France.

(2) Etat de la Gaule, t. 1, c. 2, § 6, p. 191, et les autorités citées au lieu indiqué dans cet ouvrage.

(3) Menand., *de Re Milit.*, l. 4. — Just. Lip., p. 29. — Polybe, l. 6. — Aulu Gell., l. 10.

(4) *Voyez*, sur ces bénéfices militaires, Virg., Eclog. 1; Lamprid. *in Alexand.* — Répert. de Jurisprud., au mot *béné-*

On leur donnait aussi des majorats ou bénéfices militaires (1), composés de domaines pris dans les pays conquis ; ceux qui étaient gratifiés de ces dotations pouvaient les transmettre à leurs héritiers mâles, sous certaines conditions.

La société abondait en poètes et en beaux esprits, qui, après avoir bu un verre d'eau (2), lisaient en public des pièces galantes adressées à Philis, qu'ils comparaient à l'aurore et au soleil (3).

Il y avait aussi des femmes savantes qui feuilletaient la grammaire de Palémon, mettaient Homère et Virgile dans la balance, et prononçaient des sentences grecques (4).

Le luxe et la sensualité des festins étaient extrêmes : tout ce qui concernait la cuisine et le service de la table était rédigé en principes, en dogmes, en lois,

---

fice. Cet usage passa aux Francs, et devint l'origine de la féodalité. Voyez Mably, Observat. sur l'Histoire de France, t. 1. — Montesq., Esprit des Lois, l. 30, c. 7 et suiv. — Traités des Fiefs de Dumoulin et de Guyot.

(1) Sueton. *in Aug.* — Rosin., Antiq. rom. — M. Fournel, lieu cité, t. 2, p. 53.

(2) Perse, sat. 1.

(3) Perse, sat. 1. — Juven., sat. 1.

(4) Juven., sat. 6. — Id., ib., v. 296. — Id., v. 39.

et l'on discutait avec gravité sur les sauces d'Apicius, sur les huîtres du lac Lucrin et du promontoire de Circé ; sur les lamproies du golfe de Misène et les canards de la ville d'Amiens (1).

Les desserts brillaient de l'éclat des fruits et des fleurs ; les roses s'effeuillaient sur le nectar d'Albe, de Falerne et de Bordeaux (2).

Les femmes s'habillaient comme celles de nos jours ; leur sein et leurs bras étaient presque nus, et leurs robes aériennes ; leurs écharpes, légères comme le vent, couvraient leurs attraits sans les cacher ; leur cou et leur front s'affranchissaient même du voile qu'y répand une belle chevelure, et la leur tombait souvent sous les ciseaux pour imiter les effigies des Titus et des Caracalla ; quelques-unes portaient des chevelures artificielles (3). Les coiffeurs achetaient les cheveux des femmes de la Germanie, et en faisaient des perruques qu'ils vendaient dans les colo-

(1) Martial, l. 14, épig. 128 ; l. 1, ép. 54, et l. 3, ép. 2. — Philon, en son livre sur la Vie contemplative. — Horat., l. 2, sat. 4. — Terent. Adelph., act. 3, scen. 3. — Juven., sat. 5, v. 140. — Le Grand d'Aussy, Vie privée des Français, t. 1.

(2) Pacatus, *Paneg. Aug.* — Pers., sat. 1.

(3) Histoire des Modes françaises, par Molé, p. 2 et suiv.

nies romaines de la Gaule (1); des colliers, des bracelets, des diadèmes de perles et d'or, étaient leurs parures favorites; elles se plongeaient dans des bains parfumés, répandaient sur elles des essences précieuses, et empruntaient l'éclat des fards (2).

On prenait souvent les eaux minérales; celles de Bagnères s'appelaient alors *aquæ Onosiæ*, celles de Vichi *aquæ Calidæ*, et celles d'Aix *aquæ Sextiæ* (3).

NOTE 6, PAGE 172.

L'orateur Eumène était originaire d'Athènes; il naquit à Autun l'an de J.-C. 261. Il professa la rhétorique dans cette ville, où il ramena le goût des arts et de l'éloquence. Il y prononça, en 309, le panégyrique de Constance Chlore et de Constantin. Son discours le plus célèbre est celui qu'il prononça à Autun devant Riccius Varus, préfet de la Gaule lyonnaise, pour le rétablissement des écoles publiques, détruites par les barbares. Le P. la Baume,

---

(1) Molé, lieu cité.

(2) Plin. Hist., l. 9, c. 35. — Juven., sat. 6, v. 325 et suiv. — Hironim. in c. 1, Soph. — Ambr., l. 1 *de Virgin.*

(3) Strabo, lib. 4, p. 190. — D'Anville, Notice sur les Gaules.

jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses harangues, dans ses *Panegyrici veteres ad usum Delphini*, 1676, in-4°. M. Rosny a traduit ce dernier discours dans son Histoire de la ville d'Autun.

TROISIÈME RÉCIT.

NOTE 1ère, PAGE 231.

Constantin Porphirogenète, empereur grec, est auteur d'un livre intitulé *De l'Administration de l'Empire*, dans lequel on trouve un passage curieux qui prouve la considération dont les Francs jouissaient chez les Romains (1) :

« Quelqu'une des nations infidèles et méprisables » du nord recherche-t-elle l'alliance d'un empereur » romain, demande-t-elle en mariage sa fille, sa » veuve ou celle de son fils, on rejète sa proposi» tion absurde en lui disant : *Nous avons une loi* » *formelle, un réglement inviolable qui s'y op-* » *pose*. Cette loi a été faite par le grand et saint » empereur Constantin ; elle est gravée sur la table » sacrée de l'église de Sainte-Sophie ; elle défend » aux empereurs romains de contracter une alliance

(1) Sauvigny, mœurs des Français, t. 1.

» avec les peuples dont les mœurs sont en opposi-
» tion avec les constitutions de l'empire romain. La
» défense est encore plus expresse s'il s'agit d'un
» peuple dont le culte est différent, et qui surtout
» n'ait pas reçu le baptême, *à moins que ce ne soient*
» *les Francs*; Constantin a fait une exception en
» leur faveur, parce qu'il était originaire du même
» pays qu'eux, et qu'il avait égard à l'affinité, à la
» liaison étroite qui subsiste entre les Francs et les
» Romains. Les Francs sont donc les seuls avec les-
» quels il est permis aux empereurs romains de con-
» tracter des alliances; c'est un avantage *dû au lustre*
» *éclatant, à la haute noblesse qui distingue depuis*
» *long-temps cette nation*. Un empereur n'a pas le
» pouvoir de s'allier à tout autre peuple, etc. » Gibbon, t. 10, ch. 53, en disant un mot de cette exception, ajoute, sans doute en plaisantant : « le grand Constantin, ce prince remarquable par sa sainteté, estimait la fidélité et la valeur des Francs ». *L'esprit prophétique qui était en lui*, l'avait instruit de leur grandeur.

NOTE 2, PAGE 234.

Le voisinage des Gaules, où les Romains avaient d'opulentes colonies et de célèbres écoles, dut nécessairement policer les Francs répandus sur l'autre

rive du Rhin; aussi les historiens des quatrième et cinquième siècles ont-ils établi une grande différence entre ce peuple et ceux qui étaient encore perdus dans le fond de la Germanie (1).

Ammien Marcellin dit que les Francs occupaient en grand nombre des postes brillants à la cour et dans les armées de l'empire; Aurelius Victor, Idace, Orose et Zozime le disent également, et les historiens des Césars nomment plusieurs Francs qui parvinrent au trône du monde (2).

Le passage de Constantin cité dans la note précédente donne une haute idée du crédit et du pouvoir qu'ils avaient à Rome et à Constantinople.

Mais qui pourrait nier que les relations des Francs et des Romains ne fussent intimes et fréquentes? Mille autorités attestent ces relations (3); le code

---

(1) Auson., *de Clar. Urb.* — D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 1 et 2. — Duchesne, Recherches sur les Villes anciennes de la Gaule. — Voyez aussi Jules Scaliger, Vinet, Papyre Masson, d'Anville, Laureau, etc.

(2) Am. Marcel., l. 15. — Sext. Aurel., Vict. *de Cæsaribus*, c. 42. — Vopisc. *in Proculo*. — Zozim. Hist., l. 4. — Oros, l. 7, c. 35. — Prosperi Tyronis *Chronic.* — Suid. Lexicon, t. 1.

(3) Sulpit. Alexand. *apud Greg. Turon.*, Hist. Franc, l. 2;

Théodosien renferme un rescrit de Valentinien et de Valens, adressé à Jovin, dans lequel il est dit que les députés Francs venant dans les Gaules se fourniront de chevaux jusqu'à la première poste.

Sidonius Apollinaris, dans sa douzième épitre à Domitius, fait la peinture du sicambre Ricimer, qui était venu visiter le préfet d'Auvergne; ce poète parle du luxe des habits, de la magnificence des équipages, de la beauté des armes, etc.

Claudien, en comparant les bords du fleuve occupé par les Francs avec ceux qu'habitaient les Romains, dit que le voyageur, en admirant les châteaux et les parcs des Francs, doute de quel côté sont les possessions romaines (1).

Agathias dit en plusieurs endroits que les Francs étaient presque aussi policés qne les Romains (2).

Grégoire de Tours rapporte que Clodion, désirant étendre les limites de ses états, envoya des émissaires dans les Gaules (3), ce qui suppose des

---

c. 9. — Prosperi Tyron. *Chronic.* — Prosp. Aquit. *Chronic.* — Philost. *apud Photium*, l. 11, c. 1.

(1) Claud. *in Laud. Stilic.*

(2) Agath., l. 1.

(3) Greg. Turon. *Episc.* Hist., l. 2.

vues de politique et un esprit d'observation que n'ont point des barbares.

La loi salique renferme un grand nombre de passages propres à donner une idée de la civilisation des Francs. On trouve dans le titre XI, *de Servis Mancipiis furatis,* des noms qui se rapportent à ceux d'intendant, de cuisinier, d'échanson, de maréchal, de serrurier, d'orfévre, de charpentier, de vigneron, d'inspecteur, etc.

On pourrait multiplier à l'infini de pareilles citations (1) ; mais ce que je viens de dire suffit pour prouver que nos historiens se sont trompés en qualifiant les Francs du cinquième siècle de nation presque sauvage.

Quelques écrivains modernes ont été loin de partager cette dernière opinion ; le savant et judicieux Pasquier, critique ceux qui ne l'ont pas professée (2).

« Je veux donc, dit-il en son vieux langage, conclure par ceci qu'il n'y eut oncques défauts de police bien ordonnée entre nos anciens Gaulois, ny conséquemment occasion pour laquelle ils deussent du Romain encourir le nom de barbares ; car

(1) Tacit., l. 2, *Annal.* — Senec., ép. 123, etc.

(2) Pasquier, Rech. sur la France, l. 1, c. 2, p. 9.

» s'il nous faut passer plus bas, et descendre au temps
» que les François s'impatronizerent de cette Gaule
» jusques à nous, je voudrois volontiers scavoir qui
» esmeut nos nouveaux autheurs d'Italie (j'entends
» depuis 300 ans en ça) à nous blasonner de tel
» titre. Premierement, si nous considérons nos vieux
» François, lesquels tous frais esmoulus passèrent
» de la Germanie en la Gaule, bien qu'ils n'eus-
» sent occasion d'estré de telle trempe que leurs
» successeurs, au moyen des perpétuelles guerres
» esquelles ils etaient seulement nourris, si est-ce
» qu'un Procope, et après luy Agathie, qui tou-
» cherent presque à leur aage, leur donnent sur tou-
» tes autres nations qui passerent d'outre le Rhin
» louange de civilité et justice, à laquelle memement
» l'un d'entr'eux attribue autant la cause de leurs
» grandes victoires, comme à leurs propres forces
» et armes, en quoi toutes fois ils furent de leur
» temps uniques, Et me souviens entre autres lieux
» qu'Agathie, déplorant l'état de Marseille, laquelle
» ville auparavant adonnée aux lettres grecques,
» estait tombée sous la puissance des François (qu'il
» nomme en ce lieu-là Germains, comme faict en
» quelqu'autre passage Procope) est neantmoins en
» fin finale contraint confesser qu'elle n'estait digne
» de cette commisération que l'on eust bien dit ;

» attendu que les François n'estoient gens agrestes,
» comme plusieurs nations barbares, ains civilisez et
» polis, selon les coustumes romaines, aux quelles
» ils se conformaient non seulement ez nopces, fes-
» tins et autres grandes assemblées, mais aussi en
» régimes ou médecines, pour la conservation ou
» recouvrement de leur santé. »

Dom Bouquet, dans la préface du second tome de son Recueil des Historiens de France, p. 34 et 36, prouve également que les Francs du cinquième siècle ne pouvaient point être barbares.

Quando Franci, stabile in Galliis domicilium habere cæperunt, non erant æque barbari, ut describuntur à recentioribus historiis; longo cùm Romanis commercio, ad urbanitatem exculti, jamdudum ferocitatem deposuerant.

C'est ce qu'expliquent très-bien aussi le docte Vossius, Sirmond, Robertson (1), et récemment l'avocat Fournel, dans un petit ouvrage en deux volumes in-12, intitulé : Etat de la Gaule au cinquième siècle.

---

(1) Voss., *de Arte Gram.*, Amst., 1695. — Sirm. en ses Notes sur Sidon. Apol. — Robertson, Introduction à l'Hist. de Charles V.

L'auteur suppose que les émissaires que Clodion avait dans les Gaules firent à leur retour un rapport détaillé de tout ce qu'ils observèrent dans cette contrée, d'après leurs instructions secrètes; l'idée est ingénieuse.

« Pour accomplir le vœu de ces instructions, disent » ces ambassadeurs, nous n'avons épargné ni soins, » ni dépenses, ni travaux; nous nous sommes ré» pandus dans toutes les classes de la société, nous » nous sommes procuré l'accès des bureaux de *pré-* » *fecture*, des *présidences*, des *douanes*; nous avons » interrogé les *militaires*, les *gens de loi*, les *ad-* » *ministrateurs*, les *artistes*, les *savants*, les *minis-* » *tres de la religion*, les *habitants des villes* et ceux » des *campagnes*, les *propriétaires*, les *colons*, » les *affranchis* et les *serfs*. Nous avons pénétré » dans les *archives*, les *greffes*, les *secrétariats*; » les *colléges* et autres *établissemens publics*, étant » en tout cela bien servis par notre qualité d'*étran-* » *gers*, qui est dans la Gaule une grande recom» mandation, portée même souvent jusqu'à l'indis» crétion.

» Ces recherches nous ont fourni les renseigne» ments qui vont être exposés dans l'ordre suivant. »

L'auteur divise ce rapport en plusieurs chapitres;

donner à entendre que les Français se rendirent maîtres de la meilleure partie de la Germanie.

Une nouvelle colonie de Gaulois passa dans l'Asie environ 340 années après que Sigovese fut entré dans la Germanie. On fixe ce second passage, vers l'an 474 ; (1) ils étaient Tectosages. Une sédition leur avait fait abandonner Toulouse leur patrie (2). Ils remportèrent de grandes victoires, sur les peuples de l'Asie, se firent des établissements considérables dans ces beaux pays, et s'y acquirent une gloire immortelle, par leur valeur et par leur justice (3).

Partie de ces Gaulois Tectosages s'établirent aussi dans la Germanie ; César le dit positivement, et ajoute qu'ils y étaient encore connus de son temps sous ce nom (4). Il dit encore, que les Gaulois ayant été beaucoup plus puissants qu'à l'époque où il écrivait, avaient envoyé au-delà du Rhin, quantité de colonies, qui s'étaient logées dans la Germanie.

On ne sait point à la vérité, si ces Gaulois Tectosages qui passèrent dans l'Asie, furent les mêmes que

(1) Petav, *Doctrin. temp.*, p. 614.

(2) Strab., l. 4, p. 129 et 130.

(3) Memn. *in Bibl. Phot.*, p. 719 et seqq. — Paus. *Attic.*, p. 6 et 7.

(4) Cæs., *Comment. de Bell. Gall.*, l. 1.

ceux qui laissèrent une colonie dans la Germanie ; on a pour croire qu'ils étaient les mêmes, le nom, et l'origine. De plus, il est assez probable que cette jeunesse gauloise, voulant pousser plus loin, avait laissé ceux-ci pour la sûreté du passage du Rhin et des autres fleuves, en cas de retour. Peut-être auss que cette colonie se logea dans la Germanie, quand une partie de ceux qui avaient passé dans l'Asie, revint dans les Gaules. Il est certain, que s'il en resta beaucoup dans l'Asie, il en revint aussi beaucoup qui apportèrent jusqu'à Toulouse, les plus riches dépouilles de l'Orient, et entr'autres celles du temple de Delphes, dédié au Dieu Apollon, et fameux par les oracles qui s'y rendaient (1). Un grand nombre de Tectosages, logés dans la Germanie, occupaient les pays voisins du Nekre ; ils ont donné leur nom au château de Tech, qui a communiqué le sien à un petit duché possédé par les ducs de Virtemberg (2).

Tacite nous est encore garant que les Gaulois avaient envoyé des colonies dans la Germanie, et il reconnaît des peuples Gaulois au-delà du Rhin ; savoir, les Boyens, les Suisses, les Gothins et d'au-

---

(1) Mem., in bibl. Phot., p. 722. — Pausan. Attic., p. 6 et 7.

(2) Beat. Rhen. de Germ.

tres Gaulois, qui avaient occupé les champs *décumates*, situés au-delà du Danube et du Mein (1).

Le témoignage de cet auteur est d'autant plus respectable qu'il est une rétractation, de ce qu'il avait avancé dans le même ouvrage, qu'il croyait que les Germains étaient originaires de la Germanie, et qu'ils étaient sans aucun mélange d'autres nations; de manière que s'il fait mention de quelques peuples Gaulois dans la Germanie, ce n'est que parce que la voix publique, et les preuves de fait ou plutôt les marques évidentes et publiques que ces peuples conservaient encore de leur origine gallique, le forçaient de parler de la sorte. Si Tacite n'a pas reconnu les autres Germains pour Gaulois, c'est que le grand nombre de siècles qui s'étaient écoulés depuis leur sortie des Gaules, avait effacé ces caractères qui l'obligeaient d'avouer que les Boyens, les Suisses et les Gothins étaient Gaulois. Aussi les autres historiens nous parlent-ils d'autres peuples Gaulois établis derrière le Rhin. César nomme les Tectosages (2), et Strabon nous dit que les Celtes étaient Gaulois (3). Les Celtes étant un de ces peuples

(1) Tacit., de Morib. Germ., cap. 28, 29, 42.
(2) Cæs., de Bell. Gall., l. 1.
(3) Strabo, l. 7.

qui ont formé la nation française, je ne doute point que les autres peuples qui ont aussi contribué à la former, ne fussent Gaulois (1). Zosime semble nous le dire indirectement, quand il avance que plusieurs nations Gauloises étaient logées vers les embouchures du Rhin. Les seuls peuples postés aux embouchures, et le long de ce fleuve, ayant formé la nation française (2), il en faut de nécessité conclure que la nation française a été toute composée de Gaulois. La ligue faite entre ces divers peuples pour former la nation française, l'identité de leurs lois, de leurs coutumes, et leur même race royale prouvent encore cette origine commune.

Il paraît par ces autorités que tous les peuples qui ont composé la nation française, les Suisses, les Boyens, les Cattes, les Tectosages, et ces peuples qui avaient occupé les champs *décumates*, tous logés dans la Germanie, étaient Gaulois d'origine, et avaient passé le Rhin plusieurs siècles après les autres Gaulois conduits par Sigovèse, et qui avaient occupé les lieux les plus fertiles de la Germanie. Ces Gaulois, conduits par Sigovèse, n'étaient plus reconnus

(1) Vales, Not. Gall., p. 201. — Bucher, de Belg. Rom. p. 209.

(2) Vales, Not. Gal., p. 201. — Bucher, de Belg. Rom. p. 299.

du temps de Tacite, comme je l'ai déjà fait observer, pour véritables Gaulois, parce que le grand nombre de siècles qui s'étaient écoulés, depuis le temps de ce passage jusqu'à celui de Tacite, avait effacé les vestiges qui pouvaient faire reconnaître ces peuples pour être Gaulois d'origine ; ce qui n'empêche pas néanmoins que ces mêmes Gaulois n'aient peuplé toute la Germanie.

On connaît par la lecture de tous les historiens, tant sacrés que profanes, que les Gaules, la Germanie, l'Angleterre et l'Illyrie ont été peuplées par les seuls Gaulois. Cluvier auteur allemand, moderne à la vérité, mais très habile, surtout dans la connaissance de la géographie ancienne, avance ce fait en plusieurs endroits (1).

On ne sait point précisément quand les Gaulois commencèrent à s'établir dans la Germanie ; néanmoins il n'y a pas de doute que ce ne fut long-temps avant le passage de Sigovèse, qui n'arriva que plus de quinze cents ans après le déluge ; car il faut croire que les Gaulois passèrent dans la Germanie, qui n'était séparée d'eux que par le Rhin, avant que d'envoyer des colonies dans l'Italie, dans l'Espagne, et mêmes jusques dans le fond de l'Asie.

---

(1) Cluv., Introd. ad Geogr., l. 2, cap. 5 et 13, l. 3, c. 6.

Les Toscans et les peuples de l'Ombrie étaient Gaulois d'origine; Boscus Roi de Mauritanie, Marc Antoine le triumvir, et après eux Isidore de Séville nous l'apprènent (1). Ces deux peuples étaient les plus anciens de l'Italie, et ont été connus sous le nom d'Aborigènes, c'est-à-dire de peuples dont l'origine n'était pas bien connue (2).

Turnus, roi des Toscans, fit la guerre contre Enée et les Troyens : l'entrée des Gaulois, dont les Toscans et les Ombriens tiraient leur origine, doit avoir précédé de quelques siècles le règne de Turnus, et la guerre entre ce roi et le prince Enée. Or Turnus vivait l'an du monde 2820, 2821, ou 22; époque que les chronologues assignent à la ruine de Troie, et au passage d'Enée dans l'Italie (3). Sigovèse n'entra dans la Germanie que sous le règne de Tarquin l'ancien, vers l'an de Rome 139; par conséquent 569 années, pour le moins après la prise de Troie.

D'autres colonies Gauloises s'étaient établies dans l'Asie long-temps auparavant le passage de Sigovèse dans la Germanie. Solin nous dit qu'ils firent ces

---

(1) Serv. in lib. 12. — Æneid. — Solin., Pol. Hist., cap. 8, p. 57.

(2) Flor. Rom., l. 1, cap. 14. — Plin., l. 3, cap. 14.

(3) Petav., de Doctrin., p. 553.

établissements dès les premiers siècles (1). Ce fut de ces Gaulois de l'Asie que Cadmus emprunta les seize lettres qui furent depuis adoptées par les Grecs et polies par Homère ; car on ne peut conjecturer que ce prince les eût empruntées des Gaulois de deçà les Alpes, puisqu'il venait de la Phénicie, et qu'il passait par la Galatie où ces Gaulois s'étaient arrêtés, et à laquelle ils avaient donné ce nom de Galatie.

Cadmus vivait dès le temps d'Othoniel, premier juge des Juifs.

La ville de Troie fut, à ce qu'on a voulu dire, bâtie par une colonie de Gaulois logés dans l'Asie.

Ce fut sans doute cette origine gauloise des Troyens, si elle est vraie, qui donna sujet aux Gaulois de courir au siége de Troie. Il y a des auteurs qui l'avancent, et qui ajoutent que les Gaulois, ayant trouvé cette ville prise et ruinée, revinrent chez eux, et emmenèrent avec eux quelques Troyens qui voulurent bien les suivre (2). Quoi qu'il en soit, il s'est trouvé des auteurs assez anciens qui ont assuré qu'une partie des Troyens s'était réfugiée dans les Gaules après la ruine de leur ville (3). C'est sans

(1) Solin., Pol. Hist., c. 53, p. 295.

(2) Ex Agenianace Æneas. Silv. hist.

(3) Amm. Marcell. Lucan. Phars., liv. 1. — Sidon. Apoll., l. 7, ep. 7.

doute ce qui a donné lieu aux peuples de la Touraine, aux Bretons, aux habitants de la Saintonge et à ceux de l'Auvergne, de se dire issus des Troyens (1). J'ai déjà fait remarquer que les Français croyaient venir des Troyens, et que cette opinion, qui a subsisté plus de huit cents ans, n'a fini qu'au siècle dernier.

Les Gaulois envoyèrent d'autres colonies dans l'Espagne (2) et en Angleterre (3); en un mot, ils peuplèrent presque toute l'Europe, et en particulier la Germanie entière (4). Pausanias, auteur grec très-ancien, va plus loin, et nous assure que les terres des Gaulois s'étendaient jusqu'à des climats que la rigueur du froid rendait inhabitables (5). Quels sont ces climats dans l'Europe, sinon ces terres qui s'étendent jusqu'au cercle polaire arctique, et même à quelques degrés au-delà; de manière que tout dans l'Europe, en deçà de ce cercle, était possédé par les Gaulois ou par des colonies gauloises. Plutarque nous l'assure, lorsqu'il dit que les Gaulois occupèrent toute l'Europe jusqu'aux monts Riphées (6). Les

(1) Strab., l. 1. c. 22

(2) Comment. Cæs., l. 5.

(3) Tacit. in vitâ Agric.

(4) Cluv.; Introd. ad Geog., l. 2, cap. 5 et 13, l. 3, cap. 6.

(5) Pausan., Attic., p. 66.

(6) Plut., in Vitâ Camilli.

anciens plaçaient ces montagnes vers le cercle polaire arctique, et se persuadaient que tout ce qui se trouvait au-delà était inhabitable.

Ces premières colonies gauloises qui peuplèrent la Germanie et les autres pays du nord, doivent avoir passé le Rhin dès les premiers siècles qui suivirent le déluge.

Les peuples de la Germanie ont connu, quoique confusément, un dieu créateur de tout ce qui est, le père et l'auteur de leur nation, à qui toutes choses sont soumises et obéissent, et qui est le maître de tous les autres dieux (1).

Ce dieu paraît être le même dieu adoré et connu véritablement par les Juifs seuls. Il est à croire que ceux qui en apportèrent la connaissance dans la Germanie, y passèrent peu de siècles après le déluge, et avant d'avoir oublié cet être incréé et de l'avoir confondu avec les divinités qui doivent leur origine à l'ignorance des peuples ou à l'ambition des grands. Chez quel peuple de la Germanie était établi le culte de ce dieu des dieux ? chez les Semnons (2), peuples les plus anciens de la Germanie; et la connaissance

(1) Tacit., de Morib. Germ., cap. 39.
(2) Peuples de la Silésie.

de leur antiquité se prouvait et s'affermissait chaque jour par le culte de ce dieu. Ce furent donc les peuples les plus anciens dans la Germanie qui ont établi et conservé dans ce pays le culte du vrai dieu; et ces peuples étant gaulois, comme leur nom seul le prouve, il s'ensuit que les Gaulois ont peuplé la Germanie dès les premiers temps, et qu'ils y ont apporté la connaissance du dieu de qui tout dépend et en qui tout réside.

Les Germains se disant issus du dieu *Thuiston*, auquel ils donnaient un fils appelé *Man*, qu'ils faisaient père de trois fils, paraissent avoir conservé chez eux une connaissance de la création et des premiers temps du monde, puisque le nom de *Thuiston* ou *Theut* est si conforme au *Tau* des Hébreux, au *Theos* des Grecs et au *Deus* des Latins, qui tous servaient à désigner dieu seul, qu'on ne peut s'empêcher de croire que les Gaulois ont désigné le dieu sans qui rien ne peut être et par qui tout existe, sous ce nom de *Thuiston* ou de *Theut*. D'ailleurs le dieu Thuiston est le père de *Man*: ce mot, chez les Germains, voulait dire homme, et est encore pris aujourd'hui en ce sens. Le mot Adam a la même signification. Adam a trois fils; Man a de même trois fils: ainsi on peut, ce me semble, avancer que les Germains avaient quelque connaissance du vrai dieu,

et que l'histoire qu'ils faisaient de l'origine de leur nation, étant conforme à ce que l'écriture sainte nous apprend de celle du monde, on peut aussi conclure qu'ils avaient conservé quelques notions de la création du monde, telle que la Genèse nous l'apprend.

Une autre preuve de l'ancienneté du passage des Gaulois dans la Germanie, est que les Germains commençaient leur jour par la nuit (1); coutume qui paraît aussi ancienne que le monde, et que nous voyons dans l'histoire de la création (2). Cette coutume s'est perpétuée en deçà du Rhin, chez les Gaulois, et encore plus parmi ceux qui habitaient sur l'autre rive de ce fleuve. On doit encore ajouter que les Germains n'ont pas eu d'idoles, qu'ils ont adoré Dieu sur les montagnes et dans les bois consacrés, qu'ils ont cru qu'on ne pouvait représenter la divinité sous aucune forme humaine, et qu'elle remplissait entièrement les lieux qui lui étaient dédiés (3). Il en a été de même des Gaulois, qui n'ont eu des idoles que fort tard.

Les Germains et les Gaulois ont eu d'autres dieux

(1) Tac., de Morib. Germ., cap. 11.

(2) Genèse, cap. 1.

(3) Tac, de Morib. Germ., cap. 9. — Agathias, l. 1.

que le souverain être; mais ils en avaient emprunté le culte et la connaissance des autres nations (1) Ils se sont néanmoins fait eux-mêmes quelques-uns de ces dieux, rendant un culte particulier à des hommes d'un mérite extraordinaire, et qui étaient de leur nation, comme à Hercule, divinité des Germains et des Gaulois. Ils célébraient ses vertus par des vers, et croyaient qu'il avait vécu chez eux (2).

Le nom de Celtes, donné aux Gaulois et aux Germains dès les premiers temps, est encore une preuve de leur origine commune; mais il est à observer que l'on ne donnait aux Germains que le seul nom de Celtes, et qu'on donnait aux peuples des Gaules ce nom de Celtes et de Gaulois. La raison de cette différence est que le nom de Gaulois était beaucoup plus moderne que celui de Celtes, qui était le premier et le plus ancien de la nation. Les peuples des Gaules ne prirent le nom de Gaulois, dit Pausanias, qu'à cause d'un de leurs rois nommé Gallus, qu'ils aimaient tendrement, et qui était un des fils de leur Hercule (3). Les Celtes de de-là le Rhin ne parais-

---

(1) Tacit., ib., c. 3, 9, 40, 42 et 45.
(2) Tacit., ib., cap. 2.
(3) Pausan. Attic., p. 6.

sant pas sous ce nom, il faut conclure que les premières colonies gauloises qui s'étaient logées de là ce fleuve, l'avaient passé avant que ce nom de Gaulois commençât à paraître.

Les nations gauloise et germanique avaient donc une origine commune; ce qui se prouve par les autorités que je viens d'alléguer, et se confirme par les suivantes. Les Germains en étaient eux-mêmes persuadés lorsqu'ils prirent le nom de Germains, qui était encore nouveau du temps de Tacite : « car, dit cet auteur qui vivait dans le troisième siècle, le nom de Germain est nouveau et n'est en usage que depuis peu. Les premiers Germains qui passèrent dans les Gaules étaient appelés Tongres, présentement ils s'appèlent Germains. Ce nom, qui n'était que pour eux seuls, est devenu commun à toute la nation. Les (Tongres) vainqueurs (des Gaulois) se le donnèrent eux-mêmes, dans la seule crainte des vaincus, et le leur donnèrent aussi (1). »

Pourquoi les Tongres, vainqueurs des Gaulois, ont-ils pris le nom de Germains, pour se tirer de la peur que leur donnaient les Gaulois qu'ils avaient vaincus, si ce n'a été dans la vue de persuader à ces

---

(1) Tacit., de Morib. Germ., cap. 2.

mêmes Gaulois, qu'ayant les uns et les autres une origine commune, et étant frères, ils devaient vivre en paix.

Ce ne sont point les vaincus qui inventent et qui se donnent ce nom, ce sont les vainqueurs; mais les uns et les autres le prènent parce qu'ils étaient persuadés qu'il leur convenait parfaitement, en indiquant la liaison du sang qui était entre eux. Les autres Germains, c'est-à-dire le reste des peuples demeurés au-delà du Rhin, se para aussi du même nom; il leur devint commun à tous, bien que chaque peuple conservât celui qui lui était particulier. Et pourquoi ceux-ci, qui n'ont rien à craindre des Gaulois, le prirent-ils, si ce n'est parce qu'ils étaient persuadés, comme les Tongres, que ce nom convenait aux Germains et aux Gaulois, ayant une origine commune et étant frères.

Les Germains et les Gaulois n'étaient pas les seuls qui fussent convaincus que leur origine était commune; les Grecs et les Romains l'avancent comme une vérité de fait. Strabon le dit positivement en plusieurs endroits (1); Jules-César l'avait dit avant lui. Ce dictateur des Romains, voyant ses soldats cons-

---

(1) Strab., l. 4, p. 135, et l. 7, p. 200.

ternés au seul nom de Germains, leur disait en les encourageant : « Les Germains sont de la même nation et forment un même peuple avec les Gaulois que vous venez de vaincre (1). »

J'ai avancé que le nom de Celtes, porté par les Germains et par les Gaulois, était une preuve de leur origine commune, et que le seul nom de Celtes, conservé par les Germains sans perdre celui de Gaulois, était une preuve de fait que les colonies gauloises qui avaient donné commencement à la nation germanique, s'étaient établies au-delà du Rhin avant que le nom de Gaulois fût en usage, c'est-à-dire dès les premiers siècles après le déluge. C'est un fait reconnu vrai, que les Gaulois ont pris leur nom de Gallus leur roi, fils d'Hercule, Gaulois. Ces peuples conservèrent le nom de Gaulois. Les peuples qui avaient passé le Rhin, n'ayant point été soumis à ce prince, furent toujours appelés Celtes, et les Grecs ne leur donnèrent pas d'autre nom. Hérodote, le plus ancien de leurs historiens qui nous soit bien connu, ne traite les Germains que de Celtes (2). Strabon assure que c'était l'usage dans l'antiquité que les Ger-

(1) Dion., l. 38.

(2) Hérod., l. 2, cap. 45, l. 4, cap. 45, l. 4, cap. 45.

mains et les Gaulois fussent appelés Celtes (1). Cet usage s'est perpétué jusqu'au temps de Dion, qui vivait encore en l'année 230, c'est-à-dire plus de trois cents ans après que le nom de Germain fût devenu très-commun, et le seul que les Latins donnassent aux peuples d'outre-Rhin. Cet auteur désigne les Germains sous le nom de Celtes en plusieurs endroits; je ne choisis que celui-ci, qui me paraît le plus décisif: « Quelques-uns des Celtes, dit-il, que nous appelons Germains, s'étant établis de çà le Rhin, ont donné ce nom à deux provinces, savoir, à la haute Germanie, qui est vers la source du Rhin, et à la basse, qui est à son embouchure (2).

Ces autorités et ces raisons, appuyées sur des faits certains, ne sont pas encore les seules preuves que les Gaulois et les Germains avaient une origine commune; on a de plus, pour le prouver, la conformité de leur langage; leurs coutumes, leurs usages et leurs habits étaient presque semblables (3); ils avaient les mêmes divinités, les mêmes sacrifices et le même culte; en un mot, ils se ressemblaient si bien en tout, que le savant Cluvier, n'ayant pas assez de quoi

(1) Strab. l. 1.
(2) Dion, l. 53, c. 5.
(3) Strab., l. 7, p. 200.

prouver l'état et la religion des vieux Germains, n'a pas fait difficulté de se servir, pour nous les faire connaître, des renseignements qui nous apprènent l'état et la religion des anciens Gaulois. Il assure de plus que les mœurs, les manières, les lois, la religion et les coutumes de ces deux nations étaient semblables, et il le prouve par des autorités invincibles, dans presque tous les chapitres de son Ancienne Germanie (1). Strabon avait dit quinze siècles auparavant, que pour bien connaître quelle avait été la forme du gouvernement des anciens Gaulois, il ne fallait que jeter les yeux sur celui des Germains, tel qu'il était alors, parce que, dit-il, ces peuples ont les mêmes lois, les mêmes coutumes et la même origine (2).

L'on voit à la vérité que deux cents ans après Strabon, les coutumes des Gaulois et des Germains n'étaient plus tout-à-fait semblables, du moins à ce que Tacite nous dit; mais on doit rapporter cette différence au grand nombre de siècles qui s'étaient écoulés depuis la séparation de ces peuples, au peu de commerce des Germains avec les étrangers, et

---

(1) Cluv., Germ. Antiq., cap. 5, 6, 7, 8, 13, 14, 22, 23, 24, et alibi Passim.

(2) Strabo, l. 4, p. 135.

au grand commerce des Gaulois avec les mêmes étrangers, et particulièrement avec les Romains et les Grecs, peuples les plus polis de la terre. La diversité du climat pouvait avoir produit elle seule cette différence dans les mœurs. N'en voyons-nous pas aujourd'hui une notable entre les Français et les Allemands, quelque soin que ceux-ci prènent de se polir?

D'ailleurs tous les Germains n'avaient plus les mêmes coutumes du temps de Tacite : ceux qui demeuraient le plus au nord, étaient moins civilisés que ceux qui occupaient les pays voisins de la domination romaine. Ceux-ci s'étaient un peu policés, et s'étaient, en très-peu de temps, assez bien disciplinés pour la guerre, qu'ils faisaient incomparablement mieux qu'avant qu'ils eussent eu à combattre contre Rome (1). Quelle différence n'avaient donc pas produit entre les Germains et les Gaulois ces guerres perpétuelles, et le commerce non interrompu entre les Gaulois, les Romains et les Grecs, plus de cinq siècles avant que les Romains eussent rien entrepris au-delà du Rhin? Enfin la domination romaine n'avait pas peu contribué à cette diversité de

(1) Tacit., de morib. Germ. et Annal., l. 2, cap. 11.

mœurs. Rome se servait plus volontiers des voluptés et des plaisirs, que des armes et des garnisons, pour affermir son empire et son autorité sur les nations qu'elle avait soumises : un Romain lui-même nous l'apprend (1). Ainsi deux siècles entiers d'une paix assez tranquille, et des plaisirs fréquents avaient bien changé les mœurs des Gaulois, et les auraient changées encore davantage, s'ils n'eussent été naturellement graves, sérieux, d'un esprit solide, et s'ils n'eussent eu naturellement de l'aversion pour les princes débauchés (2), tels qu'ont été la plupart des empereurs romain.

Sur ces preuves de fait et incontestables, je crois pouvoir avancer que les Gaulois ont peuplé toute la Germanie, mais à divers temps ; que les plus anciennes colonies gauloises ont passé dans la Germanie dès les premiers siècles après le déluge, et que ces peuples n'ayant pas conservé des manières capables de les faire reconnaître par Tacite et par quelques autres auteurs romains pour être véritablement Gaulois, ces auteurs ont cru qu'ils ne l'étaient pas.

Que les autres colonies ont passé beaucoup plus

(1) Tacit, hist., l. 4, cap. 65.
(2) Trebell. Poll., p. 255.

tard; que César et Strabon en ont reconnu quelques-unes que Tacite a ignorées; et que celui-ci n'a reconnu que celles qui portaient encore des caractères évidents de leur origine gauloise; qu'enfin les Gaulois et les Germains ont donné à entendre à toute la terre qu'ils se reconnaissaient pour frères les uns les autres, et que par conséquent les Français sont Gaulois d'origine, et qu'on ne les a crus Germains qu'à cause qu'ils ne paraissent que dans la Germanie avant leur établissement dans les Gaules.

QUATRIÈME RÉCIT.

NOTE 1re, PAGE 237.

La défaite d'Attila aux champs catalauniques, est assurément l'un des plus beaux sujets épiques de l'histoire moderne. M. Lemercier s'en est emparé, et il est fâcheux que cet académicien ait jugé à propos d'en faire une burlesque parodie qui, le talent excepté, reproduit le scandale du poème de la Pucelle d'Orléans, par Voltaire. Voici ce qu'en dit un judicieux littérateur, homme d'esprit et de goût, M. Edmond Géraud, dans l'excellent journal intitulé : La ruche d'Aquitaine, 27e livraison, p. 87 et suiv. :

« C'est, à notre avis, un problème littéraire assez

curieux à étudier, que celui qui nous est offert depuis quelques années par M. Népomucène Lemercier, auteur d'Agamemnon. Cette pièce, le seul titre qui lui reste, malgré cette foule d'ouvrages qu'il ne cesse d'enfanter, cette pièce est sans contredit, aux yeux des gens de goût, l'une des premières tragédies de notre époque; néanmoins, tout en rendant hommage aux grandes beautés qu'elle renferme, tout en reconnaissant que, dans certaines parties, le style en est admirable, peut-être un censeur attentif ne jugerait-il pas impossible d'y apercevoir le germe de ces mêmes défauts dont le funeste développement est venu pour jamais étouffer le talent de l'auteur. Cette pièce n'est pas d'ailleurs l'unique sujet d'étonnement que nous ait fourni la carrière littéraire de M. Lemercier.

» Quand on se rappèle, par exemple, ce cours de littérature où il expose et soutient avec tant d'avantage les plus saines doctrines; quand on le voit y développer à la fois, et les connaissances les plus étendues, et les principes du goût le plus sévère, on ne peut s'empêcher de se demander comment il se fait qu'en prenant la plume, M. Lemercier oublie si complètement tout ce qu'il vient d'enseigner aux autres. Ecrire comme Bavius, en donnant des préceptes comme Quintilien, est une sorte de contradiction

qui confond l'esprit et dérange toutes les idées reçues : on se sent d'abord scandalisé, comme on le serait d'un effet sans cause, ou d'une énigme sans mot ; et si l'on ne mettait en ligne de compte ce désir de se singulariser, qui est ici bas le motif et l'explication de tant de folies, il deviendrait tout-à-fait impossible d'expliquer M. Lemercier.

» Plein de respect, s'il faut l'en croire, pour ces grands classiques qu'il connaît si bien, ce qu'il redoute par-dessus tout néanmoins, c'est de les imiter et de se traîner après eux dans les sentiers battus. Il lui faut absolument une route où il puisse s'avancer le premier. Cette prétention, qui en a égaré tant d'autres, a été pour l'auteur d'Agamemnon l'occasion du naufrage poétique le plus éclatant qu'on ait signalé depuis longues années. Après avoir prouvé tout ce qu'on pouvait faire en suivant les traces de nos premiers tragiques, il s'est orgueilleusement jeté, comme il l'avait annoncé, dans des routes inconnues, et n'a plus rencontré dès-lors que précipices et fondrières. Rétif à tous les conseils, dédaigneux de toute critique, guidé par le seul désir de produire des choses nouvelles, *carmina non priùs audita*, il s'est créé une manière bizarre et recherchée qui, par le choix des images, comme par le tour de l'expression, rappèle continuellement la vieille école de Ron-

sard et de Théophile. Mais cette affectation de rimes insolites, cette profusion de mots techniques ou burlesques, cette absence totale de grâce et d'harmonie, en un mot, ce mélange de pédantisme et de trivialité, n'est pas le seul défaut qu'on ait à lui reprocher; le désordre de son style s'est communiqué, comme il arrive toujours, à ses plans et à ses idées; et désormais, il faut bien le dire, quelque dur que semble un tel arrêt, le délire le plus complet caractérise chacune de ses nouvelles productions.

» Tel est, au reste, le but où conduit presque toujours ce mépris systématique des règles, qui est la mort du bon goût, et cette ambition de marcher sans modèles, qui décèle bien plus d'audace que de véritable force. N'oublions donc pas qu'on peut encore être fort original en imitant, et, comme l'a si bien dit un écrivain qui est lui-même la preuve de cette vérité, reconnaissons *que le génie se compose en grande partie de souvenirs*.

» Quoi qu'il en soit de toutes les aberrations où a été entraîné M. Lemercier, par suite du malheureux système qu'il s'est fait, l'une des plus étranges est sans contredit le nouveau poëme que nous annonçons.

» Le sujet de la Méróvéïde est aussi l'invasion d'Attila et le triomphe de Mérovée. Mais d'abord,

au milieu de tant d'autres innovations que l'auteur s'est permises, celle qui n'est pas la moins bizarre assurément, c'est d'avoir traité un semblable sujet en strophes dont la forme et la mesure rappèlent exactement nos couplets de vaudevilles. Depuis le marquis de Mascarille, qui voulait mettre toute l'histoire romaine en madrigaux, on n'avait encore rien imaginé de plus burlesque. Il était facile de sentir, non seulement qu'un pareil rhythme n'offrait aucune convenance, aucune proportion avec la gravité du sujet, mais encore que cette longue suite de strophes deviendrait bientôt une monotonie écrasante. M. Lemercier n'en a pas moins eu le courage d'écrire en couplets de huit vers chacun, les quatorze chants de son poème. Nous allons seulement rendre compte des morceaux épars que notre patience nous a permis de parcourir; et quant au reste, nous dirons avec La Fontaine :

« Un plus hardi le fasse. »

» Dès le début de cet ouvrage, le sicambre Mérovée est nommé chef de la ligue que les Gaules opposent au fier Attila. Les Francs marchent donc sous ses ordres, et, comme l'a dit un autre écrivain, digne rival de M. Lemercier :

« Il s'avance, suivi de quinze mille Francs. »

» Malgré cette levée de boucliers, Attila ne tarde pas à faire le siége d'Orléans; mais tandis que l'évêque de la ville, le pieux saint Aignan, amuse le roi des Huns par une ruse assez peu convenable à son caractère, Mérovée se présente avec ses troupes et vient secourir les assiégés. Voici de quelle manière le poète, en commençant, trace le portrait d'Attila :

« Les os saillants d'un crâne immense
» Enferment son bouillant cerveau,
» D'où, sur le monde entier s'élance
» L'excès d'un feu toujours nouveau;
« OEil creux, noir et vif, barbe rare,
» Large sein, col gros, poil crépu,
» Taille petite et corps trapu :
» Tel est le portrait du barbare.

» Nous doutons qu'on puisse apercevoir dans ce signalement grotesque, écrit en style de passeport, la moindre lueur de talent et de poésie. Cet endroit ne rappèle pas mal ces vers ridicules empruntés à l'OEdipe de Corneille :

« Le front assez ouvert, l'œil perçant, le teint frais,
Chauve sur le devant, mêlé sur le derrière,
Le port majestueux et la démarche fière. »

» Mais que dira-t-on du passage suivant, où M. Lemercier a voulu peindre un assaut ?

« Mars y pousse en gros bataillons
» Des hommes, aveugles machines,
» Fiers, en de poudreux tourbillons,
» De s'entasser sous des ruines ;
» Dans les fossés et dans les trous,
» S'empressant de rouler ensemble ;
» Ainsi qu'un orage y rassemble
» La fange immonde et les cailloux.

» Courant sur la troupe échinée
» Dont les combattants sont occis,
» A l'un il fend le périnée,
» A l'autre il casse le coccix ;
» A ceux-là brise la denture,
» A ceux-ci perce le thorax,
» Et partout s'abat sous Audax
» Le cavalier et sa monture.

» Tous les crânes des combattants
» Sont dépouillés par des blessures
» Non moins larges que les tonsures
» Des pauvres moines pénitents.
» Le roi, robuste quoique vieux,
» Tournant partout des yeux farouches,
» Sur les corps des Huns furieux,
» Fait de longs abreuvoirs à mouches.

». Il nous semble que ces échantillons du nouveau poëme de M. Lemercier justifient amplement tout ce qu'on a déjà dit du mauvais goût et des extravagances auxquelles il s'abandonne. Si le burlesque doit ex-

citer le dégoût et l'indignation de tous les bons esprits, c'est surtout lorsque ce misérable genre n'est accompagné d'aucun de ces traits heureux dont Scarron savait au moins l'embellir quelquefois. Il est triste d'entasser ainsi dans un langage dur des images ridicules, et cela pendant quatorze chants, pour demeurer très-au-dessous du Typhon ou de la Mazarinade.

« Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse ;
» Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

» Mais sans rappeler des préceptes, et sans rechercher des comparaisons où l'auteur de la Méroveïde ne pourrait que perdre, continuons l'analyse de son infortuné poème. Le quatrième chant présente les détails les plus fastidieux sur le concile de Chalcédoine.

» M. Lemercier y promène sans pitié son lecteur à travers toutes les querelles sophistiques de l'église grecque. Il fait disputer les esprits des saints avec l'orthodoxie en personne, contre les démons accourus au bruit tout exprès pour y tenir concile ; et comme une conception si baroque ne pouvait enfanter que des expressions analogues, le style de cet épisode a un caractère de barbarie pédantesque auquel M. Lemercier lui-même ne nous avait point en-

core accoutumés. C'est là que se rencontrent les vers les plus rocailleux qu'on ait jamais faits depuis ce fameux Chapelain de discordante et gothique mémoire. A chaque pas l'oreille est affligée ou l'œil est épouvanté de certains mots presque aussi difficiles à prononcer qu'à comprendre : androkos, théotokos, christotokos, hypostase, sont les noms charmants dont se hérissent les vers de M. Lemercier.

» Bientôt après, pour nous refaire sans doute de toute cette érudition théologique et de ces longs combats entre les schismatiques et les hérésiarques, le poète nous décrit en style fort peu mesuré les désordres de la princesse Honorine, sœur de l'empereur Valentinien. Bien que nous nous rappelions parfaitement tout ce qu'on peut attendre de ces dames, peut-être aurait-il dû employer des couleurs moins vives, et voiler davantage ses tableaux, au risque de rester un peu au-dessous de la vérité. Les muses, ainsi que les grâces, sont amies de la décence, et c'est assez mal leur faire sa cour que de choisir pour parnasse le rocher de Caprée, surtout quand on n'y apporte plus le talent que sût montrer jadis l'auteur des Quatre métamorphoses.

» Nous reprocherons à M. Lemercier le même dévergondage de pinceau dans la description qu'il fait du camp d'Attila. C'était particulièrement en

nous retraçant les orgies d'une armée barbare, qu'il fallait choisir et cacher, comme le recommandent si bien nos maîtres en poésie. Du choix des mots et des images dépend en effet tout l'art d'écrire; mais depuis long-temps l'auteur de la Méroveïde ignore ou néglige cet heureux secret, sans lequel cependant il est impossible de plaire aux gens de goût. Voyez à quels détails il se livre en nous racontant les débauches de cette soldatesque :

« Les cyclopes en leurs volcans
» Ouvrent des bouches moins hurlantes;
» Les satyres, les égypans,
» Sont moins chauds près de leurs bacchantes,
» Qu'en leurs fougueux emportements
» Ces soldats ivres de leur joie,
» Et ces vivandières en proie
» A leurs baisers de vins fumants.

» En mille jeux sont dispensées
» Par ces Antèles, ces Darès,
» Larges claques, rudes fessées,
» Passe-temps pour eux pleins d'attraits.
» Leur monarque siége à sa table
» Devant une écuelle de bois;
» Et noie, en buvant, les ennuis
» De sa majesté redoutable. »

» Après le banquet de ce roi sauvage, ses concubines exécutent une danse sous ses yeux. Mais ici il

faut abandonner M. Lemercier, qui semble s'être enivré du même vin que son héros, et qui perd comme lui toute retenue. Nous nous bornerons donc à citer encore les quatre vers suivants, comme un dernier exemple du degré d'abaissement où peut arriver un homme d'esprit, lorsqu'il méprise toute espèce de conseil et n'écoute plus qu'une folle manie de singularité :

« Attila, de qui jamais l'âme
» Ne gouverna l'aveugle corps,
» Bouillant de nectar et de flamme,
» En brute cède à ses transports. »

» Enfin, comme M. Lemercier semble avoir voulu qu'il y eût un peu de tout dans ce monstrueux ouvrage, il n'a pas craint de nous représenter le roi des Huns ivre et attaqué d'une hémorragie entre les bras de sa maîtresse : ni le dégoût que devait produire une telle image, ni l'inconvenance de pareils détails, rien n'a pu lui inspirer le moindre scrupule. C'est ainsi, nous dit-on, qu'autrefois le célèbre perruquier, maître André, avait mis dans sa tragédie du Tremblement de terre de Lisbonne, jusqu'à un combat de taureau.

» Cet inconcevable poème de la Méroveïde se termine par une grande bataille livrée dans les

champs catalauniques, sur les bords de la Marne. Le roi barbare est défait par Mérovée; les Francs demeurent vainqueurs; et le poète nous apprend en finissant, qu'il a raconté toutes ces belles choses pour se divertir, se souciant fort peu d'ailleurs des observations de la critique :

« Auteur jadis irascible,
» Les épilogueurs m'ont changé
» En écrivain presque insensible
» Aux traits de leur sot préjugé.
» De mon temps remplissant le vide,
» Au moins j'ai su, dans mes loisirs,
» Changer mes ennuis en plaisirs
» En rimant la Mérovéïde. »

» Parbleu, disait dernièrement à ce propos un
» homme d'esprit, je prends acte de cette déclara-
» tion de l'auteur; car du moins je pourrai soutenir
» désormais qu'il y a dans le monde quelqu'un que
» la Mérovéïde a amusé. »

» Pour nous, que cet ouvrage n'a point amusé du tout, nous prendrons la liberté de représenter à M. Lemercier, que si le goût dépravé dans les aliments est de choisir ce qui répugne aux autres hommes, le goût dépravé dans les arts est de se plaire à des sujets ou à des images qui révoltent les esprits bien faits; de préférer, par exemple, le trivial au

naïf, et le burlesque au noble : nous lui rappèlerons que les Italiens nomment *buffo magro*, maigre bouffon, tout mauvais plaisant qui ne fait point rire ; et nous ajouterons, pour l'acquit de notre conscience littéraire, que l'auteur d'Agamemnon n'aurait jamais dû s'exposer à mériter une semblable épithète. »

NOTE 2, PAGE 286.

Il est certain que sainte Geneviève sauva Paris de la famine, et que c'est pour reconnaître ce service que cette ville l'a choisie pour sa patronne. L'auteur de sa vie rapporte qu'à l'âge de dix-sept ans, cette jeune bergère s'embarqua sur onze bateaux amarrés aux rivages de Lutèce, et destinés à protéger le cours de la Seine ; et qu'après avoir chargé de grains sa petite flotille, avec beaucoup de peines et de sacrifices, elle revint parmi ses concitoyens, qui la reçurent avec des transports de joie et de reconnaissance.

Bourdaloue, dans son Panégyrique de sainte Geneviève, s'exprime ainsi : « Qu'est-ce que la vie de » Geneviève, sinon une suite de prodiges et d'opé- » rations surnaturelles que l'infidélité même est » obligée de reconnaître ? Y a-t-il maladie si opi- » niâtre, si incurable, qui n'ait cédé à l'efficacité de » sa prière ? Et ce don des guérisons que le maître

» des Gentils assure avoir été une des grâces com-
» munes et ordinaires dans la primitive église, quand
» et en qui a-t-il paru avec plus d'éclat ? Je ne parle
» pas de ces guérisons secrètes, particulières, faites
» à la vue d'un très-petit nombre de témoins, et
» contre lesquelles un esprit incrédule croit toujours
» avoir droit de s'inscrire en faux ; mais je parle de
» ces guérisons publiques, connues, avérées, et
» que les ennemis même de la foi n'ont pu contester...
» Dès le temps que la monarchie française prit nais-
» sance, Dieu lui désigna cette protectrice; Paris
» devint dans la suite des siècles une des plus nobles
» et des plus superbes villes du monde, et s'il s'est
» maintenu jusqu'à présent dans cette splendeur, si
» malgré les vicissitudes continuelles des choses hu-
» maines, il a subsisté et subsiste encore, si mille fois
» il n'a pas péri ou par le feu, ou par le fer, ou par
» la famine, ou par la contagion, ou par la séche-
» resse, ou par l'inondation des eaux, ignorez-vous
» que c'est à sa bienheureuse patronne qu'il en est re-
» devable ? Après les secours qu'il en reçut dans les
» plus pressantes nécessités, après qu'elle l'a si sou-
» vent préservé et des fureurs de la guerre, et de
» l'ardeur des flammes, et des injures de l'air, et de
» la stérilité des campagnes, et du débordement des
» fleuves, les païens auraient érigé Geneviève en
» divinité. »

NOTE 3, PAGE 311.

Jornandès, Idace (1), et tous ceux qui ont parlé de la bataille que je décris dans le quatrième récit, prétendent que les Visigoths chantèrent des hymnes autour du bûcher qui consumait le corps du roi. Ils ne répètent point, il est vrai, ces chants, mais j'ose suppléer a leur silence pour trouver l'occasion de dire quelque chose de la curieuse mythologie du nord. J'ai mis d'autant plus de vérité dans la composition de ce morceau, qu'il nous reste beaucoup de poésies scandinaves recueillies par Saxon le Grammairien, Biorner, Wormius, Bartholin, Torfœus, Schilter, Vérélius, Hickes, Stephanius, etc. (2).

(1) Jornandès, *de Reb. Getis.* — Idat.

(2) Snorron, Chron. Norw. — Worm., *Litter. runica.* — The Poetical Works of Gray. — Barth., *de Caus. cont. mort.* — Les Poésies d'Opitz (en allemand). — Mallet, Introd. à l'Hist. du Danem., etc.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DU PREMIER VOLUME.

QUATRIÈME RÉCIT.

CINQUIÈME RÉCIT.

FIN DE LA TABLE.

